

Vous êtes un petit garçon apeuré
pour lequel sa mère n'a que cette expression
désabusée : "Il se noierait dans un verre d'eau";
étudiant, militaire, dans la vie professionnelle,
la petite phrase vous poursuivra,
jusqu'au dernier voyage.

Vous êtes le promeneur tranquille
d'un quotidien dimanche de printemps;
et soudain, à l'horizon, grandit la fleur d'apocalypse
d'une explosion nucléaire.

Vous êtes un soldat entraîné dans une guerre absurde.
Vous êtes un jeune homme que la débâcle de juin 40
amène à se réfugier chez un oncle
qui poursuit de bien curieuses recherches temporelles.

Vous êtes un paysan d'aujourd'hui,
plus intéressé par les problèmes économiques que
par l'étrange visiteur tombé dans le champ d'à côté.

Où est la réalité ? Où est le rêve,
le cauchemar, le mensonge ? Et sait-on quand
et où l'on passe la frontière ?

Ces cinq voyages dans les décors truqués
ne donnent pas la réponse.



L'auteur.

Né en 1937 à Grenoble,
ancien professeur de dessin, journaliste
(collaboration à Fiction, La Gueule Ouverte,
Charlie Mensuel, Circus, Alerte, B.D.),
anthologiste (création des Retour à la Terre
en Présence du futur), mais aussi
peintre, chanteur, réalisateur de courts-métrages,
Jean-Pierre Andrevon est un touche-à-tout
qui se désole d'être surtout connu
comme romancier et nouvelliste de S.-F.

CRÉATION. STÉPHANE DUMONT

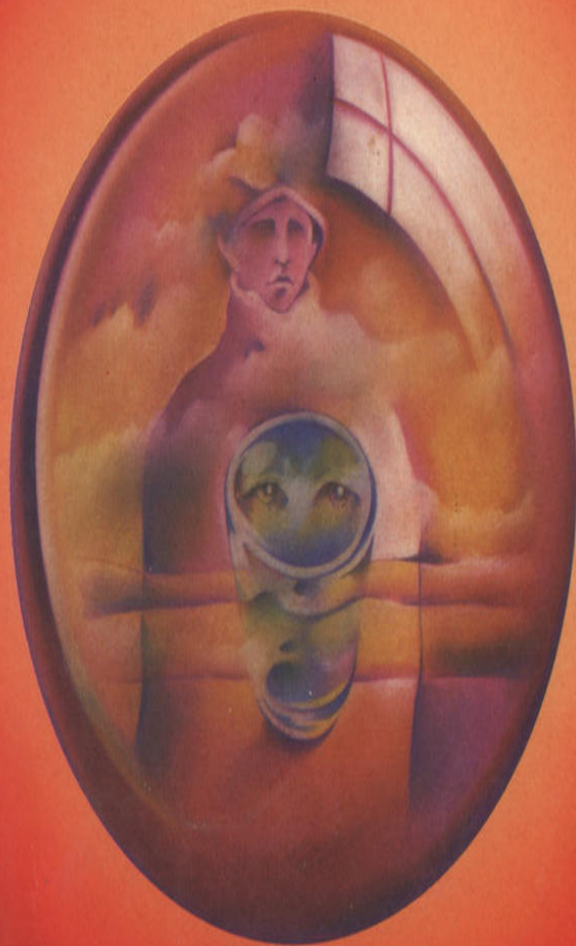
01.79



000
269

présence du futur

jean-pierre andrevon dans les décors truqués



denoël

JEAN-PIERRE ANDREVON

*Dans
les décors
truqués*

nouvelles

DENOËL

Dans un verre d'eau

Il se noierait dans un verre d'eau!
Allons, mon petit bonhomme, il faut te lever...
C'est l'heure de l'école!

A travers les couvertures, une main secoue un morceau de chair, son épaule peut-être. Louis se replie entre les draps, se met en boule, sa chaleur intérieure se confond avec celle du lit. Il ne veut pas y aller. Une petite voix dit : Je ne veux pas y aller! Il est trop tôt, il a trop sommeil, l'école l'ennuie, dehors il fera froid, il le sait, dehors la main large ouverte du vent se déploiera sur sa figure, dehors les mille pattes de la pluie se promèneront sur son blouson imperméabilisé avec un horrible bruit crépitant.

Je ne veux pas y aller... La petite voix ne sort pas de sa bouche, elle reste enclose dans son cerveau de brume. Il n'est qu'une boule de chaleur menacée, un petit animal sans nom hibernant dans un doux terrier soyeux. Soyeux... un peu rêche quand même, la bonne rudesse des draps propres tiédis par la nuit.

Est-ce que tu vas te lever, oui ou non?

La voix orageuse de sa mère s'éloigne de lui, se perd dans la touffeur invisible du monde extérieur,

n'est plus qu'un tonnerre lointain qui couve dans d'imprécises nuées. Louis est recroquevillé entre ses draps, les genoux au menton, les talons sous les fesses, les bras autour de ses jambes. Rien ne dépasse de l'ouverture du lit, même pas une mèche de ses longs cheveux blonds, il le sait, il est bien. Il est réveillé mais c'est comme s'il dormait encore, son cerveau fonctionne intensément mais c'est comme s'il dormait encore, son cerveau fonctionne intensément mais c'est comme s'il rêvait. Il devrait se lever, mais il fait comme s'il n'avait plus jamais à se lever, comme si le reste de sa vie devait s'écouler dans la douce quiétude, dans l'obscurité complice, dans le silence ouaté du lit. Il aimerait bien : il n'y aurait plus d'école, plus de cette maîtresse revêche, plus de bras croisés, de *levez-vous! asseyez-vous!*, d'exercices compliqués et imbéciles; plus de départs forcés dans la bouche froide du petit matin aux innombrables dents de glace; plus de moqueries de la part de ses petits camarades, à cause de sa blondeur, de sa pâleur, de ses longs cheveux de fille, de sa petite taille, de sa timidité...

Il se noierait dans un verre d'eau! répète sans cesse sa mère. Il se voit plongeant dans un verre d'eau gigantesque, à moins que ce ne soit lui qui, brusquement, se trouve réduit à la dimension d'une mouche, d'un puceron. Il coule en douceur, sa bouche s'ouvre par intermittence, émet des bulles irisées qui s'éloignent de plus en plus haut vers la surface à mesure qu'il descend, à mesure que le liquide s'épaissit, devient plus sombre. Louis sourit intérieurement. Il a son petit cinéma personnel, son écran contre les injustices de la vie. Il se noierait... Ça y est! Il s'est noyé,

il a coulé, il est au fond du verre. Il tord un peu son cou vers l'arrière, mord le drap tiède appliqué contre sa figure. Il n'entend plus rien. Sa mère allant et venant dans la chambre, sa mère vociférant... plus rien. *Pfuit...* soufflée! Le silence s'est installé, compact, apaisant. Sa bouche mâche le drap qui s'imprègne de salive gluante. Son menton s'humidifie, il est vraiment au fond du verre d'eau, il sent la pression du liquide autour de lui et ses tympanes en bourdonnent légèrement. Il est bien. Il n'ira pas à l'école ce matin. Il n'ira plus à l'école, jamais. Il ne se lèvera plus jamais à sept heures moins le quart... *Sept heures moins le quart... un si petit bonhomme!* C'est ce que dit parfois sa mère devant des amies ou des parents. Oui, elle le dit, mais cela ne l'empêche pas de le faire lever quand même. Un si petit bonhomme... Il n'a pas tout à fait sept ans. Sept ans moins le quart en somme, comme l'heure de son lever. Eh bien, plus jamais! Plus jamais...

Le contentement soulève son étroite poitrine, il respire fort, fort... Mais pourquoi l'air n'entre-t-il plus que difficilement dans ses poumons? C'est vrai, il est dans un verre d'eau. Noyé. Tout à l'heure c'était bien. Mais ce n'est plus si agréable, maintenant : il fait chaud, et un petit filet d'air frais lui ferait du bien. Il se déplie un peu, ses jambes font maintenant un angle droit sous les draps, son bras se tend en arrière de sa tête pour ménager une petite ouverture devant l'oreiller. Mais il s'est tellement enfoncé dans son lit que, même le bras tendu, il ne parvient pas à saisir le bord du drap. Sa main nage dans un océan de tiédeur moite, semble flotter très loin de sa tête, comme détachée de son corps. C'est vrai : dans ce milieu mou, sans consistance, sans lumière, dans ce cocon à l'hu-

midité grasse, il a perdu tout sens de l'orientation, toute sensation de poids, de dimension. Il est dans la même situation qu'un cosmonaute en apesanteur, il ne sait plus si son corps est horizontal ou vertical, il ne sait plus s'il doit grimper ou glisser vers l'avant pour sortir la tête de son lit. Il déploie ses jambes une fois, deux fois, avec des mouvements de nageur, et son corps se propulse vers l'avant. Cette fois il devrait avoir atteint la tête du lit, l'endroit où le drap se rabat sur les couvertures, où l'oreiller impose sa grosse masse joufflue. Mais il a beau tendre un bras, puis les deux bras loin en arrière de sa tête — en arrière ou au-dessus — ses mains nagent toujours dans les replis des draps. Le lit a-t-il subitement grandi? Ou s'est-il enfoncé sans y prendre garde très loin dans ses profondeurs? Ses quatre membres s'agitent maintenant tous à la fois, il tourne sur lui-même dans les vagues inconsistantes du lit où l'obscurité n'est pas noire mais a comme une tonalité laiteuse. Il respire de plus en plus mal, ses poumons sont oppressés, compressés, il halète. Il faut que j'aille à l'école... pense-t-il, comme un exorcisme, en se débattant avec des mouvements de plus en plus heurtés. Mais rien ne répond à son agitation, aucune brèche, aucun filet de lumière, aucun souffle d'air. Maman! crie-t-il. Mais sa voix n'a aucune force, ne réveille aucun écho, est bue par les profondeurs du lit qui ne forment plus qu'un bloc compact où l'air ne s'infiltré plus. Il a tellement tourné sur lui-même qu'il ne peut même plus dire où est la tête du lit. Sa bouche est grande ouverte, son menton est gluant d'une salive qui se tarit, il rue des talons dans l'absence huileuse de surfaces solides où prendre appui. Maman! Maman!

Maman!... Sa voix apeurée faiblit, étouffée par des tonnes de draps, de couvertures, d'édredons qui se sont accumulés sur lui, le clouant dans ce lit où tout à l'heure il était si heureux de pouvoir indéfiniment prolonger son séjour.

Et pourquoi sa mère ne s'inquiète-t-elle pas de ne pas le voir resurgir? Pourquoi n'appelle-t-elle plus, ne vient-elle pas le secouer, rabattre comme chaque matin les draps sur son buste? Pourquoi la maison est-elle tout à coup tellement silencieuse, comme déserte, comme vidée, morte? Son petit corps se débat, ses poumons appellent l'air qui ne vient plus, il sent qu'il va mourir, il se sent couler, une peur épouvantable lui comprime le diaphragme. *Il se noierait dans un verre d'eau...* Cette phrase maléfique semble résonner dans le néant grisâtre où il s'enfonce, s'enfonce... jusqu'à ce qu'une main enfin le saisisse par le bras, le tire hors du lit jusqu'à la taille tandis que, furibonde, la voix de sa mère retentit, énorme, tout contre son oreille : Mais est-ce que tu vas te lever, oui ou non? Tu vas être en retard pour l'école... Il contemple, étonné, le gros visage aux cheveux noirs à côté du sien, puis ses yeux errent sur son petit lit d'enfant aux rebords de bois peints en bleu que son jeune corps remplit presque en entier. Ensuite il doit s'habiller, à toute vitesse, boire une tasse de chocolat tiède, à toute vitesse, vérifier si toutes ses affaires sont bien dans son cartable, remonter jusqu'au cou la fermeture Éclair de son blouson, enfiler ses moufles, lutter contre sa mère qui lui visse quand même sur la tête cette affreuse casquette à carreaux qu'il déteste, et le voilà dans la rue. Putain de bahut! Devoir se lever à sept heures moins un quart, ce n'est pas

humain, surtout que la veille il a dû peiner jusqu'à dix heures passées pour finir la rédaction qu'il doit rendre ce matin à la mère La Craie. *Prenez la craie, Allézières, prenez la craie...* Toujours sur lui que ça tombe parce qu'il est au premier rang, à cause de sa petite taille, on lui dit toujours de se mettre devant même s'il a choisi une table plus loin de l'estrade, et il sait bien qu'il ne peut s'empêcher de regarder chaque prof la bouche béante, avec ses grands yeux clairs où nagent de vagues brumes. Les regards attirent les regards et hop! c'est parti : *Allézières, dites-moi donc...*

Une bouffée de vent lui arrive en pleine figure, charriant dans ses replis de serpillière une nuée de minuscules gouttes froides. Pires que froides : glacées. Il s'essuie le visage avec la manche de son blouson, mais la manche est déjà détremmée et ses joues récoltent encore un peu plus d'eau. Encore heureux que la boîte ne soit pas loin de chez lui : guère plus de cinq cents mètres. Mais il doit marcher pendant la moitié du chemin le long du cours Mirabeau, une large avenue où le vent du nord s'engouffre à longueur de journée, à longueur d'année, et fouette méchamment les visages. Le vent gonfle, décroît, crache à nouveau, et il a l'impression de recevoir chaque fois un paquet d'algues glacées et gluantes sur les joues et le front.

Il en a marre. Il se réfugie un moment sous un porche, pour souffler un peu, tire d'une des poches de sa serviette un paquet de cigarettes, en embouche une, déjà à moitié consumée, trouve des allumettes dans son blouson, allume la tige, en aspire quelques bouffées, tousse et crachote. Ça ne lui fait aucun bien de fumer, et d'ailleurs il n'aime pas ça. Mais

tous ses copains fument, ils commençaient un peu trop à se ficher de sa poire. *Hé! Allèze, poule mouillée! T'as peur que ta mère te renifle?* Alors il s'y est mis, lui aussi, en faisant gaffe à ses parents, sur le chemin aller-retour du lycée, parfois dans les cours, en cachette des pions. Et, depuis quelque temps, il a même commencé à fumer tout seul, pour se prouver qu'il n'était pas si poule mouillée que ça : quelques bouffées pour lui tout seul, sans témoin, c'est du grand art!

Mais il faut qu'il se dépêche. Il ne tient pas du tout à être en retard, pour se heurter dans les corridors vides à la terrifiante silhouette noire du surgé. *Vous là-bas! Venez voir un peu ici!...* Il jette son mégot, sort du porche en coup de vent. C'est bien le cas de le dire! Il fait quelques larges enjambées sur le trottoir crépitant de pluie, s'arrête net, les jambes presque flageolantes, le cœur brusquement emballé. Sur le trottoir d'en face, filant eux aussi vers le lycée, il vient de reconnaître Marinonni et Deconinck, ses bourreaux, deux grands de 4^e qui l'ont pris pour cible du haut de leur supériorité d'âge, de muscles, de gueule. *Dis-donc Allèze, tu nous fileras bien une sèche? Hé, mino, il paraît que t'as de chouettes illustrés chez toi. Tu nous en amènes cet aprèm' et tâche de pas oublier, hein?* Et lui il marche, il baisse les yeux, il baisse culotte, il courbe les épaules, et il passe ses sèches, des illustrés qu'il ne revoit jamais, même des sous, parfois. Il n'ose rien dire à son père ni à sa mère, il n'a pas de véritable ami pour le défendre, et ces deux grands le terrifient. Il essaye au mieux de les éviter dans les méandres du lycée, mais n'y réussit pas toujours. Ce matin, il ne s'agit pas de se laisser coincer.

Heureusement ils ne l'ont pas vu. Pas encore... Il tourne sur la gauche dès qu'il atteint la rue Médecine, court pendant quelques secondes. Ouf! Il est sauvé. Il devra faire un petit détour, mais au moins ses tourmenteurs ne lui mettront pas la main dessus, ce matin. Si j'avais quinze ans... Oui, mais il en a à peine treize et à cause de sa frêle corpulence on lui en donne tout juste onze. Si je pouvais être plus costaud... Ou vraiment malade! Ça serait peinard. Car il est en assez bonne santé pour participer au cours de gymnastique, lui qui rêve à la dispense tout au long de l'année, et cette horrible gym est la cause de vexations supplémentaires. Même le prof s'y met. *Remuez-moi ça, Allézières! Mais c'est de la guimauve qu'il a dans les jambes, ce petit...*

Putain de bahut!

Il lance en avant ses jambes de guimauve, son pantalon de golf qu'il déteste et que sa mère lui impose ballotte sur ses mollets trop maigres, tombe sur ses chevilles. La pluie dans la rue Médecine est poussée moins brutalement par le vent, mais elle est toujours aussi insistante, elle tombe à la verticale, dru, sur ses cheveux filasse qu'il refuse de couvrir d'un béret.

Pardon!... On vient de le bousculer, un adulte pressé qui a grogné en le heurtant. Il faut qu'il se dépêche. Il doit tourner à droite rue des Trois-Fours pour rejoindre le lycée. Il inspecte la rue Médecine, grise et striée de pluie jusqu'à l'infini brouillasseux d'une perspective noyée. Où est donc la rue des Trois-Fours? L'a-t-il déjà dépassée? Il n'a pas souvenir, pourtant, d'avoir traversé une chaussée. Mais il est si distrait... *Il se noierait dans un verre d'eau.* D'où vient cette voix ironique? De lui-même, bien sûr. Un

verre d'eau... Il a bien l'impression d'être dans un verre d'eau, un immense verre d'eau rectangulaire dont les parois sont de pierre grise couturée de fenêtres muettes.

Il pleut à verse. Bon, il va continuer dans la rue Médecine, il tournera à la prochaine rue à droite, il débouchera un peu sur l'arrière de Poléon, mais tant pis. Quelle note est-ce que je vais encore récolter à ma rédac? *Décrire les sensations que vous éprouvez en vous promenant à la campagne par une belle journée de printemps.* Une belle journée de printemps! Tu parles. Il essuie d'un tour de manche rageur sa figure ruisselante, repousse sur son crâne la mèche détrem-pée qui lui barrait le front. Il déteste la ville et la pluie. Il déteste la campagne et le soleil. Il déteste tout. La campagne, pour lui, c'est ces épouvantables promenades du dimanche avec papa et maman, à marcher des heures dans l'herbe piquante, à suer au soleil sous son veston chic de première communion. *Respire bien à fond, mon petit Louis. Emplis-toi les poumons de bon air pur. Intéresse-toi donc à ce qui est autour de toi, voyons! Regarde ce beau papillon...* Il se fout de l'air pur, des fleurs, des papillons; il ne s'intéresse à rien, voilà! Mais bien sûr, on ne peut pas écrire ça dans une rédaction...

En attendant, il ne trouve toujours pas de rue pour tourner à droite, vers le lycée. C'est incroyable! Il devrait y en avoir une, pourtant. Mais à perte de vue, il ne voit que l'enfilade des façades gris sombre rendues imprécises par la pluie dans les lointains, des façades sans la moindre faille, une muraille. Il se retourne. S'il revenait en arrière, pour rejoindre la rue des Trois-Fours qu'il a inexplicablement dépas-

sée? Mais pas plus vers l'arrière que vers l'avant il ne voit de rupture dans le bloc des maisons ruisselantes.

Je vais me mettre en retard... Il reprend sa marche, court sur cinquante mètres, s'arrête, hésite, danse d'un pied sur l'autre. Une petite voix s'infiltré dans sa tête : *Tu es perdu!* C'est ce qu'il ne voulait pas s'avouer mais... Voyons! clame sa raison, il est impossible que je me sois perdu; je connais très bien le quartier. Il le connaît, oui, mais... pourquoi ne le reconnaît-il pas? Bizarrement, cette portion de la rue Médecine lui paraît absolument étrangère. N'est-il jamais venu jusque-là? Impossible, et pourtant...

Il sonde à nouveau la rue. Il n'y a pratiquement pas de magasins, ou alors de vieilles échoppes aux volets de bois fermés, aux peintures délavées. Il consulte, l'œil alarmé, la façade la plus proche. Plaquée comme un décor de théâtre sur un mur décrépi, une pauvre devanture close par une grille coulissante s'offre au fouet de la pluie. Sur le panneau au-dessus de la boutique, cette simple inscription : BONNETERIE ET COUTURE. Contre la grille, attachée par un fil de laiton, une petite étiquette de carton ballotte, sur laquelle il peut encore lire ce mot tracé en lettres rondes à l'encre noire indélébile : *Fermé*. Il s'écarte du magasin comme si une vague maléfique en émanait, traverse la rue, hésite une fois encore sur l'autre trottoir. Doit-il continuer droit devant lui ou revenir sur ses pas? Cette fois, il est tout à fait sûr d'être en retard. S'il pouvait demander l'heure à quelqu'un, sa route à quelqu'un. Mais les trottoirs se sont vidés insidieusement de toute présence humaine, il est seul dans un quartier inconnu d'une ville hostile, quoique des voitures glapissantes meublent encore le milieu de la chaussée.

Il se décide enfin à poursuivre son chemin, se met une nouvelle fois à courir, le long d'une palissade qui masque un immeuble sans doute promis à la démolition, et dont la haute façade noire le surplombe, menaçante. Tout doucement, la peur s'est infiltrée en lui : je suis perdu ! Une vieille hantise de la petite enfance, qu'il croyait pourtant avoir laissée quelques années en arrière. Il est en 5^e maintenant. Il est « grand », raisonnable. Oui mais... ça n'empêche pas de se perdre. Est-ce qu'il se trouve encore dans la rue Médecine, seulement ? Il paraît impossible qu'il l'ait quittée, mais sait-on jamais ? Avec sa distraction...

Il cherche du regard une plaque indicatrice mais elles ne se trouvent qu'aux angles des rues, et il ne voit toujours nulle part un croisement, une bifurcation. Il fait encore cent mètres et tout à coup, là-bas, enfin, une ligne sombre se dessine contre l'avancée du trottoir. Une rue transversale ! Il se précipite, à chaque enjambée ses pieds font jaillir de petits geysers sur le ciment, il atteint le croisement. Mais la déception coule en ondées froides le long de son dos, comme si la pluie s'était infiltrée sous son blouson imperméable. A gauche et à droite, il n'y a qu'une étroite ruelle, coupée au couteau entre deux palissades. Il faut qu'il aille à droite, mais il ne reconnaît toujours rien : devant lui un paysage industriel ondule dans l'atmosphère pluvieuse, des cheminées effilées fouettent le ciel bas en répandant leurs nuées fuligineuses au-dessus d'un morcellement de toits inclinés imbriqués. Il respire un peu plus vite, son cœur bat à une allure précipitée ; il n'a jamais vu de sa vie ce décor d'une infinie tristesse. Il sonde encore les quatre angles de son côté de la rue, mais il n'y a pas de plaque indi-

catrice sur les mauvaises palissades. De l'autre côté de la chaussée, peut-être... Oui, là-bas, une petite plaque bleuâtre se détache faiblement sur le coin d'un mur croulant. Mais il a beau plisser les yeux, il ne parvient pas à distinguer les lettres. Il devrait porter des lunettes depuis plus d'un an, il n'a pas très bonne vue, mais il a toujours tergiversé, il ne veut pas de lunettes, il aurait trop peur de les perdre, de se les faire casser.

La pluie ruisselle sur ses cheveux qui sont collés par lourdes mèches sur son front, l'eau commence à se glisser réellement sous le col de son blouson. Il n'a pas le courage de traverser pour aller lire le nom de la rue sur la plaque. Si c'était un nom qu'il ne connaît pas? Il ne sait que faire, il est prêt à pleurer. Puis un nouvel espoir l'envahit : une silhouette en imperméable, chapeau rabattu, un large parapluie noir oscillant au-dessus de la tête, vient vers lui dans l'enfilade de la rue déserte. Quelqu'un, enfin! Il va pouvoir demander son chemin. Les automobiles pressées filent dans la rue en soulevant de grandes marées boueuses, l'homme approche, le croise, il passe... il est passé. Il n'a pas eu un regard pour Louis qui reste planté sur le trottoir, le doigt en l'air annonçant la question qu'il n'a pas osé poser. Il est si timide. *C'est presque maladif chez lui, ma pauvre; cet enfant se noierait dans un verre d'eau...*

Les larmes bouillonnant dans sa gorge, il s'enfile quand même dans l'impasse; les hautes palissades défilent autour de lui, parfois balafrées de parcelles d'affiches déchirées; ses pieds s'enfoncent dans un sol fangeux qui n'a jamais connu le bitume; haut sur sa gauche, les cheminées vomissent leur fumée noire

qui troue la surface bouchée du ciel. Il marche, court parfois sur quelques mètres, repart en cahotant, les semelles lourdes de boue. Il a l'impression d'avancer dans un brouillard glacial qui s'est refermé sur lui pour toujours. Il se mord furieusement les lèvres, pour retenir les sanglots. Il est en retard d'au moins un quart d'heure, peut-être d'une demi-heure. Mais qu'est-ce que ça signifie, maintenant, retard ? Il n'ose même plus relever les yeux vers le ciel, il regarde la pointe de ses chaussures maculées de terre glaiseuse qui s'enfonce à chaque pas dans la fondrière. Il ne sait plus depuis quand il arpente la ruelle, il ne sait même plus pourquoi il marche ainsi, et où il va, lorsqu'il aborde enfin la surface solide d'un trottoir. Le bruit soudain de la circulation lui remplit les oreilles, avec le grondement des automobiles, le grelot du tramway, la pétarade des vélomoteurs. Il relève la tête, un peu héberlué. Il est juste devant l'entrée secondaire du lycée Napoléon-III, un garçon de son âge le bouscule, il reconnaît Béranger, un copain de classe, qui l'agrippe par le bras.

Viens vite, Allèze, on va être en retard...

Il murmure : Mais on est pas déjà... et puis il se laisse entraîner par la poigne de Béranger. Avant de traverser la rue grondante, il a le temps de lever les yeux vers l'angle de la rue d'où il vient de déboucher, et il peut lire : *Rue des Trois-Fours*. Mais déjà le porche du bahut l'absorbe, ils traversent une cour en diagonale tandis qu'un timbre aigret résonne sous les préaux. C'est seulement la première, chante Béranger; pas la peine de courir... Après, une salle de classe chaude, trop chaude, l'accueille pendant une heure, puis une autre, une autre, une autre, et

pareil l'après-midi. Le dernier cours a eu lieu au troisième étage, dans le grand amphi C où officie, du haut de sa chaire, M^e Léon Walther-Nadeau.

Quelle vieille barbe!... lui souffle Dubost en lui flanquant son coude dans les côtes.

Tu sais, le droit napoléonien... commence à répliquer Louis Allézières. Mais Dubost l'a déjà dépassé, il se perd dans le flot des étudiants qui refluent de l'amphi. Louis trébuche, retient ses lunettes qui sont perpétuellement en train de glisser sur son petit nez étroit. Walther-Nadeau ou un autre, la différence n'est pas bien grande. Il y a ceux qui font les cours, ceux qui les écoutent, un point c'est tout. Personne n'a jamais prétendu que les études de droit étaient rigolotes. Lui-même aurait préféré faire lettres, le professorat... Mais il a été poussé par ses parents, son père surtout. *Tu peux être avocat, juge, avoué, notaire. Il y a de belles situations...*

Notaire! Vraiment!...

Il descend l'escalier de marbre blanc-jaune dont les marches sont légèrement creusées en leur centre à cause de la houle des pieds innombrables qui les ont foulées depuis... depuis Napoléon, justement. La cage de l'escalier résonne du claquement des talons, du brouhaha des conversations. Il n'a pas voulu refuser à son père la direction indiquée. Pas voulu... ou pas pu. Et puis son père ne va pas bien, il paraît malade depuis quelque temps; ses joues se sont creusées, ses yeux sont brillants, il ne sort plus guère en dehors de son travail. *Tu ne vas pas lui refuser ça?* Mais non, maman, je ferai mon droit, c'est très bien... Il aurait voulu aller à Paris, connaître la vie de la capitale, se débarrasser de la tutelle familiale, sortir un

peu de sa province. Mais justement la ville possède une faculté de droit; peut-être pas très cotée, mais enfin... Alors il est resté.

Il arrive sur le palier du second, sous l'énorme lustre (napoléonien?) qui l'éclaire, suspendu au-dessus des passants comme une gigantesque araignée aux pattes dorées, aux multiples yeux d'escarboucle. Il est maintenant presque seul, la plupart des étudiants se sont égaillés vers la sortie. Seuls quelques groupes stationnent encore le long de l'escalier, discutant passionnément, et un ou deux couples flânent, main dans la main.

Il sourit intérieurement, mais aussitôt ce sourire se pince quelque part en lui. Est-ce que Françoise l'aura attendu, ce soir? Ça fait deux jours qu'il ne l'a pas vue, et, bien sûr, il n'ose pas aller chez elle. Elle n'est pas venue, ou alors ils se sont manqués. Oui, il préfère penser cela : ils se sont manqués. Pourtant, avec Michèle, déjà...

Allons! Un peu de confiance en toi, ça ne te ferait pas de mal, tout de même! Mais il est si timide avec les filles. Il... il ne sait pas y faire, voilà. La plupart de ses camarades de faculté sortent avec des filles. Il y en a même beaucoup qui couchent, sûrement. Dubost, par exemple. Lui, il a ce qu'il faut pour séduire, quelque chose dans la stature, dans l'allure assurée, dans le regard, dans la voix affermie.

Mais moi... Il a atteint le palier du premier étage, ralentit imperceptiblement le pas. Et si Françoise n'était pas là? Les couloirs qui rayonnent autour du palier, de même que les massives envolées de marches, sont maintenant tout à fait déserts. Il aborde pensivement l'escalier qui conduit au rez-de-chaussée, ses

semelles de cuir sont désormais seules à résonner dans la cage sonore du grand puits à échos qui plonge vers le hall d'entrée. Qu'est-ce que papa peut bien avoir? Maman ne me l'a jamais dit exactement. Ou peut-être n'en sait-elle rien? Mais il a maigri si vite... Cancer? Il ne faut pas se faire ces idées-là. Il vaut mieux ne pas y penser. Il déboule la dernière volée de marches, arrive dans le... Mais non. Il n'est pas dans le hall. Devant lui, l'escalier continue. Perdu dans ses rêveries morbides, il a cru passer trois étages, alors qu'il n'en a descendu que deux. Il aborde la nouvelle rampe descendante d'un pied nonchalant, tandis que son esprit s'évade à nouveau.

Avec Françoise il faut que je... que je quoi? Que je sois gentil, prévenant et... un peu plus entreprenant, oui. Je ne suis pas si mal, après tout. Un peu fluet, mais quoi? Elles n'aiment pas toutes les athlètes forains ou les moniteurs de ski! Il prend le virage de l'escalier, pianotant avec sa main droite sur la large rampe de marbre. Il va avoir vingt ans, il est en première année de droit, il n'a jamais touché à une fille. Même pas un simple baiser... Il en a le cœur morfondu — son grand cœur débordant d'un amour qui cherche acquéreur! Quant au reste... Parfois, le soir, sa dure chasteté se répand honteusement entre ses draps. Je me demande si ma mère s'en aperçoit... Il soupire. Encore une chose à laquelle il vaut mieux ne pas trop penser.

Il a dépassé un nouveau palier, aborde de nouvelles marches avant de se rendre compte qu'il n'est toujours pas au rez-de-chaussée, et que l'escalier continue de descendre vers les bas-fonds de la faculté. Il s'arrête net. Ça alors! Il a pu se tromper d'un

étage, mais pas de deux. Il se penche au-dessus de la rampe. Le puits de l'escalier est sombre, sans lumière, mais il lui semble bien que les marches s'interrompent à l'étage au-dessous. Ce n'est pas trop tôt! Pas trop tôt peut-être, mais certainement pas normal... Il regarde vers le haut, mais ses yeux se brouillent sous l'assaut des volées de marches qui s'entrechoquent, zigzaguent à l'envers au-dessus de sa tête. Quatre étages, cinq? Il se sent pris par le tourbillon sournois du vertige, retire la tête. Peut-être s'est-il engagé dans un mauvais escalier qui conduit au sous-sol? Alors il ferait mieux de remonter... Bah! il verra bien en bas. Mais « en bas », il ne trouve, en fait de hall, que l'escalier qui remonte droit devant lui, faisant un angle sans solution de continuité avec la portion qu'il vient de descendre.

Ce n'est pas possible..., murmure-t-il. Il s'est complètement fichu dedans. Depuis trois mois, il croyait pourtant bien connaître la fac, mais dans ces vieux bâtiments labyrinthiques on ne sait jamais. C'est encore un coup de Napoléon. Il s'amuse de cette réflexion, monte, monte... et ne sait plus du tout où il en est. Il évolue dans un univers sépulcral, entre le marbre des marches, l'or et le vieux rouge des murs, le crème et le verdâtre du plafond. Il atteint enfin un palier, d'où ne part aucun couloir, qui n'est simplement qu'un cube entre deux volées de marches, un cube malingrement éclairé par un lustre à quatre branches, décharné sous ses dorures. Il monte encore, vire à gauche, à droite, second palier, n'ouvrant toujours sur rien, à part la continuation de l'escalier. Il s'arrête, tout à fait désorienté cette fois. Il n'est pas vraiment inquiet mais... Ces incongruités architec-

turales enfoncent un désagréable coin de glace entre ses épaules. Si au moins je pouvais demander mon chemin à quelqu'un... Mais cet endroit de la faculté est désert et il remarque même, dans la pauvre lumière, que ses semelles laissent sur les marches des empreintes bien nettes, plus claires dans la poussière qui s'est déposée sur elles en un glacis impalpable.

Personne n'est donc passé par ici depuis... depuis quand? Un frisson frôle son dos, où est toujours planté le pic de glace. Allons secoue-toi, bon Dieu! *Mais tu te noierais dans un verre d'eau!* clame en lui la voix ironique de Dubost. Il se secoue, escalade encore un, deux étages, se retrouve enfin devant un long couloir au plafond bas, où l'horrible couleur sang séché des murs se dissout dans une obscurité presque complète. Il hésite encore, mais à moins de revenir sur ses pas, il n'y a pas d'autre issue. Il essaie de compter, voyons, j'ai descendu cinq étages, j'en ai remonté trois... ou quatre? Il ne sait plus, mais estime qu'il doit se trouver au second niveau de la faculté, s'enfonce avec prudence dans la pénombre du couloir. Avec ça je vais manquer Françoise... si seulement elle est venue. Il est brusquement furieux contre lui-même, contre la fac, contre cette longue théorie de rendez-vous manqués ou annulés qui jalonnent depuis deux ou trois ans sa vie sentimentale — ou ce qui en tient lieu. Ses pieds frappent le sol au plancher craquant, réveillent la poussière assoupie qui monte en volutes lentes autour de lui, le fait toussoter, tousser vraiment.

Au bout du sombre couloir s'amorce la pente géométrique d'un nouvel escalier descendant, absolument semblable aux deux autres. Il essaie de voir,

en se penchant au-dessus du gouffre de la cage, combien d'étages il va devoir une nouvelle fois descendre. Mais, si le bout du couloir est chichement éclairé par un des sempiternels lustres-araignées, les volées de marches se perdent dans l'épaisseur glauque d'une pénombre brun verdâtre. La poitrine légèrement oppressée, il descend un, deux, trois nouveaux étages, se retrouve dans un hall inconnu où la poussière est si épaisse que le carrelage en est invisible et que ses pas creusent de véritables cratères dans la couche pulvérulente. Très haut sur le mur rouge, une fenêtre mince et étroite, en verre dépoli, laisse filtrer une barre de lumière jaune qui se perd en diffraction avant d'avoir atteint le sol. Mais où suis-je allé me fourrer? dit-il à voix haute. Il est surpris de percevoir un léger tremblement dans ses paroles, et il crie : Il y a quelqu'un? Mais seul un écho morcelé lui répond, *quelqu'unnnnn... qu'unnnnn... unnnnn...*, qui met longtemps à s'éteindre dans les replis ouatés de l'atmosphère empoussiérée.

Il a une nouvelle quinte de toux, s'enfile dans le couloir qui s'ouvre devant lui, un couloir aussi sombre et en tout point semblable à celui... Mais tout n'est-il pas semblable, ici? Ces escaliers, ces couloirs ne sont-ils pas les reflets multipliés à l'infini par un miroir géant d'un unique escalier, d'un unique couloir? Sa main droite, qui suit dans son avance les moulures du mur, s'arrête soudain sur le bois d'une porte, invisible dans l'obscurité. Il en cherche la poignée, la trouve, la secoue, mais la porte ne s'ouvre pas. Avant d'atteindre l'extrémité du couloir, il repère deux autres portes, pareillement closes. Et le palier sur lequel il débouche ne fait qu'ouvrir sur un autre

escalier qui grimpe vers des sommets imprécis. Il s'élance, escalade les marches trois à trois. Il lui faut échapper à ce piège, à cette folie. A tout prix!

En haut, après combien d'étages, l'escalier fait un angle, replonge vers le bas. Il le suit en cavalcade, l'esprit en totale déroute. Il manque de s'étaler deux ou trois fois en glissant sur une marche trop lisse et trop concave, il est en sueur, il halète, sa main le brûle à force de frotter sur la rampe de marbre. Il atteint le bas de l'escalier, il débouche hors d'haleine dans le grand hall. Des groupes d'étudiants sont disséminés ici et là, les panneaux d'affichage noirs semés de feuillets punaisés lui envoient le message rassurant d'un monde stabilisé, d'activités bien ordonnées. Il repère dans un groupe Dubost, qui a pris le bras d'une grande fille blonde qu'il connaît vaguement de vue. Une nouvelle conquête, sans doute. Dubost le remarque, lui lance un sourire amical auquel il répond par une torsion de la bouche qui doit plus ressembler à une grimace qu'à autre chose. Mais Dubost ne fait déjà plus attention à lui.

Ses yeux tombent sur la grosse pendule ronde du hall, il est à peine 6 h 5. Seulement? Mais alors il a une chance de n'avoir pas raté Françoise, si seulement elle l'a bien attendu dehors... Il franchit la porte monumentale, descend la dizaine de marches qui versent sur le trottoir de la fac. Il resserre le col de son imper autour de son cou. Dehors, c'est la nuit, une nuit pelucheuse de neige, qui descend du ciel noir avec une irréaliste lenteur, chaque flocon étincelant fugitivement dans la lueur jaune des lampadaires. Il fait froid. Ses semelles s'enfoncent dans la neige déjà piétinée, maculée, des abords de la faculté. Mais plus loin, de l'autre

côté de la chaussée, sur le square de Verdun, les bosquets et les pelouses sont lisses, d'un blanc magique de crème Chantilly.

Il scrute attentivement chaque silhouette féminine qui arpente le trottoir, telle qui noue un foulard sur ses cheveux, telle qui se hâte, le col d'un manteau simplement relevé sur la nuque, telle qui semble suspendue à un parapluie de couleur. Mais Françoise ne vient pas. Bientôt les abords de la fac sont déserts, et Louis Allézières est seul à piétiner dans la neige, époussetant de temps à autre la poudre cristalline qui s'accumule sur ses épaules, sur son béret. Il fait vraiment froid. Il fait dix pas dans un sens, dix pas dans l'autre, le long du mur aux grosses pierres apparentes qui se perd dans la nuit devant et derrière lui. Il souffle, regarde la buée qui se forme devant sa bouche, se dilue dans le froid coupant de l'atmosphère.

Silencieuse, fantomatique, la neige ne cesse de chuter avec lenteur, comme issue du néant et retournant au néant. A ses pieds, la couche molle qui crisse quand il s'y enfonce ne doit pas faire moins de quinze centimètres d'épaisseur. Tous les bruits sont englués. Dix pas en avant, dix pas en arrière. Il s'arrête, frappe un moment en cadence ses pieds sur le sol, dans un petit puits de neige tassée qui se creuse sous ses grosses semelles à clous. Est-ce qu'il va fumer une cigarette? Il lui en reste deux. Quelle heure est-il? Il soulève sa manche; les aiguilles phosphorescentes de son bracelet-montre luisent, vertes, contre son œil; il est presque trois heures. Que le temps passe lentement... Allez! il en grille une. Il sort de sa poche le paquet froissé, quitte un de ses gants de laine qui le protègent si mal du froid, jure parce que son fusil a glissé de son

épaule dans le mouvement, a failli choir dans la neige. Il le rattrape de justesse, repousse la bretelle au sommet de son épaule, sort son avant-dernière cigarette, la plante de travers entre ses lèvres craquelées, l'allume après avoir cassé trois allumettes qui ne prenaient pas. Ses joues se gonflent pour retenir la fumée, une douce chaleur envahit sa bouche. Ça fait du bien! L'odeur du tabac flotte autour de lui dans la nuit glaciale. *Il fait — 23°, vous allez vous les geler!* a lancé Chauffard (un nom de circonstance, tiens!) alors qu'il quittait le poste de garde, après avoir avalé un grand gobelet du café fade mais brûlant qui mijote dans la cuve posée sur le poêle. — 23°! Est-ce que c'est une blague du cabo, ou la température est-elle réellement si basse? Il tape ses mains mal gantées l'une contre l'autre. Le froid pénètre à travers la laine, cisaille la peau, s'incruste jusqu'aux os. Il a encore fallu qu'il écope du plus mauvais tour de garde : deux heures à quatre heures du matin! Il n'a vraiment pas de pot, ou alors c'est l'adjudant de semaine qui l'a volontairement sucré. Ça ne serait pas étonnant : c'est justement Crombec, ce gros salaud qui ne peut pas le piffer. *Eh bien, Allézières, cette salade d'armes, ça avance? La sauce ne prend pas bien, on dirait. Mais regardez-moi cet empoté! Pas même fichu de reconnaître une culasse de MAS 36... Il se noierait dans un verre d'eau, ce monsieur. C'est bien un intellectuel, ça!*

Connerie de salade d'armes. Vieux con d'adjudant. Merde de garde. Putain d'armée. Qu'on nous lâche, bon Dieu!... Dix pas dans un sens... vingt pas dans l'autre, pour changer. Oui, on n'est pas près de le lâcher. C'est du 393 au jus : encore 393 jours à se

faire chier pour rien. Ils ont quand même fini par l'avoir : il a eu beau faire traîner son sursis, vingt-sept ans, c'est bien la dernière limite. Et en fin de compte, c'est pire que de partir plus jeune; il se retrouve avec des gars de vingt ans, des ouvriers, des paysans, il n'a rien à leur dire, il est complètement isolé. Et bien heureux encore quand ses copains de section ne se foutent pas de sa gueule en même temps que les gradés. C'est l'enfer de la gymnastique au lycée qui recommence, mais en dix fois pire : il n'est pas assez racho pour obtenir des exemptions ou des dispenses, mais à cause de sa faible constitution chaque exercice un peu dur lui arrache des larmes.

Le froid monte le long de ses jambes. Il a bien deux paires de chaussettes dans ses godillots, celle de l'armée et une autre, tricotée par sa mère, mais ça ne l'empêche pas de sentir la raideur glacée du cuir se communiquer à sa peau, à travers la laine. C'est à peine s'il sent ses orteils. Orteils, oreilles... Ses oreilles, elles, il ne les sent plus du tout. Il a oublié de prendre son passe-montagne, il n'a que ce grand béret ridicule sur le crâne, qui le protège peut-être de la neige mais en tout cas pas du froid.

Qu'est-ce que ça peut pincer, vains dieux! Il doit bien faire — 30°, maintenant! Quelle heure est-il? Il soulève avec peine la manche de sa capote avec ses doigts gourds, regarde fixement, pendant un long moment, les deux petites aiguilles vertes épinglées à son poignet. Trois heures. Ce n'est pas possible! Est-ce que le temps lui aussi s'est arrêté, a été figé sous la capeline de cette nuit glaciale? Il porte la montre à son oreille, la secoue, la recolle contre son oreille. Ce n'est pas le temps qui s'est arrêté, c'est sa montre.

C'est bien ma veine! Quelle heure peut-il être? C'est peut-être bientôt la relève? S'il le savait, il lui semble que le froid serait plus supportable...

Il s'écarte du mur, traverse à grandes enjambées le terre-plein qui le sépare des hangars, grosse masse sombre confondue avec la nuit. Une unique lampe fixée au mur dans un logement grillagé répand une sourde flaque ovale de lumière contre un pan de ciment. On dirait une luciole perdue dans le Grand Nord. A l'angle du hangar, il doit y avoir Berthot, de garde comme lui, qui pourra lui donner l'heure. Ses pieds s'enfoncent dans la neige avec un doux bruit craquant. Elle lui arrive maintenant à mi-mollet. Et qui c'est qui devra la dégager, demain matin? Ses oreilles commencent sérieusement à lui faire mal. Il ne les sentait plus, maintenant elles semblent avoir été portées au rouge. Il tourne au coin du hangar, scrute la nuit impénétrable à travers ses verres continuellement embués par sa respiration.

Hé! Berthot...

Rien ne lui répond. Il fait quelques pas entre deux murailles hautes et noires qui tranchent la nuit pointillée de neige.

Hé! La classe... Tu es là? C'est Allézières...

Mais Berthot n'est pas là. Il a inexplicablement quitté son poste, et Allézières ne peut même pas déceler dans la neige qui s'épaissit sans cesse les traces de pas de son camarade. Perplexe, il regagne son poste, c'est-à-dire la fraction de mur devant lequel il doit monter une faction dont l'utilité ne lui paraît pas évidente. Mais ce n'est là qu'un aspect des mystères de la vie militaire. *Prenez votre brosse à dents et nettoyez-moi ces chiottes. Elles doivent être*

nickel pour la visite du colonel... Et il a fallu qu'il soit incorporé dans l'Infanterie alpine! Un régiment semi-disciplinaire, stationné à Briançon. Voilà comment on en arrive à monter la garde en plein mois de février, par — 23°, sous la neige, à trois heures du matin...

Il ne sent plus ses pieds. Il a beau battre la semelle en cadence dans la neige, rien n'y fait, le sang ne circule plus, ne transmet plus sa chaleur vivante au bout de ses membres gelés. Ses doigts sont raides comme des bâtons, ses oreilles le brûlent toujours. On dit que lorsqu'on se sent geler, il faut se frictionner avec de la neige. Mais il ne va tout de même pas quitter ses godasses ici! Il décide de fumer sa dernière cigarette, fouille dans sa poche sans se déganter avec ses doigts insensibles, n'en retire que quelques tronçons de papier détrempé où s'agglutinent des parcelles de tabac. Furieux, il jette la cigarette inutilisable, consulte machinalement sa montre. Trois heures. Elle n'est pas repartie toute seule, évidemment!

Une bouffée de son haleine chaude se condense devant lui dans l'air, comme un bouquet frigorifié aussitôt fané en pétales de givre. La relève n'est sûrement pas éloignée. Il décide de tenter encore une fois de contacter Berthot. Peut-être que le Savoyard, un ancien, un quillard, est allé se mettre un moment au chaud dans un coin secret de sa connaissance. Il traverse à nouveau le désert gris clair qui sépare le mur d'enceinte des hangars. Cette fois, il fait le tour complet du bloc de bâtiments, mais Berthot reste invisible. La caserne tout entière est endormie dans le gel, murée dans un silence de béton sous le ciel qui n'en finit pas de descendre en petits morceaux de

sucres sur la flaque pâle du monde. Loin devant lui, probablement au dernier étage du bâtiment C, une unique fenêtre éclairée découpe dans la nuit floconneuse un insolite rectangle orangé. Qui peut veiller ainsi, au chaud, tandis que son corps se pétrifie chaque seconde davantage?

Il retourne à son mur, frappe ses mains l'une contre l'autre; mais ses mains ne sont plus que des excroissances mortes qu'il ne parvient pas à réveiller. Il commence à prendre peur. Et s'il gelait tout vivant? Et si, insensiblement, presque sans qu'il s'en rende compte, il passait de l'état de militaire de 2^e classe à celui de bonhomme de neige, de statue de glace? Risible... Et pourtant! Ils vont me laisser crever sur place, s'ils ne se dépêchent pas. *L'alpin Allézières, mort en service commandé, n'a pas quitté son poste malgré les rudes coups du froid. En conséquence...*

Tu parles que je ne vais pas quitter mon poste! Il souffle, mais l'intérieur de son corps doit aussi avoir atteint le point de glaciation car sa bouche n'émet même plus de buée. Putain de putain d'armée! Que disait son père, déjà? Répandu dans le grand fauteuil de la salle à manger comme un squelette mouillé revêtu d'habits du dimanche, son père lui disait : *Je voudrais au moins pouvoir te conduire jusqu'à ton service...* Une tristesse infinie, qui fait écho au froid glaçant, se répand en lui à l'évocation de cette image du passé. C'était il y a quatre ans. Son père ne l'a pas conduit jusqu'à son service. Il est mort bouffé de l'intérieur par le cancer, les dernières semaines avaient été terribles. Pourquoi est-ce que je pense à ça? Parce que j'ai peur de crever moi aussi, là, dans la neige? Oui, une peur affreuse s'est glissée en lui, à travers le

manteau de glace qui le recouvre de ses pans durcis. Il essaie de s'agiter, de remuer bras et jambes pour raviver dans son corps un feu qui n'est plus que cendres, mais ses membres irrésistiblement se figent. Son fusil a encore glissé de son épaule, cette fois il tombe pour de bon dans la neige qui atteint ses genoux. Il jure d'une voix sanglotante, met un temps infini à se baisser pour ramasser l'arme couverte d'une dure croûte de neige givrée, entend ses vertèbres craquer. Il n'a même pas la force de nettoyer le MAS 36. Une idée épouvantable lui est venue : la relève est passée alors qu'il n'était pas à son poste, on l'a oublié, il ne viendra plus personne avant sept heures du matin, la garde a dû être suspendue, il fait vraiment trop froid, il y a eu une mesure d'exception, et lui seul est resté dehors, debout dans la tourmente silencieuse, à se roidir sur place jusqu'à ce que son cœur cesse de battre.

Il veut courir vers le poste de garde, mais ses jambes qu'il ne sent plus refusent de fonctionner. Il essaie d'appeler, mais sa bouche colmatée par une barre de glace ne veut pas s'ouvrir. Joëlle ! Il crie silencieusement. Sa dernière pensée sera pour elle. Quand tu m'écritas, il faudra que tu mettes « Alpin » Allézières. *Je mettrai Lapin Allézières.* Mais Joëlle semble bien loin. Elle n'a pas écrit depuis quinze jours, et comble de déveine sa dernière perm de trente-six heures a été supprimée. Et sa mère ? *Tu te couvriras bien mon petit ; il fait froid, là-haut...* Joëlle... sa mère... Les images s'embrouillent, les souvenirs fondent en un magma pâteux, le froid étend au-dessus de lui son suaire aux plis craquants. Il ferme les yeux. Il ne sent plus rien du tout. Il se laisse couler, couler...

Hé, Allézières! Tu dors debout? C'est quatre heures, la relève...

Il sursaute, déplie ses membres engourdis, suit machinalement le petit groupe d'hommes de la garde descendante, retrouve la chaude enveloppe du poste où il absorbe un grand gobelet du mauvais café avant de quitter capote et godillots et de se rouler dans ses couvertures sur le bat-flanc, pour trois petites heures de sommeil agité. Mais le temps passe vite, les mauvais souvenirs s'estompent, sont remplacés par les tracass quotidiens. La matinée s'est éclaircie sur un ciel boueux qui stagne au-dessus des toits gris, il est assis à son bureau, et son bureau est comme une cage de verre autour de laquelle circulent des passants pressés ou des touristes indifférents. Devant lui, la surface soigneusement cirée du bureau miroite sous la lumière électrique. Dans un coin, une pile de minces dossiers, attachés par des rubans noirs dans des chemises cartonnées couleur de moisissure, attend son bon vouloir. Mais il ne sait pas par lequel il faut commencer, lequel il faut ouvrir en premier, il ne sait jamais. Un ouragan traverse la pièce au plancher reluisant, les lattes craquent sous des semelles autoritaires, une silhouette noire s'infiltrer derrière une porte acajou aussitôt ouverte, aussitôt refermée. C'est M^e Le Horinois qui, dans la pièce contiguë, va traiter en un tournemain les affaires sérieuses. Il ne l'a même pas salué au passage. Dans le temps, c'était des *Bonjour, mon petit Allézières, en forme ce matin?* Et puis il n'y a plus eu que des *Bonjour!* grommelés en passant, et puis plus rien. Louis Allézières, M^e Louis Allézières, petit maître fraîchement admis au barreau, s'est confondu avec les murs, est devenu un meuble, une

simple protubérance qui s'élève au-dessus de son bureau.

Tu verras, avait dit sa mère, *M^e Roger Le Hornois est un homme charmant. D'ailleurs c'était un vieil ami de ton pauvre papa...* C'est vrai, il a été charmant, au début. Peut-être fondait-il de grands espoirs sur lui. Pensez! Le fils Allézières... Mais les espoirs de M^e Le Hornois ont dû fondre rapidement, en même temps qu'il se dissolvait lui-même. Cette fois encore il n'a pas su y faire, il n'a pas montré assez de dynamisme, il s'est laissé encroûter, enkyster dans l'étude du célèbre avoué. Il détache le ruban noir d'un dossier, le premier qui lui tombe sous la main. *Affaire Ducroc/Blancpain*. Ducroc... Est-ce qu'il n'avait pas un camarade de fac qui s'appelait ainsi? Non, c'était Dubost. Qu'est-ce qu'il a bien pu devenir, Dubost? Il n'en sait rien, il n'a jamais pu s'attacher un véritable ami, qui résiste aux années, à la distance, à la séparation.

Ducroc/Blancpain... Dupain/Blancroc... Du Pain Blanc... Croc Blanc? Qu'est-ce que c'est, déjà, cette affaire... Ah! oui, une succession immobilière. Trois fois rien : un quatre pièces de banlieue qui se balade entre deux cousins. Il n'a aucune envie de se plonger dans le dossier *Ducroc/Blancpain*. Il passe sa main dans ses cheveux blonds qui se sont sérieusement éclaircis sur les tempes et sur l'occiput, regarde par la fenêtre la perspective des toits d'ardoise triste sur lesquels clapote la pluie. Un nouveau pas ébranle la pièce, c'est M^e Epstein, un avoué de son âge, avec qui il aimerait bien nouer des relations autres que de simple travail; mais Epstein se montre en général distant avec lui. Aujourd'hui, il le frôle sans même lui

dire bonjour, entre directement dans le bureau de M^e Le Hornois après avoir frappé deux coups secs contre le panneau de la porte. Quelle assurance!... Presque du sans-gêne. Mais c'est à Epstein que le patron commence à confier des affaires importantes, pas à lui. Par la porte restée entrouverte, M^e Allézières entend les deux hommes qui discutent. Il ne peut saisir les mots, mais la conversation a l'air animée et chaleureuse. Puis Epstein réapparaît, reste un moment dans l'angle de la porte ouverte, et Allézières entend distinctement cette phrase prononcée par M^e Le Hornois : *Pensez-vous! Il se noierait dans un verre d'eau...* Les mots vibrent désagréablement quelque part au fond de lui, il se mordille un ongle, qui casse avec un bruit sec dans sa bouche. Mais non, voyons, il se fait des idées : M^e Le Hornois ne parlait pas de lui...

Epstein a retraversé le bureau sans lui accorder un simple regard. Il est long à se remettre sur l'affaire *Ducroc/Blancpain*, et les pages dactylographiées dansent devant ses yeux. Il est obligé de relire trois fois la même phrase pour saisir un sens qui se dérobe. Parfois il relève la tête, fixe sans le voir le ridicule buste de Napoléon III qui trône sur le dessus de cheminée en marbre, juste en face de lui. Plusieurs autres avoués ou stagiaires ont traversé la pièce sans le saluer, sans même avoir paru s'apercevoir de sa présence. Il en est mortifié. Qu'est-ce qu'ils ont tous, ce matin? On dirait que je suis brusquement devenu invisible... Pourtant, il y a sept ans qu'il travaille pour l'étude de M^e Le Hornois, à ce même bureau, dans cette même pièce courant d'air qu'on ne fait que traverser. Eh oui, il a trente-six ans maintenant. Mais ce n'est

qu'un début de carrière, il ne faut pas se décourager. Il ne se décourage pas, il fait son petit travail, c'est tout.

Bientôt il a réussi à écrire une lettre, qu'il va porter à la frappe. Il pousse la porte du bureau des dactylos, où les touches des machines à écrire crépitent avec une sorte de fureur sèche, un bruit de labeur concentré. Il se penche sur l'épaule d'une des filles.

Mademoiselle Berthier, s'il vous plaît, est-ce que vous pourriez me taper ça ?

La jeune fille ne répond pas, ne se retourne même pas pour acquiescer au moins d'un signe de tête, d'un regard. Il a vraiment l'impression d'avoir fondu, que sa forme déjà translucide a coulé à ses pieds, qu'il n'est plus qu'un fantôme dérisoire dressé sur des ergots évanescents. Une bouffée de chaleur lui passe sur les joues. Il est penché au-dessus de la dactylo, il voit par l'échancrure vaste de la robe la naissance des seins qui se gonflent comme des fruits pâles au-dessus du liseré noir du soutien-gorge. Il se redresse, recule, non sans avoir glissé la lettre dans le panier à courrier. M^{lle} Berthier n'a pas bronché, aucune des autres filles n'a seulement soulevé la tête lors de son intrusion feutrée, ou de son départ furtif.

Il retourne s'asseoir devant son bureau, referme le dossier *Ducroc/Blancpain* qui claque comme une bouche avide dans un appel d'air qui fait voler quelques feuilles éparses. M^{lle} Berthier... Il aimerait bien la... Mais ce n'est qu'une idée vagabonde, bien sûr. Il n'oserait jamais lui murmurer ne fût-ce qu'un mot d'approche, faire un seul geste qui puisse être interprété comme une avance. Pourtant elle doit avoir un amant, peut-être plusieurs. Mais elle sort sans

doute avec des garçons grossiers et vulgaires, qui roulent en Vespa et l'emmènent au bal le samedi soir. Les belles filles un peu sottes, au rire puissant et aux yeux délurés, couchent toujours avec le même genre d'homme, un genre d'homme qui est à l'opposé de sa personnalité à lui. Ce n'est pas juste... Il désire M^{lle} Berthier, il ne lui dira jamais, il ne l'aura jamais. M^{lle} Berthier et toutes les autres dactylos d'ailleurs, en vrac : elles ont toutes la même allure, de longues cuisses bronzées, de grosses fesses qui se tortillent sous leurs jupes, de gros seins qui se balancent dans leur corsage, des lèvres écarlates, des cheveux en cascade... Lui n'a jamais fréquenté que des filles pâles et plates, ces filles avec qui il est sorti quelques semaines, ou quelques mois, parfois en ne les touchant même pas, d'autres fois en les embrassant seulement, au mieux en leur faisant une ou deux fois l'amour avec maladresse : les Michèle, les Françoise, les Danielle, les Gerda, les Joëlle...

Et il a épousé Marie-Claude. Fille d'enseignante : un bon parti. Non : un sage parti. Marie-Claude n'a ni seins ni fesses, mais c'est une bonne épouse, correcte, discrète, aimante. Ils sont mariés depuis deux ans, un enfant leur est venu un an plus tard, un garçon, qui restera fils unique : Bernard est né avec un pied mal formé, il boitera toute sa vie, il vaut mieux ne pas recommencer, on ne sait jamais.

Il ouvre un autre classeur : *Serrurier/Compagnie des Eaux*. Il soupire. Il n'a pas du tout envie d'aller nager dans ces eaux-là. Il hésite au-dessus de la première feuille, quitte ses lunettes, les essuie, les chausse à nouveau. Un brouhaha se fait soudain entendre. C'est encore Epstein, environné de trois

hommes d'âge mûr qui parlent tous à la fois. Ils s'agglutinent autour de son bureau, un peu de la cendre d'une cigarette tenue à bout de bras par un des hommes s'écrase sur la première page du dossier *Serrurier/Compagnie des Eaux*. Il la repousse du tranchant de la main, la cendre laisse sur le feuillet une vilaine trace grise. C'est intolérable! Messieurs..., commence-t-il. Mais il ne va pas plus loin. D'ailleurs on ne l'a pas entendu, Le Hornois lui-même vient se mêler au groupe en compagnie de M^{me} Sevrin, sa secrétaire particulière, une vieille chèvre rien qu'en os, et tout ce beau monde cause, papote, fulmine, comme s'il n'était pas là. Mais je ne suis pas là... Il est soudain envahi d'un curieux sentiment d'irréalité, comme si son inexistence était pour lui un fait accompli. Je ne suis pas là... Je pourrais me lever, m'en aller, ne plus jamais revenir dans cette étude, personne ne s'apercevrait jamais de mon absence car en réalité je n'ai jamais été là. Un sourire désabusé étire ses lèvres sur son visage à la fois mince et poupin. Il se dit qu'il devrait passer voir sa mère. Ce soir ou demain. Depuis qu'il s'est marié, la pauvre femme doit se sentir bien seule dans le grand appartement de la rue Chenoise. Mais on ne peut pas être à la fois au four et au moulin. La vie avance, on fait ses choix, on ne peut rester indéfiniment en arrière, dans sa jeunesse, dans ses souvenirs...

La vie avance, avance, elle n'en finit pas de courir, elle va de plus en plus vite. La journée s'écoule, personne ne lui a adressé la parole, Epstein et Le Hornois ont encore stationné plusieurs minutes devant son bureau après le départ des trois messieurs bavards, Le Hornois a dit une fois, très fort : *Mais vous vous*

rendez compte! C'est vraiment extraordinaire..., et il n'a pas su, il ne saura sans doute jamais, ce qui a pu arriver de si extraordinaire. Mais les mauvais souvenirs se perdent dans le courant pressé du temps, ils sont très vite très loin en arrière, la mémoire les a gommés. Maintenant c'est le soir, il se sent fatigué, il a calé son dos contre la banquette inconfortable du tramway qui le ramène chez lui, dans la périphérie de cette ville qui grandit d'année en année, on s'installe à la campagne, on se retrouve dix ans après dans la banlieue. Eh oui! Le temps passe, il n'en finit pas de passer dans le tamis à larges trous de la vie. La pluie ruisselle sur la ville, elle n'a pas cessé de tomber de toute la journée. Derrière les vitres embuées du tram, la ville n'est qu'un ensemble de formes molles qui se déforment et se reforment continuellement, tandis que les lumières de l'éclairage public, les néons des devantures et des publicités, les feux de circulation et les phares des automobiles construisent d'instables architectures luminescentes qui se détrempent et coulent dans l'eau battante. Bientôt chez lui... Un petit scotch, un bon repas mitonné par Marie-Claude, une heure devant la télé, le lit, quelques pages du dernier prix Goncourt, et le bon sommeil réparateur...

Il est tout de même agréable d'avoir un chez-soi confortable, une situation assise, une position sociale. M^e Le Hornois est mort, l'étude a fini par lui revenir. Enfin, à lui et à Jeandubon. Ou à Jeandubon et à lui, comme on voudra. Il n'est pas fier, il n'a pas ce genre de susceptibilité, et s'il sait qu'on murmure parfois dans son dos : *Ah! du temps de M^e Le Hornois...* Eh bien, il ne s'en vexe pas, il accepte, il connaît ses limites. L'important, c'est de faire tourner l'affaire, de

ne pas se laisser dévorer par les soucis, d'avoir une bonne santé.

Et il a une bonne santé : il porte maintenant des lunettes à double foyer, il a un peu épaissi, ses cheveux filasse ont complètement déserté le sommet de son crâne, mais il ne peut vraiment pas se plaindre; à cinquante-trois ans, il se porte comme un charme. Parfois lui arrive de Paris l'écho d'une affaire d'envergure brillamment menée à bien par Epstein, mais il n'a qu'un petit sourire amusé devant la carrière fulgurante de son ancien condisciple. Lui a préféré rester dans la ville qui l'a vu naître et le verra probablement mourir, il a simplement quitté le petit trois-pièces de la rue Clemenceau pour un bel appartement dans une des résidences panoramiques de l'Ile-Sauvage, dont le promoteur est d'ailleurs un de ses amis — disons une relation.

Clincling... Clincling... Clincling... fait le tram en tanguant sur un croisement des rails. Où est-il? Il essuie sa fenêtre du plat de la main, scrute à travers le demi-cercle dégagé de buée le paysage nocturne livré au martèlement de la pluie et aux agressions multicolores des lumières vagabondes. Mais il ne reconnaît rien. Le tramway a dû prendre un chemin qu'il ne connaît pas, ces nouveaux quartiers se ressemblent tous dans leur inhumaine uniformité de béton. D'ordinaire, il fait le trajet en voiture, mais depuis quelque temps la conduite le fatigue, nerveusement surtout. Alors pourquoi ne pas profiter des transports en commun?

Il essaie de trouver sur la banquette une position plus confortable à son dos, croise et décroise les jambes, se tortille, sans succès. Je fumerais bien une

petite cigarette... Il a de vagues projets d'arrêter, toujours repoussés. Mais en réalité, il n'a jamais été gros fumeur : il a commencé au lycée, s'est pratiquement arrêté pendant ses études, a recommencé au service militaire, a atténué vers les trente ans, a redémarré à la quarantaine. Allez, une, ça ne me fera pas de mal. Il tire de son étui en or (un cadeau de Marie-Claude) une longue cigarette blonde à filtre, l'allume avec son briquet en or (cadeau de l'étude), tire quelques bouffées satisfaites, tousse, n'en continue pas moins à aspirer la fumée odorante. Le tram file au sein d'une illumination qui constelle les carreaux embués d'un feu d'artifice doré, rouge, vert... Il se penche contre la vitre froide, peut lire GRANDE QUINZAINE NAPOLÉON au milieu du poudrolement de lumière. Sans doute un nouveau supermarché qui lance une grande campagne de réclames.

Il ne sait pas du tout où il est, mais à vrai dire s'en moque totalement. Rentrer un peu plus tôt, un peu plus tard... Le tram le mènera bien à destination, il y a un arrêt à l'Ile-Sauvage, il s'en est enquis tout à l'heure auprès du conducteur. Pour passer le temps, il effleure discrètement du regard les autres passagers du tram, qui d'ailleurs est presque vide : deux ou trois vieillards, une grosse femme avec un cabas plein de provisions, et tout au fond un jeune couple qui s'embrasse. On dirait deux filles... pense M^e Allézières. Son fils est comme ce garçon : à dix-huit ans il porte les cheveux jusqu'aux épaules, et son pied-bot ne l'empêche pas de courir les manifestations. *Bonjour-bonsoir*, jamais à la maison, jamais un mot aimable pour ses parents, jamais le moindre intérêt pour les affaires de son père. C'est la jeunesse d'aujourd'hui...

Mais avec ce fils absent, sa mère morte depuis longtemps, aucun véritable ami, la vie en arrive parfois à être bien morne, certaines soirées, ou le dimanche après-midi. Heureusement il a Marie-Claude. Depuis vingt ans elle a un peu grisonné, mais n'a pas véritablement changé. C'est une femme parfaite : bonne cuisinière, bonne ménagère, intelligente et cultivée. Pour le reste... Mais « le reste », cela paraît déjà bien loin, maintenant. Si leurs nuits n'ont jamais été des explosions charnelles, la tendresse a survécu aux années, et c'est bien là le principal. L'idée de pouvoir le tromper n'a jamais effleuré Marie-Claude, et si lui-même a eu quelques tentations (mais les glandes, uniquement les glandes..., se plaisait-il à penser), il ne l'a jamais trompée non plus. En somme, arrivé à son âge, qu'on dit être la force de l'âge, il peut se dire que sa vie présente tout de même un certain visage du bonheur. Il a bien nagé. Il ne s'est pas noyé dans le verre d'eau, après tout.

Cette réflexion l'amuse, il écrase sous son talon le mégot de la cigarette qu'il a fumée jusqu'au filtre. *Clincling... Clincling... Clincling...* rumine le tram qui cahote dans la nuit sur son luisant fil de fer. S'arrêtera-t-il jamais ? La banlieue est maintenant sombre, le tramway navigue entre de gigantesques murs de béton percés à l'infini de fenêtres qui répandent la froide lueur bleue de la télévision. Eh bien, qu'il ne s'arrête pas ! Quelle importance ? bercé par la monotone trépidation, M^e Louis Allézières se sent couler tout doucement dans la somnolence. Son grand appartement cossu de l'Ile-Sauvage est loin, très loin, au bout d'un long tunnel de froid, de pluie, de nuit. Le tramway brinquebalant roule dans une absence de

décor, enfonce son groin d'acier dans des châteaux de cartes qui s'écroulent et sombrent à peine les a-t-il touchés de son étincelle électrique. *Clincling... Clincling... Clincling...* M^e Allézières s'est assoupi, il dort tout à fait, sa tête dodeline sur ses épaules. Puis un vertige déroule dans son esprit sa courbe topologique, il se redresse, un peu hagard, ouvre sur le monde un regard embué qui papillonne derrière ses lunettes.

L'Ile-Sauvage, monsieur...

Comment?

L'Ile-Sauvage, monsieur. C'est le terminus.

Il remercie, se lève, descend pesamment du tram, se hâte sous l'ondée à travers l'entrelacs des résidences panoramiques en forme de virgules qui se confondent toutes dans l'obscurité flagellée de pluie venteuse. M^e Allézières sent à nouveau la fatigue insidieuse des fins d'après-midi couler dans son dos. C'est cette journée trop chargée, cette mauvaise somnolence qui l'a pris dans le tram, c'est... c'est l'âge, oui, qui est là quand même, dans la tête, dans les muscles, même si on croit ne pas sentir sa présence dans sa carcasse, même si on oublie le déroulement du calendrier, même si on se fait encore illusion. La force de l'âge. Il est dans la force de l'âge, et cela n'empêche pas cette force de décliner. Dans l'ascenseur qui glisse en silence dans sa cage huilée, M^e Allézières quitte son chapeau, tamponne avec un mouchoir parfumé à la lavande son front où une mince pellicule de mauvaise sueur est venue se déposer. Dans le hall, il quitte son manteau que Marie-Claude range dans le placard, puis il s'écroule dans son fauteuil. Mais le temps passe vite, si vite, maintenant. Il a avalé son copieux repas bien

arrosé qui ne laisse que cendres dans sa bouche, il a regardé à la télévision un programme qui ne laisse que le vide dans son esprit, et le voilà dans son lit glacé, les couvertures et le drap remontés jusqu'au menton, la nuque enfoncée dans le vaste oreiller moelleux. Mais pourquoi fait-il si froid, dans ce lit ? Et pourquoi Marie-Claude n'est-elle pas à son côté ? Dans son champ de vision obscurci par d'étranges ombres passe une silhouette qu'il appelle, Marie-Claude !... mais d'une voix si faible et si éraillée qu'il ne la reconnaît pas. La forme blanche s'approche de lui, murmure : Ne vous agitez pas, monsieur, tout va bien, essayez de dormir... puis elle se recule, est avalée par la pénombre qui noue et dénoue ses pans tordus d'obscurité à quelques pas du lit.

Ce n'était pas Marie-Claude. C'est simplement l'infirmière. Marie-Claude est morte depuis... quatre ans ? Cinq ans ? Il ne sait même plus, et cette pensée qui lui a un bref instant noué la gorge s'est déjà dissoute dans le paysage de brume qui est son seul horizon intérieur. Ses membres sont de glace, et seul un feu précis mal localisable dévore sa chair en ronflant. Ses mains qu'il ne sent plus, comme si elles étaient figées par une gangue de glace, se crispent sur son ventre ; mais elles sont impuissantes à en arracher le feu ronflant qui le ronge, qui grandit de jour en jour et va le dévorer tout entier dans une chimie effroyable où le feu et le froid se mêleront indissolublement. Mais pourquoi ces idées ?... Il ne va pas mourir, voyons ! Il guérira ! Cette fois l'opération a réussi ! Oui, il guérira, guérira. Mais pourquoi ne veulent-ils jamais me dire exactement ce que j'ai ? C'est toujours comme ça, on ne me fait jamais

confiance, on ne me dit jamais rien. On le laisse se perdre dans des chemins qui ne vont nulle part, on le laisse se débattre dans des labyrinthes de froid, de pluie, de nuit, il est seul, misérablement seul, toujours.

Le feu monte, le froid monte, l'obscurité s'épaissit. Je sais bien ce que j'ai. Mais il ne faut pas dire le *nom*, pas prononcer le mot, je le sais bien. Je finis comme mon père. C'est héréditaire, cette *chose-là*. Est-ce que j'ai le droit de me plaindre? Soixante-dix-huit ans, n'est-ce pas un âge normal pour mourir? Idiot! Idiot... Qui a écrit des sornettes pareilles? Simone de Beauvoir, dans *Une mort très douce*? Il ne sait plus. Idiot. Très douce, vraiment! Quelle atroce formule, trouvée par quelqu'un de bien portant. Non, il n'y a pas « d'âge normal » pour mourir... C'est une atroce théorie, formulée par quelqu'un de bien vivant.

Il respire de plus en plus mal. Mais qui a donc rabattu le drap et les couvertures au-dessus de sa tête? Je ne suis pas encore mort, attendez! Il crie : Au secours! Au secours!... Sortez-moi de là... Je me noie dans un verre d'eau...

Mais en réalité il ne crie pas, il hurle seulement à bouche fermée, dans le secret de son cerveau qui se dissout dans sa boîte crânienne, ne retenant encore que quelques idées éparses, quelques sons qui s'entrechoquent.

Napoléon... articule silencieusement sa langue qui gonfle dans sa bouche desséchée. Il mord le drap qui pèse comme un suaire sur sa figure. Quoi, Napoléon? Ses dents s'incrustent dans la raideur glaciale du drap, ses poumons essaient vainement d'absorber encore quelques bouffées d'air, il pense qu'est-ce que

j'ai fait de ma vie, qu'est-ce que j'ai fait de ma vie? et juste au moment où la mort va l'envelopper de sa large cape sombre, une main le saisit par le bras, le tire hors du lit jusqu'à la taille tandis que, furibonde, la voix de sa mère retentit, énorme, tout contre son oreille : Mais est-ce que tu vas te lever, oui ou non? Tu vas être en retard pour l'école.

(1973)

Les retombées

Par la suite, leur appréciation sur la force, la durée, la distance de l'éclair, varia considérablement : le souvenir qu'ils en gardaient, l'impression qui restait attachée à leur physique et à leur mental ne concordaient pas.

Pour François, l'éclair n'avait duré qu'une fraction de seconde; mais il faut dire qu'il s'était immédiatement couvert les yeux de ses mains, puis jeté à plat ventre sur le sol après avoir tourné le dos à la direction de la déflagration, inspiré peut-être par la lecture de vieilles brochures de la Protection civile. Le couple pensait que l'éclair avait au contraire flamboyé pas loin d'une minute; trente secondes au moins, précisait la femme; en fait, pour lui et pour elle, ce n'avait pas été véritablement un éclair, mais plutôt une énorme flamme à la base renflée et au sommet pointu qui avait illuminé l'horizon, comme si un titan avait craqué une allumette au ras de la vallée. Le vieillard n'avait pas vu l'éclair lui-même, à qui il tournait le dos; il parlait seulement de son ombre, étirée brusquement en avant de ses pieds, alors que le soleil avait disparu du ciel depuis le milieu de la

matinée. Quant à la jeune fille, il était difficile de se faire une opinion sur ce qu'elle avait vu, car elle ne pouvait clairement l'exprimer elle-même; dès qu'elle essayait d'en parler sa voix se mouillait, et elle ne pouvait manifestement plus assembler ses idées; puis elle se mettait à sangloter nerveusement. La femme tentait alors de la consoler, appuyant une main compatissante sur son épaule. François aurait bien fait de même, mais il n'osa la toucher. Il avait peur que la vue de la jeune fille n'ait été lésée définitivement, car elle avait semble-t-il fixé l'éclair trop longtemps; elle se plaignait de maux de tête, et aussi que son champ de vision était envahi par des ombres et des flous.

La distance de l'explosion par rapport aux témoins n'était guère mieux mesurable. François estimait que l'éclair avait jailli droit au-dessus de la ville (en partie cachée par l'arceau des collines proches), ou alors juste derrière, du côté nord — et il pensait à un endroit bien précis en disant cela. Le couple préférait croire que l'éclair était tombé bien plus loin que la ville, à l'extrémité de la vallée, entre les deux bords du bec que forment le mont Vachais et l'aplomb des Grandes-Rasses; mais François se disait que cette affirmation fonctionnait pour eux à la manière d'un exorcisme. L'homme et la femme ne voulaient sans doute pas se laisser aller à imaginer que la ville ait pu être détruite, avec leur fils, qui y était peut-être demeuré. Le vieillard n'avait aucune idée précise sur la question, il paraissait d'ailleurs, pour tout, passif et hébété. La jeune fille n'en savait pas plus, mais avait l'impression que ça s'était passé « terriblement près ».

Après l'éclair, il y avait eu le grondement sourd

de l'explosion, et, après le bruit, le souffle. A ce moment-là, les cinq témoins (qui n'avaient pas vécu l'événement ensemble mais dispersés sur un kilomètre carré peut-être, et qui n'avaient été réunis que plus tard, au hasard de leur fuite) avaient tous adopté d'instinct la même position — allongés dans un repli de terrain ou derrière une butte, le nez dans l'herbe ou dans la terre, les yeux fermés, les bras repliés derrière la nuque. La tourmente leur était passée dessus sans qu'ils cherchent à en mesurer l'importance. Ils ne l'auraient d'ailleurs pas pu ! Ils se souvenaient seulement de cet ébranlement profond de leurs tympanes quand la vague sonore avait déferlé (« comme un train dans un tunnel », avait proposé François ; « comme une montagne qui se serait écroulée sur moi », disait le vieillard ; « comme un de ces coups de tonnerre qui roulent longuement dans une vallée encaissée », avait dit l'épouse ; et son mari avait approuvé d'un hochement de tête las ; la jeune fille n'avait rien dit, elle passait et repassait seulement ses mains devant ses yeux éprouvés).

Pour ce qui était de l'effet du souffle, ils en avaient eu une approximation grâce à ce qui leur était tombé sur le dos, les recouvrant d'une fine couche de matériaux divers brisés, fragmentés, réduits parfois en pulpe : des mottes de terre, de l'herbe, des branchettes éclatées, des feuilles arrachées, du gravier, des parcelles de tuiles et d'ardoises envolées des toits.

Ensuite seulement étaient venus le sable et la cendre.

Assourdis, les tempes battantes, ils s'étaient relevés dans une tourmente presque immobile à force de lourdeur. Ils avaient encore dans les yeux, à l'ex-

ception du vieillard, la flamme crue de l'éclair, et dans leurs oreilles le roulement grondant de l'explosion; leurs mains étaient parcourues de crampes pour s'être refermées trop longtemps sur leur nuque, elles étaient douloureuses de s'être aussi crispées dans la terre, les ongles grattant convulsivement la terre, les phalanges broyant les herbes coupantes. Mais surtout, ils sentaient encore courir en eux, le long de leurs membres tremblants, dans l'axe de leur corps, au creux de leur diaphragme, dans l'assèchement de leur gorge, le fluide amer de la peur — une peur trop énorme pour être nommée, trop totale pour être chassée, une peur qu'ils n'avaient jamais ressentie et qui faisait désormais partie d'eux, bouleversant leur chimie intime. L'un d'eux, peu importe qui, avait même uriné sous lui.

Ils s'étaient donc relevés, chassant machinalement du plat de la main les brindilles, les scories tièdes qui les couvraient; du ciel tombaient lentement, si lentement que toute cette matière semblait flotter dans un milieu sans pesanteur (comme des particules organiques infinitésimales qui tournoient dans l'eau d'un aquarium), la cendre chaude et le sable. La cendre en gros flocons noirs sans poids, le sable en pluie crépitante qui harcelait la peau.

Respirer dans cette atmosphère compacte déclenchait des quintes de toux. Ils se couvrirent le nez et la bouche avec des mouchoirs, et chacun avança ainsi, presque en aveugle, dans la direction opposée au lieu de l'explosion. On était au milieu de l'après-midi (en se mettant en marche François avait pensé à regarder l'heure à son poignet : 5 h moins 10) et c'était le printemps — la fin juin; pourtant la lumino-

sité ambiante était celle d'un crépuscule d'hiver. Un crépuscule aussi de temps de brouillard, où à la pénombre s'ajoutait l'opacité propre à la matière pulvérulente en suspension, qui flottait comme une brume grasse, réduisant l'horizon à une perspective de vingt à trente mètres, les volumes à des surfaces brouillées et floues, de vagues découpures qui naissaient dans le néant et s'y dissolvaient presque aussitôt. C'était un univers à deux dimensions, mais aussi à deux tonalités : gris sombre, presque noir vers le haut, où tourbillonnaient les cendres, beige jaunâtre vers le bas (selon une ligne horizontale qui ondulait à quelques mètres au-dessus du sol), à cause de la chute plus rapide du sable et de la terre pulvérisée.

C'est en nageant dans ce décor absurde qu'ils prirent contact les uns avec les autres, fantômes toussotants, poissons des profondeurs...

François, alors qu'il arpentait une prairie légèrement montante qui lui semblait n'avoir ni commencement ni fin (et se confondait avec le monde — ou ce qu'il en restait), avait vu le premier une ombre double se matérialiser devant lui, vers sa gauche. « Hello... quelqu'un? » avait-il crié sans avoir peur du cliché. Un peu de poussière avait pénétré dans sa gorge, dans ses narines, s'était infiltrée jusque dans ses bronches. Il avait toussé encore, une double quinte lui avait répondu. Mais enfin, il n'était plus seul dans le cauchemar gris et jaune : l'ombre double avait pris consistance, individualité. Il se trouvait en présence d'un homme et d'une femme de son âge, ou un peu plus vieux (dans les trente-cinq, quarante ans?), vêtus comme lui en dimanche, en campagne

— des promeneurs, comme lui précipités dans l'incroyable.

L'homme et la femme se tenaient par les épaules, par la taille, par les mains, il semblait que des appendices supplémentaires leur étaient poussés pour pouvoir mieux s'agripper, se retenir au seuil de l'horreur. Leurs visages présentaient la même altération des couleurs que le décor mouvant, un côté gris, un côté jaune, des Janus encroûtés, des statues symbolisant les éléments, un côté terre, un côté feu. Le reste de leur corps était strié de traces charbonneuses, argileuses, boueuses, ils étaient des épouvantails sur champ d'apocalypse, les spectres issus d'un enfer trompeusement calme. François avait pensé en les voyant qu'il offrait le même aspect, et cette idée l'avait fait sourire une seconde, à l'intérieur de sa tête. « On continue? » avait-il grogné à travers son mouchoir. Ou peut-être avait-il dit : « Vous venez? » ou n'importe quoi d'autre du même genre. Les masques de cendre avaient hoché la tête, et ils avaient continué.

Ils avaient trouvé la jeune fille un peu plus loin (mais ni la distance parcourue ni la direction suivie n'avaient de valeur précise dans la brume bicolore), elle marchait lentement, comme une somnambule, un bras replié devant ses yeux, l'autre tendu en avant, ses doigts griffant l'air. Des larmes avaient tracé deux sillons plus clairs sur ses joues brouillées, et les mèches de ses longs cheveux (probablement blonds ou châtain clair) étaient emmêlées et souillées. La femme s'était détachée de son mari pour la reconforter, avec quelques mots murmurés, et surtout des gestes tendres, comme essuyer le tour de ses yeux avec le foulard dont elle se couvrait la bouche.

Et ils avaient repris leur marche. Leur groupe s'augmenta du vieillard, ramassé alors qu'ils coupaient une petite route goudronnée. Le vieillard n'avait pas ouvert la bouche mais les avait suivis docilement, par attraction semblait-il, tiré par cette pesanteur mentale qui poussait les égarés à se rassembler, à faire bloc, à faire corps. « Nous avons une voiture... avait dit le mari, mais elle est plus loin... là-bas. » Et il désignait, de son pouce renversé derrière son épaule, la direction approximative de l'explosion. « Moi aussi, j'ai laissé la mienne plus bas dans la vallée, avait répondu François. Mais il vaut mieux continuer à pied. »

Ils marchaient en aveugles dans le décor de poussière, franchissant ici une haie, grimpant une pente, se frayant un chemin à travers un champ de graminées, pataugeant là dans un ruisseau. Continuer, continuer, surtout ne pas retourner sur ses pas, surtout s'éloigner en droite ligne, vite, vite, du lieu de l'éclair.

Il faisait chaud, la sueur traçait sur les épidermes des rigoles boueuses. Ce n'était pas la chaleur normale d'une fin d'après-midi de printemps orageuse, c'était une chaleur de terre sèche, de réverbération intense sur la coque noire d'un plafond cendreau, une chaleur d'incendie aussi, celui qu'avait peut-être allumé, *là-bas*, l'éclair maléfique...

Ils se dépêchaient, autant que faire se pouvait. Car ils savaient (François et le couple au moins) que ce qui était à redouter vraiment dans cet étouffoir de sable et de cendre, ce n'était pas un danger visible; c'était une mort invisible au contraire, impalpable, dont ils ne parlaient pas; c'était une mort qui rôdait

dans l'air qu'ils respiraient, une mort horrible qui à cet instant même, à chaque seconde, pouvait se déposer sur leur peau, leur traverser le corps, s'infiltrer dans leurs alvéoles pulmonaires, dans leur moelle épinière, dans les tissus de leurs viscères, dans leur sang.

La hideuse mort des retombées...

— Par ici...

— Par là...

Ils criaient parfois dans la brume, brassant l'air de leurs bras. Des flocons de cendre, planétoïdes sans poids, étoiles de neige en négatif, valsaient autour d'eux. Le sable crépitait toujours sur leurs vêtements, sur leur tête, sans s'arrêter jamais, comme si quelque géant, là-haut, continuait à en verser des pelletées innombrables sur la terre obscurcie.

— Attention, ça a l'air d'être à pic, ici...

— Donnez-moi votre main, c'est raide, là...

Des masses d'ombre vastes se formaient inopinément devant eux, ou sur leur droite, ou sur leur gauche, hésitaient à se solidifier dans l'averse minérale, retournaient comme à regret dans le néant. Bosquets, cornes de forêts, maisons isolées, villages. Ils ne s'arrêtaient pas, malgré les plaintes de la jeune fille, qui trébuchait de plus en plus souvent sur ses talons trop hauts.

— Laissez-moi me reposer un moment... rien qu'un petit moment... Je n'en peux vraiment plus...

— Il vaut mieux continuer encore un peu. Faites un effort. Il vaut mieux mettre la plus grande distance possible entre nous et...

La femme mettait doucement mais fermement la main sur la frêle épaule, et le groupe continuait, dans le silence. Car de même que les suites de l'explosion avaient annihilé les formes et les couleurs, de même les sons étaient-ils étouffés, bus ou mangés par la brume. Ils étaient à l'intérieur d'une coque opaque dont les parois ne laissaient rien filtrer, ni dans un sens ni dans l'autre : le bruit de leurs pas dans l'herbe ou sur le goudron se dissolvait dans le fourmillement jaune, leurs rares paroles s'éteignaient dans l'atmosphère ouatée sitôt passé leur bouche. Et des lointains fondus dans l'air épais, rien ne venait. Comme si le reste du monde, se disait François, était mort, mort à tout jamais sous l'amoncellement des poussières célestes.

Pourtant, une fois au moins, ils avaient cru voir une forme, ou plusieurs formes humaines, cheminer parallèlement à eux dans la brume. Ils avaient appelé, mais leurs voix restaient prisonnières d'une petite bulle de silence où les toux partaient entre les mots, ponctuations d'asphyxie. Les silhouettes avaient disparu dans les hauts-fonds, s'étaient confondues avec d'autres matérialisations furtives de l'atmosphère; peut-être n'y avait-il jamais rien eu?

— Continuons...

— Il faudrait peut-être...

— Oui?

— Trouver un endroit pour la nuit. La gosse n'en peut vraiment plus. Et moi non plus, je...

C'est vrai que la nuit venait. C'était une transformation lente, à peine perceptible, de l'environnement mou; mais la grisaille perdait sa relative translucidité, tournait au noir compact, tandis que le crépitement

jaune devenait une tourbe marron à travers laquelle on ne voyait même plus ses pieds. François avait regardé l'heure avec ponctualité, essayant en même temps de mesurer, en se fiant au temps qui passait, les kilomètres parcourus. Il avait été six heures, sept heures, et maintenant huit heures étaient passées. La jeune fille ne tenait plus debout, le mari et la femme la supportaient, lui ayant creusé une place entre eux deux; elle avait fini par abandonner ses chaussures malcommodes, mais sa marche n'était plus que l'avance cahotique d'un pantin désarticulé. C'est vrai, il fallait s'arrêter. Il fallait aussi trouver de quoi boire... La poussière qui encrassait les gosiers avait commencé à leur faire éprouver les tourments de la soif beaucoup plus tôt dans la soirée; à cette heure, les tourments devenaient tortures, et la jeune fille était en cela aussi la victime la plus atteinte. Un peu plus tôt, alors qu'ils traversaient un ruisseau, elle avait voulu boire dans l'eau courante; François et le couple avaient dû la retenir avec une certaine brutalité. « Il vaut mieux pas... croyez-moi, il vaut mieux pas », avait bredouillé l'homme. La jeune fille ne comprenait pas pourquoi il valait mieux pas, mais personne ne s'était hasardé à le lui expliquer.

Enfin, le sort leur fut favorable : de la bouillasse obscure où gonflait la nuit, émergea une muraille massive qu'ils longèrent pendant quelques mètres avant de trouver une porte, heureusement ouverte. Ils s'engouffrèrent dans une pièce, tâtonnèrent; la pièce était une cuisine, ils trouvèrent un évier, un robinet, burent, burent, burent, s'aspergèrent le visage et les mains. *Sans doute valait-il mieux pas?* Dans la pénombre où la tourbe flottante du dehors

envoyait une vague pâleur ocrée, les yeux de François rencontrèrent ceux du mari : quatre billes de charbon, deux à deux jumelées, qui se renvoyaient des questions silencieuses. Et puis un haussement d'épaules...

Ils avaient appelé, bien sûr, mais rien ne leur avait répondu, rien ni personne. Cette ferme isolée au bout d'un chemin raboteux avait été abandonnée par ses occupants, qu'une fuite plus lointaine avait jetés dans la nuit. Ils essayèrent des interrupteurs, mais les lampes ne fonctionnaient pas, sans qu'ils pussent dire si la cause en était une panne générale, ou si les occupants de la maison avaient simplement fermé le compteur avant de partir.

Ils se retrouvèrent assis autour de la table massive qui occupait le centre de la pièce, François était en face de la jeune fille, dont il ne voyait que l'ombre à contre-jour, ou plutôt à contre-nuit, dans l'encadrement d'une fenêtre. La jeune fille, d'une main nerveuse, tripotait la chaîne qu'elle portait autour du cou, retenant un petit cœur doré; elle imprimait à son index un vif mouvement rotatif, et la chaînette s'enroulait autour du doigt tendu; puis elle refaisait le mouvement en sens inverse et le collier se déroulait. François trouvait touchante cette manie. A cause du masque de terre jaune, il n'avait pu déterminer si la fille était ou non jolie; maintenant qu'elle s'était lavée, l'obscurité lui voilait encore la réponse. Mais c'était une jeune fille, et ses cheveux étaient longs et clairs. Cela seul, pour lui, méritait intérêt. Le cœur de François était en berne depuis que Catherine l'avait quitté, à la fin de l'hiver, et la solitude affective lui pesait; une remplaçante aurait été la bienvenue, n'importe

quel jupon de passage, ou presque. Mais pouvait-il encore penser à ça, *maintenant*?

— On pourrait peut-être manger quelque chose...

C'était l'homme de quarante ans qui avait fait cette supposition.

— Pourquoi pas, répondit François. Ce n'est pas qu'il avait faim., mais... Au fait, oui, il avait bien un peu faim. Et puis n'était-ce pas l'heure de manger?

L'homme et la femme palpèrent les recoins de la cuisine. Ils rapportèrent d'un placard du saucisson, un carton de sucre en morceaux, un bocal de cornichons. Dans le frigo, qui tiédissait, ils trouvèrent du fromage blanc et un litre de vin entamé. Il n'y avait malheureusement pas de pain, tout au moins dans les endroits accessibles. Les habitants avaient peut-être pensé à prendre quelques provisions de bouche.

— Je me demande quand même, dit François...

Il laissa sa phrase en suspens. La femme se pencha vers lui. Elle était assise à sa gauche, ses seins plutôt forts gonflaient agréablement sa robe bleue ou violette.

— Oh! rien... Je pensais qu'il aurait mieux valu ne rien toucher d'exposé à l'air. Prendre de la nourriture en boîte. Mais de toute façon, l'eau...

On ne lui répondit rien. Ils mâchonnèrent. Le vin était fade, les cornichons agréablement acides, le fromage blanc un peu aigre, le saucisson dur mais bon. Quelque chose bondit sur la table, tout le monde sursauta. Il y eut un ho! perçant — la jeune fille à la chaîne. Puis des rires, les premiers depuis l'éclair. Le visiteur bondissant était un chat, attiré par le bruit, ou peut-être l'odeur du saucisson. Abandonné, il retrouvait avec plaisir un peu de compagnie humaine.

C'était un gros félin au poil long, il mangea les peaux du saucisson, puis toute une extrémité qu'on lui abandonna, sa queue raidie dressée vers le haut. Sa présence amena du réconfort; la jeune fille ne le toucha pas (non plus que le vieux), ce qui chagrina François qui aimait les chats. Mais l'épouse le prit sur ses genoux et le caressa. Il ronronna, mais s'échappa peu après et disparut dans l'ombre, ses pattes de velours volant sans bruit sur le carrelage.

Après ce repas improvisé, les langues se délièrent un peu. Tous se racontèrent leurs réactions à l'éclair. Puis ils parlèrent d'eux.

François dit ses trente et un ans, son métier d'ingénieur dans une boîte d'alimentation en poudre. « Et pourtant je me considère comme un écologiste », ajouta-t-il. L'homme et la femme rirent. Ils étaient enseignants tous les deux, avaient dépassé la quarantaine, ce qui ne paraissait pas. L'homme fut désormais Jacques, la femme Marie-Françoise. On les sentait extrêmement liés, avec ces câbles invisibles que certains couples, trop rares, tressent au long d'une vie posée. Mais c'était peut-être aussi un effet secondaire du cataclysme. Ils avaient un fils unique, Patrick, quinze ans, qui était resté... ils ne savaient où, au juste : peut-être en ville, mais il se pouvait aussi qu'il fût parti loin avec des copains, à vélomoteur.

La jeune fille s'appelait Catherine, ou Cathy. François fut surpris par la coïncidence, et l'image d'une robuste fille rousse aux cheveux bouclés lui traversa l'esprit, y laissant la petite brûlure familière. Cathy était ouvrière, son langage était hésitant. Autrefois, on l'eût appelé une « fille du peuple »; aujourd'hui, c'était plutôt une « oubliée de la culture ».

Tous, ils étaient venus se promener en ce dimanche du 25 juin dans les collines encore verdoyantes qui ceinturent la ville vers le sud et l'est. « Tu parles! Foutu dimanche... », grogna Jacques. Le seul autochtone était Ernest Magnin, paysan. Lui, tellement silencieux pendant toute la marche, s'était un peu animé. Il était veuf, mais vivait à la ferme avec deux de ses fils, et leurs petits-enfants. Il se reprochait maintenant d'avoir foutu le camp, sans s'être préoccupé de leur sort. *Mais quand on a le diable à son train...*

Ernest Magnin portait un chapeau noir à bord plat vissé sur son crâne. Il était le seul à ne s'être pas lavé la figure; dans l'obscurité de la salle commune, il n'était qu'une silhouette de charbon que le blanc de ses yeux trouait parfois fugitivement.

— Qu'est-ce qu'on fait, alors? lança François.

— Maintenant?

— Ben oui... je veux dire, pour cette nuit.

— Il vaudrait mieux aller se coucher, dit Marie-Françoise avec un rire léger. Qu'est-ce qu'on peut faire d'autre? Demain matin...

Elle laissa sa phrase en suspens, un ange passa. François fut le premier à se lever.

— Au fait, j'ai des allumettes, dit Jacques. Cette foutue histoire aura au moins eu un résultat appréciable : j'ai complètement oublié d'avoir envie de fumer.

Il fouilla ses poches de pantalon, craqua une allumette. Les visages sortirent de l'obscurité, orange et tremblotants. Ils se sourirent. Cathy avait un long nez et un visage pointu; elle n'était pas belle, même pas jolie. François en fut désappointé. L'allumette charbonna, les figures réintégrèrent l'ombre.

— Vous croyez que... dans les chambres? hasarda François.

— Ça ne me plaît pas tellement, dit Marie-Françoise après un petit silence. Et si les propriétaires revenaient? Il doit y avoir une grange, dans le coin. Je me contenterais bien d'un coin de paille. Qu'est-ce tu en penses, Jacques?

— Oh! moi... Je ne crois pas qu'on dormira beaucoup, de toute façon.

Ils sortirent donc. Dehors, l'atmosphère était toujours aussi brouillée, et ils durent se plaquer encore les mouchoirs sur le nez et la bouche. Les alentours étaient sans horizon, et le ciel entièrement noir; l'impression était de se trouver dans un vaste hangar sans aération. Il faisait toujours aussi chaud, comme si chaque flocon de cendre en suspension rayonnait sa propre température, qui par multiplication produisait cette moiteur de chaudière. Les pieds raclaient des cailloux, sur le terre-plein devant la ferme. François tendit devant lui son bras, avec la paume de sa main tournée à l'horizontale vers le haut. Sur sa peau sensible, il ne tarda pas à sentir les dizaines de coups de becs d'oiseaux minuscules qui le picoraient : le sable, qui continuait de tomber. Mais ce n'était pas ce genre de chute qu'il redoutait, et la décision de dormir dans une hypothétique grange ne lui souriait guère; il se serait senti plus à l'aise entre quatre murs, portes et fenêtres soigneusement colmatées, comme il était de règle dans cette situation inacceptable et pourtant survenue — encore que l'efficacité de ces mesures eût été très aléatoire. Mais maintenant il ne voulait pas se désolidariser du consensus, et lorsque, quelque part

devant, la voix de Marie-Françoise cria « ici! », il porta ses pas vers le son.

Une allumette craquée révéla une carcasse de bois au rez-de-chaussée souillé, mais dont l'entre-sol, où l'on accédait par une échelle, était confortablement garni de paille sèche. Ils se dispersèrent tous quelques minutes dans l'obscurité hygiénique, puis grimpèrent l'échelle, le temps de deux autres allumettes.

La paille de l'an dernier était piquante, son odeur était forte et François, qui avait une légère allergie au foin, éternua plusieurs fois. Comme il ne portait qu'une chemise, il n'avait rien pour se faire un oreiller, et les sections aiguës de la paille lui rentraient désagréablement dans la nuque. Il se dit que le romantisme et les clichés littéraires avaient fortement exagéré la saveur des nuits dans le foin. Le couple s'était mis à l'écart, entraînant dans son orbe la jeune ouvrière. Ernest s'était couché pas très loin de lui.

— Pendant la guerre, c'était en 42, ou début 43, je ne me souviens plus, les terroristes avaient fait sauter le gazomètre... Ces flammes que ça faisait! Des arbres avaient été déracinés. Il y avait eu trois morts, dont ce pauvre Fernand Lajonc, que je connaissais bien, et plus de vingt blessés. La fumée avait obscurci tout le ciel pendant vingt-quatre heures. Les pompiers et les boches n'avaient pas fait grand-chose, on ne peut pas dire. C'était pendant la guerre. Je n'aurais pas cru revoir ça de mon vivant. Sûr que non...

Le paysan se tut, et François l'entendit remuer dans la paille. Il se demanda ce qu'était exactement un gazomètre, puis imagina le vieillard couché derrière lui, son chapeau enfoncé jusqu'aux yeux. Comment Ernest Magnin ressentait-il l'événement du jour? En

mesurait-il la gravité, les prolongements? Et Cathy? — elle qui faisait partie de la génération des « Hitler, connais pas », et Hiroshima non plus...

François ne parvenait pas à trouver une position commode dans le foin; il se tourna, se retourna, essaya la méthode du chien de fusil; mais toujours des brindilles pointues l'agressaient. Il se demanda s'il parviendrait à dormir. Des bruits de paille remuée, des toussotements, des raclements de gorge, l'informaient que ses compagnons partageaient le même problème.

Mais dormir... alors que nous sommes peut-être déjà en train de mourir. François jugea saugrenu que le seul commentaire sur l'événement eût été une évocation d'un cataclysme mineur de la dernière guerre. Ils étaient dans la même situation qu'une famille dont l'un des membres souffre d'un cancer, et où l'on prend surtout bien garde à ne pas prononcer *le mot*. Guerre atomique, conflit nucléaire? Connais pas. On fait comme si, on fait semblant. Ça écartera peut-être, pour un temps, les maléfices...

Mais ce n'est peut-être pas si grave, après tout. Ce n'est peut-être que la centrale qui a explosé. Mais une centrale *ne peut pas* exploser comme une bombe, tout le monde sait ça... Ou tout le monde le prétend — jusqu'à ce que ça explose? Et puis même *ça*, c'est grave. Tout un département contaminé pour des dizaines d'années. Des dizaines de milliers de morts par irradiation. Était-ce le paysage qui les attendait? Demain, on saurait. Demain... Il s'endormit sur des cauchemars, se réveilla, se rendormit. La nuit avançait en soubresauts convulsifs, en bouffées de chaleur, en attaques de sueur. Au creux d'un de ses réveils, Fran-

çois entendit chuchoter, renifler, sangloter. Il perçut quelques paroles : « ...sûrement avec ses copains... en montagne... pas de raison que... », et comprit que Jacques et Marie-Françoise parlaient de leur fils, dans l'anonymat complice du sommeil des autres.

A son réveil suivant, la grange baignait dans une luminosité pâle, grise, froide. C'était le matin, enfin. Il se redressa au-dessus du trou que son corps avait imprimé à la paille, il avait les membres raides et la gorge sèche. L'air était toujours aussi épais, la température aussi étouffante. Le père Ernest n'était plus là. Cathy, lovée, dormait encore, mais le couple était réveillé. A quelques mètres de distance, ils se sourirent. Jacques avait un visage lourd mais sympathique, des cheveux très noirs poinçonnés d'une large soucoupe au sommet de l'occiput; Marie-Françoise était auburn; il la trouva soudain très belle et cela le surprit.

— On descend? proposa-t-il.

Dehors, le paysage avait changé. Le ciel était toujours colmaté de cendre, mais les nuages avaient dû se dissiper car ce plafond bas laissait filtrer une luminosité diffuse, argentée, qui témoignait de la présence du soleil par-delà la couche des scories; chaque parcelle flottante, illuminée par en dessus, se trouvait nimbée d'une pâle auréole; et tous ces planétoïdes miniatures dansaient dans les trois dimensions de l'atmosphère, comme derrière un voile tendu d'ocelles mouvants. Mais, si les cendres tenaient encore l'air, le sable en revanche avait fini de choir pendant la nuit; et toute la portion de décor visible, la prairie en pente, les champs labourés sur la gauche, l'amorce d'un bois de conifères sur la droite, semblait avoir été repeinte d'une même nuance jaune que la lumière cendrée

laquait. François pensa à un filtre géant, qui aurait transformé sa vision de la campagne en une diapositive monochrome. Le panorama était empreint d'une sorte de tristesse grandiose mais sereine, et François lui trouva la beauté suspecte mais réelle des cataclysmes de grande envergure.

Ernest sortit de la ferme, distante d'une vingtaine de mètres, avec deux bouteilles à la main. François pensa d'abord que le vieux voulait leur offrir du vin en guise de petit déjeuner, mais les bouteilles contenaient du lait.

— Il y a des vaches, dans le pré derrière. Je suis allé en traire une. Faudrait le faire pour toutes, sinon elles vont pas tarder à gueuler... Vous en voulez?

Hésitant, François porta à sa bouche le goulot d'une bouteille. Le lait était fort et sentait l'animal. Il dut se forcer pour avaler une gorgée entière. L'écologiste en lui se morigéna : *à force de boire du lait pasteurisé et trafiqué, on a perdu l'habitude des saveurs naturelles...* Mais n'empêche, il ne trouvait pas ça bon; il passa la bouteille à Jacques, qui venait à son tour d'émerger de la grange, suivi de Marie-Françoise; puis ce fut le tour de Cathy. La jeune fille avait des cernes sous les yeux et son visage pâle était fripé; sans doute n'avait-elle pas mieux dormi que les autres. Elle leva les yeux vers le ciel de cendre tournoyante; ils étaient très bleus; un pli apparut entre ses sourcils en partie épilés.

— Comment vous sentez-vous, Catherine? interrogea gauchement François.

Prononcer ce prénom lui fit une drôle d'impression dans la gorge. La fille le fixa une seconde ou deux d'un air vide et maussade, puis détourna la tête. Jacques et

Marie-Françoise buvaient le lait sans paraître incommodés, assis dans l'herbe jaune sur le seuil de la grange. De quelque part derrière la maison parvint le beuglement d'une vache, bruit étrange et solitaire dans le matin givré. François les considéra avec envie, ou dégoût, il ne savait pas au juste. Il passa sur son front une main qu'il retira luisante de sueur. Il faisait toujours chaud, trop chaud, le vernissé froid des couleurs et de la lumière allant à contre-courant de la température. Un temps déraisonnable. Comment était ce poème, déjà? *Il fait un temps déraisonnable/On avait mis des morts à table...* Quelque chose comme ça. C'était d'Aragon, croyait-il se souvenir. Eh bien, la réalité avait rejoint l'art, en ce matin de juin où le temps déraisonnait par suite de la déraison des hommes.

— Bon, qu'est-ce qu'on va faire, maintenant? dit-il un peu agressivement.

Mais ils n'eurent pas à décider. Un bruit de moteur naquit à ce moment précis du décor caillé, enfla rapidement, changea de tonalité vers l'arrière des bâtiments. Le, ou les véhicules, s'étaient arrêtés. Ils coururent. Trois camions trapus, vert sombre, stationnaient le long de la petite route qui passait derrière la ferme. Et, descendu du véhicule de tête, engoncé dans un scaphandre informe, son groin de métal dressé en avant et les considérant d'un regard froid d'insecte à travers les hublots de verre teinté qui couvraient ses yeux, un Martien venait vers eux.

Le camion ferraillait sur des routes tortueuses. Ses passagers entendaient grincer les vitesses sous la main sans souplesse du conducteur, des virages subits les poussaient en avant ou en arrière sur les bancs, ils sentaient le véhicule ahaner, poussif, en montant des côtes, puis devenir dangereusement léger lors de descentes trop virtuoses.

Souvent, le camion s'arrêtait. « Ne bougez pas », leur disait alors un des deux soldats en tendant vers eux sa main gantée. Les arrêts duraient quelques minutes, parfois plus. Ils entendaient des bruits de pas, quelques commandements inaudibles. Puis le véhicule repartait, pour un nouveau parcours, en attendant une nouvelle halte. Il n'était pas tout à fait sept heures du matin quand ils avaient été embarqués, et il y avait maintenant plus de deux heures que les trois véhicules patrouillaient les collines; que ce soit au hasard, ou au contraire suivant un plan strictement défini à l'avance sur des cartes d'état-major, les soldats visitaient chaque maison, chaque hameau ou village rencontré, pour y débusquer les gens pouvant s'y terrer.

— Veuillez nous suivre, leur avait dit un militaire masqué portant à l'épaule les galons de lieutenant. La région a été placée sous contrôle de l'autorité militaire. Nous avons ordre de nous assurer de toutes les personnes rencontrées, pour les conduire dans un des centres de dépistage et de décontamination mis en place pendant la nuit...

A travers les verres marron de son masque protecteur, le regard de l'officier était invisible; les mains sur les hanches, il figurait une statue ambiguë et redoutable de l'autorité sans visage. A quelques pas der-

rière lui, le soldat qui était descendu du camion en premier tenait maladroitement un fusil d'assaut, canon dirigé vers le haut.

— Nous ne savons rien..., avait déclaré avec assurance Marie-Françoise. Nous ne savons pas du tout ce qui s'est passé. Est-ce que c'est si grave? Est-ce que la ville a été touchée? Y a-t-il des morts? Beaucoup?...

— Je suis désolé, madame. Je ne peux pas vous répondre. Tout ce qui touche de près ou de loin à... ce qui s'est passé hier est soumis au secret militaire. Les informations seront délivrées plus tard, à l'ensemble de la population, quand la situation sera redevenue normale.

— Mais enfin, était intervenu François, vous pouvez bien nous dire au moins si c'est la guerre ou s'il y a eu... un accident à la centrale!

Le lieutenant avait écarté les bras; son visage, sous le masque, avait peut-être revêtu une expression désolée.

— Je m'excuse, monsieur. Je ne peux vraiment rien vous dire. C'est le secret militaire. Croyez bien que seules des raisons de sécurité sont en cause. Il ne faut en aucun cas vous affoler. Nous avons la situation bien en main. Tout danger est écarté dans l'immédiat. Maintenant je dois vous demander instamment de monter dans le camion. Nous ne pouvons pas perdre davantage de temps...

Le militaire avait lâché ses phrases comme une leçon bien apprise, et sans doute déjà récitée des dizaines de fois; il montrait de son index ganté l'arrière du camion de queue. Était-ce une impression, ou le canon du fusil tenu par le soldat s'était-il abaissé

de quelques degrés? François, Jacques et Marie-Françoise se consultèrent du regard. Cathy, boudeuse, maintenait ses yeux obstinément fixés à terre et tortillait sa chaînette. Magnin observait les militaires, un vague sourire flottant dans son visage raviné; il pensait peut-être avec nostalgie à 39-40, sa jeunesse.

— Bon, eh bien, allons-y..., soupira Marie-Françoise.

Elle donna le signal du départ et ils grimpèrent à l'arrière du camion, aidés par deux autres soldats. Le camion était pour l'instant vide d'autres occupants. On les fit asseoir sur les bancs. Le camion était bâché, et à l'arrière les deux pans du grossier tissu kaki étaient retombés, ne laissant qu'un mince angle de vision sur quelques mètres de route. Les deux soldats s'étaient réinstallés en bout de banc, de part et d'autre de la travée centrale, comme s'ils avaient été là pour empêcher toute fuite; ils étaient également armés d'un fusil d'assaut d'un modèle récent, redoutable d'aspect, avec un gros chargeur d'acier bleu engagé sous le fût; ils tenaient leur arme entre leurs genoux et se faisaient face, grotesques dans leur tenue hermétique, comme deux gargouilles ou deux cariatides de bronze verdi. Les passagers avaient essayé d'interroger les deux hommes.

— On n'en sait pas plus que vous... avait grogné l'un d'eux. Sa voix étouffée par le masque paraissait tremblante.

— Tais-toi, avait lancé son vis-à-vis. Tu sais bien qu'on ne doit pas parler avec les civils...

L'essai de communication s'était interrompu là, le camion avait démarré, et depuis il suivait des routes serpentine dont on ne pouvait voir, dans l'angle aigu

de la bâche, qu'un poudroiment jaune soulevé par la vitesse.

— Quelle foutue histoire..., avait grommelé Jacques. Ses yeux sombres avaient rencontré ceux de François, mais pas grand-chose n'était passé dans cet échange : toujours cette retenue de nature obsessionnelle — ce dont on ne parle pas existe moins, on fait en tout cas semblant de le croire.

La présence de ces militaires revêtus de leur uniforme protecteur emplissait François d'une angoisse rampante. Que pouvait bien signifier cet accoutrement, sinon que la région était contaminée par les retombées ? Que l'un d'eux au moins quittât son masque, ne serait-ce que quelques secondes, et il se serait senti rassuré. Aussi guettait-il les deux hommes, dont le profil d'insecte cuirassé devenait à ses yeux une représentation symbolique de l'âge de la peur, dans lequel il avait été poussé brutalement à partir d'une certaine heure d'un certain dimanche de printemps. Mais les soldats ne bougeaient pas, et leur respiration lourde, filtrée par les groins de métal, était une preuve supplémentaire de leur appartenance à un autre monde, où seuls seraient sauvés ceux pouvant arborer l'uniforme emblématique des temps nouveaux : la peau de pachyderme, le casque de coléoptère.

François essayait de se souvenir des symptômes d'une exposition aux radiations, ou d'une absorption de particules ionisées : fatigues, vertiges, vomissements, perte des cheveux et des poils. Mais au bout de combien de temps ? Vingt-quatre, quarante-huit heures, plus encore ? Tout dépendait sans doute de calculs compliqués où intervenaient la durée de l'exposition, la dose de Rems reçus, d'autres facteurs

sans doute, qu'il ne parvenait plus à préciser. Et là, dans la lumière verdâtre réverbérée par la bâche, François sentait se mêler en lui deux hantises portées par deux vecteurs temporels divergents : les souvenirs chargés de ressentiments de son service militaire, dont il rêvait encore périodiquement, et l'appréhension de la terreur nucléaire, qu'il avait évoquée souvent, et dont il croyait maintenant sentir la gangrène à même sa peau.

Vers dix heures, deux nouveaux passagers embarquèrent dans le camion : un couple d'une cinquantaine d'années, des paysans probablement, qui se blottirent vers l'avant du véhicule sans dire un mot. Ni François ni aucun de ses compagnons n'essaya de les tirer de leur torpeur. Jacques et Marie-Françoise avaient réintégré leur position de couple uni devant l'adversité : le bras de Jacques était passé autour du cou de sa femme, elle avait agrippé des deux mains les genoux de son mari. Cathy était assise à plus d'un mètre d'elle, très droite; François eut l'impression qu'ayant évacué une partie du choc, la jeune fille se refusait maintenant à la position de dépendance affective qu'elle avait vécue la veille auprès de cette étrangère, de cette bourgeoise. Mais peut-être fantasma-t-il sur une attitude simplement figée dans l'absence. Cathy jouait machinalement avec son collier; dans la luminosité verte du camion qui moisissait son teint pâle, elle paraissait presque laide, avec son long nez et son menton fuyant. Rêvait-elle sur des parents, des copines, un petit ami, que l'explosion aurait projetés hors de son horizon? François retourna à Catherine, à l'*autre* Catherine, dont il connaissait par cœur le corps rond et blanc, les seins un peu trop lourds, les

hanches larges, les cuisses pleines; où avait-elle été projetée, elle? Atomes tournoyants mêlés à la cendre, particules errantes moins perceptibles que les grains de sable?

— C'est long, hein...

Il s'aperçut qu'il fixait sans le vouloir Marie-Françoise, depuis longtemps peut-être. Le va-et-vient involontaire de ses yeux entre cette femme et cette fille si différentes lui sembla témoigner de préoccupations bien subalternes en ces circonstances. Un peu confus, il se força à sourire et répondit quelques mots sans importance.

Les passagers suivants étaient un autre couple, des citadins ceux-là, que le funeste dimanche avait surpris en pleine campagne; l'homme et la femme étaient accompagnés de trois enfants, un garçon de sept ou huit ans, et deux petites filles plus jeunes de deux ou trois années. Eux se racontèrent abondamment, mais le bout à bout de leur expérience était si semblable à ce qu'avaient traversé François et ses compagnons qu'il ne leur apprit rien de plus.

— Le pire, c'est que celle-là n'est pas à nous, répéta plusieurs fois la femme, une grande blonde, en désignant une des deux fillettes.

Puis les nouveaux embarqués se réfugièrent à leur tour dans le silence, encore que, parfois, les enfants qui jouaient eussent droit à une réprimande. Et, au hasard des arrêts, le camion peu à peu se meubla. Au départ isolés ou en groupe, les individus ramassés devinrent vite des silhouettes indiscernables fondues dans la masse. François était maintenant serré contre le père Ernest, et avait à sa gauche une grosse femme en noir qui sentait l'oignon et l'urine. Des mots

parfois franchissaient l'espace comble, mais c'étaient des mots pour rien, ou presque rien, qui disaient une soif, une demande de mouchoir, un « on ne s'est pas rencontré à... »

A un arrêt, François demanda aux soldats s'ils pouvaient descendre pour pisser.

— Tout à l'heure..., répondit le masque. A midi, il y aura une halte. Vous aurez aussi à boire et à manger.

François soupira. Cathy, que l'afflux de passagers avait ramenée tout contre Marie-Françoise, lui glissa quelques mots à l'oreille.

— Je n'ai rien sur moi, répondit la femme. Vous êtes sûre que c'est pour tout de suite? On en réclamera au camp...

La halte annoncée fut un soulagement pour tout le monde. Il était alors midi et quart, les deux pans de la bâche furent à nouveau largement écartés, et tous purent descendre. François, qui s'attendait à découvrir un panorama significatif, fut déçu : les véhicules s'étaient immobilisés dans le fond d'une gorge, entre deux murs rocheux abrupts. Il ne reconnut pas l'endroit. Son urine traça dans le sol un petit cercle de boue jaune dans le sable déposé. Ensuite, il fit la queue pour toucher sa ration. Le contenu des trois camions se montait à vue de nez à une cinquantaine de personnes. Et dans la file, les conversations reprenaient, anodines. Derrière François, des paysans parlaient prix de gros et saison pluvieuse. Quelque part, un enfant pleurait.

Ce fut le tour de François, deux soldats aux yeux de verre donnaient à chacun un petit paquet rectangulaire enveloppé dans du papier argent; dans un

grand tonnelet métallique, un troisième homme puisait un liquide dont il versait une louchée dans un gobelet en plastique. Le lieutenant surveillait la manœuvre. Aucun des militaires visibles n'avait quitté son masque protecteur, ni dégrafé d'aussi peu que ce soit son scaphandre antirad.

— Tu as vu les flingues qu'ils se payent? dit un jeune homme rougeaud à côté de François. Putain! Ils m'en donneraient un, je dirais pas non...

— C'est les nouveaux MAS 76, je crois, répondit un autre type du même âge, à la chemise bariolée. Ça peut te tirer...

Dégoûté, François chercha des yeux le visage familier d'un de ses compagnons d'errance; au milieu de cette foule hétéroclite, il se sentait mal à l'aise; un noyau avait commencé à se former la veille, il ne voulait pas en perdre la chaleur discrète, la pesanteur déjà inscrite dans les habitudes de ces temps de catastrophe.

Il trouva Jacques, assis à l'écart, derrière un camion, sur une pierre plate. Un peu en contrebas, un torrent glissait le long de la paroi rocheuse, ses eaux jaunes bouillonnant entre des récifs ocre.

— Marie-Françoise n'est pas là? interrogea François.

— La petite avait des problèmes de femme, dit Jacques, la bouche pleine. Mon épouse est allée voir avec elle si...

Il haussa les épaules, ajouta quelques secondes après : « Tiens! les voilà. »

Une nouvelle fois, François fut surpris par la différence physique existant entre les deux femmes, la beauté sombre, épanouie, sûre d'elle de l'enseignante

éclipsant totalement l'apparence mal formée de la jeune ouvrière aux seins trop menus et aux trop grosses cuisses. Douze ou quinze ans plus âgée, Catherine, pensa-t-il, ressemblerait à Marie-Françoise.

Il s'assit près de Jacques, déchira l'emballage de son paquet. Il contenait une boîte de pâté et une boîte de sardines, quatre biscottes sous cellophane, un petit fromage mou, une orange. « C'est arrangé », déclarait Marie-Françoise. Il commença à grignoter, sans faim véritable. Le gobelet contenait de l'eau avec un goût citronné, médical; il se demanda s'il s'agissait d'un simple parfum ou si, déjà, on ne leur faisait pas absorber un antidote quelconque. Il se força à manger, craignant qu'un manque d'appétit fût partie des symptômes de l'irradiation; plus tard, il guetterait des signes de maux d'estomac avec la même sollicitude inquiète pour son corps devenu un ennemi aux réactions génératrices des pires craintes.

On les fit vite remonter dans les camions. Jacques, qui fumait, dut éteindre sa cigarette. Le convoi s'ébranla, il y eut encore quelques arrêts, quelques embarquements. Il était seize heures quand ils parvinrent au camp.

Le trajet à pied entre les camions et les baraquements fut court. Deux cents mètres peut-être, durant lesquels les réfugiés n'eurent pas le loisir de flâner : en flanc-garde, des soldats armés les faisaient se presser, « par là... par là », en montrant de leur doigt ganté des structures parallélépipédiques préfabriquées, vert sombre. Dans l'esprit de François, passèrent des

images fugitives : les nazis, les camps de concentration, les files de Juifs obligés de courir vers les chambres à gaz. Un vertige le prit, il trébucha, dut se raccrocher à l'homme qui le précédait. « Ça ne va pas ? » interrogea Marie-Françoise, qui marchait près de lui. Il la rassura. Devant le préfabriqué où les passagers des trois camions avaient été dirigés, un homme se tenait assis devant une table pliante, juste à côté de la porte. C'était un militaire, mais il portait un simple treillis et était nu-tête. Les réfugiés devaient stationner un court moment devant lui avant de pouvoir pénétrer dans la baraque. Quand son tour fut venu, François vit qu'il transcrivait sur un gros cahier, d'une écriture appliquée, les renseignements que lui fournissaient ceux qui passaient devant lui. Le soldat portait à la manche l'accent circonflexe doré de sergent. François dut énoncer son nom, son prénom, sexe, âge, adresse principale pour l'année en cours. Le sergent lui tendit un carton portant un numéro, qu'il devait garder sur lui; mais il ne possédait pas de système d'agrafage; François le mit dans la poche-poitrine de sa chemise, heureux d'échapper à une identification aussi voyante. Son numéro était le 2024 M. Il se demanda combien de réfugiés le camp avait déjà engloutis. Jacques et Marie-Françoise répondaient à leur tour aux questions et, en écoutant, il se rendit compte que les deux professeurs et lui habitaient le même îlot, dans un quartier neuf. Ils ne s'étaient pourtant jamais rencontrés. « Nous sommes voisins », fit-il en souriant. Jacques eut droit au carton 2025 M, et Marie-Françoise au 2103 F.

L'intérieur du baraquement était nu, hormis, en son centre, deux grandes tables entourées de quelques

chaises, déjà toutes prises. Le climat général était à l'abattement, à la torpeur; la chaleur qui régnait à l'intérieur de la construction y était sans doute pour beaucoup.

— Eh bien, c'est charmant! lança François.

— Mais ça ne peut être que provisoire, dit Jacques.

— Dans l'armée, il y a des provisoires qui durent..., fit un gros homme au crâne dégarni qui était entré derrière eux. Il tendit une main large et rouge à Jacques et à François, en se présentant : « Dupreux. » Puis il se détourna et se mêla à un autre groupe.

— On pourrait peut-être ouvrir les fenêtres, proposa Marie-Françoise.

Mais ce n'étaient que de simples découpures dans les parois, masquées par une plaque de plastique transparente. La seule aération restait la porte, par où volait parfois un nuage de sable jaune ou quelques flocons de cendre. François et le couple allèrent s'asseoir par terre, adossés au mur. Cathy vint les rejoindre puis, à leur surprise, Ernest Magnin, qui s'était séparé du groupe dans le camion; qu'il le rejoignît maintenant prouvait sans doute qu'il n'avait trouvé personne de connaissance parmi les réfugiés. « Pendant la guerre, dit-il, j'ai des collègues qui ont fait quatre ans et demi de camp... Quatre ans et demi! » Sous les bords du chapeau, les yeux très bleus du vieil homme brillaient, et son visage de pomme avait creusé davantage ses plissures vers le haut, comme si l'évocation de cette situation l'emplissait d'une satisfaction secrète dont l'humour n'était perceptible qu'à lui seul.

François fut une nouvelle fois frappé par les liens inéluctables qui se tissaient à travers le temps et l'Histoire entre des épisodes de la dernière guerre et

la situation dans laquelle lui et les autres avaient été jetés; ce n'était pour le moment qu'affaire d'appréhension, de similitude, le résultat du fonctionnement de la mémoire éidétique par rapport au culturel ou au vécu. Mais, si l'explosion dont il avait été le témoin prenait de plus en plus difficilement place dans son esprit en tant que réalité répertoriable (conflit nucléaire, chute de satellite atomique, accident à la centrale), ce flou dont elle bénéficiait l'apparentait toujours davantage aux références voilées, à demi effacées, auxquelles certains de ses compagnons d'infortune et lui faisaient appel. Et c'était cette accumulation de données intangibles qui, paradoxalement, donnait à l'événement son poids, son épaisseur, ses dimensions. Si la Seconde Guerre mondiale avait figuré le dernier acte de barbarie étendu à la dimension planétaire, la catastrophe présente, qu'elle soit de nature militaire ou accidentelle, pouvait bien être le premier acte cataclysmique de l'ère industrielle...

Pendant le court instant où François, en file indienne parmi les autres réfugiés, avait serpenté à travers le camp, ou plutôt à travers une toute petite partie de ce camp qui lui semblait immense, il avait été saisi par l'osmose esthétique au travail dans ses structures entre les images du passé et les archétypes du présent, entre le militaire et le civil, le fantasmatique et le quotidien.

Avec ses alignements de baraquements verdâtres et de tentes sahariennes beiges, avec son quadrillage de barbelés hâtivement installé sur son périmètre, et là un alignement de camions bâchés, ici une jeep prenant un virage à angle droit en soulevant un nuage de poussière jaune, et partout des soldats, en groupes ou

isolés, vêtus du scaphandre antirad ou du simple treillis de combat, le camp était indéniablement une prolifération militaire. Mais les bulldozers jaune vif grondant sur sa périphérie, soulevant avec leur museau denté des monticules de terre pour aller les déverser ailleurs, dressant des remblais, creusant des fossés, appartenaient, par ces activités aveugles et mécaniques d'insectes cuirassés, à une phase industrielle du cataclysme, même si les ouvriers en survêtement orange et casqués de plastique qui les conduisaient avaient une apparence quelque peu militaire. Par là, le camp devenait chantier, où l'on érigeait il ne savait quel lotissement réservé aux victimes de ce choc entre deux vagues temporelles. Quelques estafettes de gendarmerie, bleu marine, et des gendarmes en treillis sombres, masque protecteur en sautoir, complétaient le tableau, donnant une touche supplémentaire à cette interpénétration du civil et du militaire.

Et sur cet ensemble de trajectoires humaines, en apparence désordonnées mais cachant en réalité un ordre souterrain, planait la nuée grise, mouvante, des particules de cendre qui tourbillonnaient toujours à quelques dizaines ou quelques centaines de mètres au-dessus du sol — un voile céleste qui illustrait une autre rencontre, une autre synthèse : la fumée des champs de bataille et les nappes de brouillard industriel couvrant les cités sans soleil.

A cause de ce colmatage des cieux et de l'horizon, où nulle montagne, nulle colline ne perçait, François n'avait pu établir à quel endroit le camp avait été dressé.

— Je me demande où nous pouvons bien être..., soupira-t-il.

La chaleur avait fait resurgir la soif, une goutte de sueur roula sous sa chemise, qu'il écrasa du plat de la main, comme un insecte.

— Dans la vallée, sûrement, dit Jacques.

Marie-Françoise s'était affalée contre lui, sa tête bouclée aux mèches auburn encastrée contre le cou de ce mari solide et placide. L'angle de son corps penché dévoilait plus que de coutume ses seins, qui bombaient le devant de sa robe, soulignés dans l'échancrure du tissu par le liséré blanc d'un léger soutien-gorge.

— Personne n'a un chewing-gum? demanda Cathy.

Un homme à côté d'elle lui tendit un paquet de cigarettes, qu'elle refusa. Le temps s'éternisait, mais ce n'était qu'une donnée subjective car il n'était que cinq heures et demie, il n'y avait guère plus d'une heure que les réfugiés avaient été confinés dans le préfabriqué. Mais cette perte de temps, qui prenait des dimensions démesurées à cause de l'attente et du désœuvrement, était pour François une autre de ces portes temporelles qui le ramenaient à l'époque pas si lointaine de son service militaire.

Enfin un brouhaha se produisit du côté de l'entrée; des gens se levèrent. Plusieurs militaires venaient de pénétrer dans la baraque, entourant un civil en blouse blanche, qui leva les mains au ciel pour réclamer le silence.

— Mesdames... Messieurs..., cria le civil en se raclant la gorge. Je vous demande quelques minutes d'attention... Merci. Je dois d'abord m'excuser, au nom des organismes intéressés, pour les conditions d'inconfort dans lesquelles vous avez été accueillis ici. Mais vous devez comprendre que nos tâches sont

lourdes, diverses, urgentes, et que nous avons à faire face à d'innombrables problèmes pour lesquels nous devons souvent improviser. De toute façon, votre séjour ici sera le plus bref possible...

Aussitôt des exclamations fusèrent, interrompant le discours de l'homme.

— Combien de temps? Combien de jours? Qu'est-ce que ça veut dire, le plus bref possible?...

— Messieurs, mesdames... Je vous en prie! Laissez-moi parler... Je disais que votre séjour ici serait bref. Je ne peux encore préciser. Disons, quelques jours... Après quoi, et suivant les cas, vous pourrez soit regagner votre domicile, soit être relogés provisoirement ailleurs, aux frais de l'État, bien entendu. De toute façon, croyez bien que vous serez informés à mesure de toutes les décisions... et, heu... de toutes les possibilités. Pour l'instant, des sacs de couchage vous seront livrés incessamment pour les prochaines nuits. A deux baraquements de distance, droit derrière, il y a des w.-c. chimiques, en nombre encore réduit, mais nous tâcherons d'améliorer cela demain. Enfin, une conduite d'eau sera tirée dès ce soir — de l'eau potable, je précise — et vous pourrez bénéficier pour ce secteur d'une batterie de robinets et de lavabos. Pour des raisons de sécurité, mais surtout pour ne pas vous égarer ni gêner les troupes et les travailleurs qui circulent dans le camp et ont beaucoup à faire, comme vous vous en doutez, je vous demanderais de bien vouloir ne pas vous écarter de votre secteur. Heu... les délimitations en sont faciles à reconnaître, il y a des marques jaunes un peu partout.

Dans l'immédiat, on va vous demander de bien vouloir vous rendre aux douches. C'est une première

mesure de décontamination externe, heu... valable pour tout le monde. Cela ne veut naturellement pas dire que vous soyez contaminés. Il est même très probable que la plupart d'entre vous ne présentiez pas le moindre degré d'irradiation, les retombées ayant été très... quasiment inexistantes. Mais enfin, une bonne douche ne fera de mal à personne! Eh bien, j'en ai terminé et je vous remercie de votre attention...

Les dernières phrases balbutiées par le personnage avaient été progressivement couvertes par des exclamations et un flot grossissant de questions. Mais l'homme n'était déjà plus là pour répondre alors que plusieurs personnes se précipitaient vers la porte pour le retenir. « S'il vous plaît... s'il vous plaît, personne ne doit sortir maintenant, il va bientôt y avoir rassemblement pour les douches... » C'était le sergent, flanqué de deux soldats armés de fusils. Un petit noyau de réfugiés bloquaient la porte, essayant de parlementer. « C'est incohérent! C'est incohérent! » ne cessait de répéter un homme d'une voix autoritaire et perçante. François et Jacques, qui s'étaient levés, se rassirent après un échange de regards déabusés.

— En somme, il n'a rien dit! fit Marie-Françoise en tordant dans une moue dépitée sa jolie bouche aux lèvres pleines.

— Qu'est-ce que tu veux... secret militaire! lança Jacques en lui serrant l'épaule.

François admira une fois de plus — ou envia — cette complicité des gestes qui passait entre eux avec tant de naturel. Un peu plus tard, on vint appeler les femmes pour les douches. « Seulement les femmes? » demandèrent plusieurs personnes. Le militaire qui

était venu pour cette mission confirma : seulement les femmes, il y avait beaucoup de réfugiés et peu de surfaces de douches, les groupes devaient être séparés pour éviter la mixité.

— Alors à tout à l'heure..., dit Jacques. Il serra un bref instant Marie-Françoise contre lui, et François vit leurs lèvres se toucher. Lui-même avança une main pour toucher l'épaule de Cathy, mais la jeune fille s'éloignait déjà, ses grosses fesses et ses grosses cuisses moulées dans son jean trop serré. La baraque se retrouva vide de plus de la moitié de ses occupants, les enfants ayant été emmenés avec leur mère.

Pendant longtemps, le malaise fut palpable : les noyaux existants, qu'ils fussent familiaux ou simple fait de rencontres de hasard, formaient des refuges contre l'anormal, contre l'adversité. Brisés, ils laissaient ceux qui restaient seuls avec eux-mêmes, en mal de leur complément. Les cigarettes furent plus nombreuses à se consumer, et lorsque plusieurs militaires se présentèrent dans le préfabriqué, portant des piles de sacs de couchage vert olive, le sergent qui commandait la corvée dut prier une fois de plus les fumeurs d'éteindre leurs brandons, qui alourdisaient un peu plus l'atmosphère chauffée à blanc où flottaient des bourrons cendrés. Jacques, François et le père Ernest étendirent côte à côte leur sac de couchage, plus deux pour Marie-Françoise et Cathy. Après la courte animation de l'installation, l'attente reprit.

— Vous aviez des parents, des connaissances, en ville? interrogea Jacques sans regarder François en face.

— Des parents? Non, dit François en se rongant

l'ongle du pouce (puis il songea aux possibles poussières radioactives embusquées sous la corne). Je n'ai plus mon père, et ma mère habite dans le Midi. Je ne suis ici que depuis trois ans. J'ai des collègues de travail, oui, mais pas de véritable ami. Et puis je connais... une fille. On ne peut pas dire que nous sommes fiancés mais... enfin, vous comprenez.

François baissa la tête, il avait eu l'impression que son mensonge lui avait enflammé la peau du visage; mais ce n'était sans doute qu'une illusion; s'il avait chaud quelque part, c'était plutôt dans la région du diaphragme — il n'osait pas dire du cœur : c'est un organe bien dévalué, aujourd'hui.

— Vous êtes inquiet? fit Jacques. Vous savez... Tant qu'on n'aura aucune information, on pourra tout supposer, le meilleur comme le pire. Nous...

François attendit de possibles confidences sur ce jeune fils — était-ce Patrick? — mais Jacques avait laissé sa phrase en suspens et se fermait dans un silence gros de pensées secrètes. Ils ne prononcèrent pas un mot de plus avant qu'un sous-officier vînt à leur tour les appeler pour la douche.

— Et les femmes? demanda un homme chauve à moustaches.

— Je ne sais pas..., répondit l'adjudant.

Sous son commandement, la trentaine d'hommes contourna le bâtiment, longeant la clôture en barbelés. De l'autre côté de la barrière, la ronde cahotique des engins de terrassement se poursuivait. Le vacarme était impressionnant, comme si les sons, prisonniers de la cage de résonance formée par la plaine jaune et le voile compact des cendres, se répandaient en vagues latérales qui hachaient les

tympan. Un bulldozer stoppa et rétrograda juste devant la clôture; une masse de terre déboula du remblai; des mottes, tronçonnées par les mailles, vinrent rouler mollement sous les pieds des hommes. Les travaux étaient effectués conjointement par les ouvriers mécanisés et par des groupes de militaires à pied, revêtus du scaphandre kaki mais sans masque protecteur, et maniant simplement la pelle.

— C'est toujours à nous d'arranger leurs conneries..., entendit distinctement François en longeant une section de terrassiers en uniforme.

Il avait fini par comprendre à quelle activité étaient en train de se livrer tous ces bataillons de travailleurs; le sol entier était systématiquement retourné, et les couches superficielles jaunes provenant de la pluie de sable de la veille étaient enfouies et recouvertes par de la terre prise à un mètre ou plus de profondeur. Ainsi le panorama au ras du sol se transformait : les étendues ocre et soufre cédaient peu à peu la place à de luisants rectangles marron à la sécurisante conformité. François pensa à une récente catastrophe pétrolière, et aux travaux de remise en état des côtes souillées qui avaient suivi; là aussi, et la télévision l'avait abondamment montré, les soldats enterraient le sable mazouté sous de la terre fraîche. Mais ici, il ne s'agissait pas de mazout : avant que la colonne ne prît un virage à angle droit qui l'éloignait de la barrière, François avait observé le manège d'un soldat qui promenait au-dessus du sol une sorte de boîte ronde et plate fixée à un long manche. Il ne connaissait que le surnom de l'appareil, « poêle à frire », mais savait qu'il s'agissait d'un détecteur de radioactivité. Il aurait donné beaucoup pour connaître

ce que le soldat lisait sur le cadran de son engin. Ensuite le groupe parvint à un carrefour entre les monotones alignements de baraques, où les robinets promis, dressés comme de noirs serpents naturalisés, furent l'occasion d'une halte et d'une certaine bousculade. Il but, comme les autres, une eau tiédasse à goût de métal. Lorsque la colonne parvint devant le bâtiment des douches, elle s'était gonflée du contenu masculin de deux autres baraquements. Les réfugiés s'immobilisèrent un instant devant la structure toilée. Un groupe d'hommes, comprenant des gendarmes, des civils en blouse blanche et bien entendu des militaires, observaient de loin les arrivants, comme s'ils jaugeaient une cohorte suspecte avant de se prononcer pour une acceptation ou un rejet. Un des civils se détacha de la masse, vint se planter devant les hommes qui dansaient d'un pied sur l'autre. Le civil leur tint un petit discours, d'où il ressortait que les réfugiés devraient abandonner leurs vêtements personnels et tout objet qu'ils auraient en leur possession, y compris les montres, aux fins de décontamination. Ils devraient bien se conformer, etc.

— Les douches, la confiscation des objets personnels, eh ben! ça ne vous rappelle rien? dit François avec humeur.

Jacques tourna vers lui son visage massif; mais le professeur était manifestement ailleurs et ne répondit rien. Peut-être attendait-il que Marie-Françoise surgît brusquement des douches. Mais personne ne sortit et les hommes pénétrèrent les uns derrière les autres dans la grande tente dont l'intérieur était cloisonnée par des pans tendus de toile verte imperméable. Il régnait là une chaleur d'étuve. François dut se désa-

biller devant un factionnaire militaire et un civil en blouse. « Gardez votre carton d'identification, s'il vous plaît », dit le militaire. François resta un moment debout, son carton à la main, empli de l'indéfinissable sentiment de gêne et d'infériorité qu'éprouve toujours quelqu'un qui est nu face à des gens qui ne le sont pas; le civil, dont il n'avait remarqué les mains gantées que lorsqu'il s'activa sur ses effets, avait soigneusement remis les quelques objets qu'il portait sur lui dans un sac plastique transparent : son portefeuille, son trousseau de clés, un mouchoir, un stylo-mine, sa montre; et le petit sac avait été enfourné dans un sac plus grand, qui contenait déjà ses vêtements. Puis l'homme inscrivit sur une étiquette le numéro d'identification porté sur le carton.

— Pas mon nom? s'étonna-t-il.

— Le numéro suffit, répliqua le fonctionnaire. Puis il lui précisa que des vêtements lui seraient délivrés à la sortie, après la douche.

François alla se placer sous la pomme restée libre dans un compartiment où cinq autres hommes attendaient déjà, la tête en l'air. *Comment s'appelait ce gaz, déjà? Le Cyclon B?* Mais, après une annonce en forme de gargouillis coliqueux dans les tuyaux, ce fut simplement de l'eau qui vint, tiède d'abord, puis chaude, presque trop chaude. François passait mollement les mains sur son corps tandis que le liquide ruisselait. Au-dessus du quadrillage des tuyaux, la toile tendue réverbérait sur les corps nus une forte lumière verte, une lumière de jungle moite où la respiration des fondrières se serait condensée en volutes blanches et grasses. Sur les repose-pieds en planches, la pluie chaude tapotait en averse sextine.

A côté de François, Jacques parcourait méthodiquement toutes les courbes de son corps épais avec la paume raidie de ses mains. Le tronc de son compagnon, velu du pubis aux épaules, s'accordait bien avec son large visage à la laideur sympathique; de la chair dense, mais pas un poil de graisse : *il a treize ans de plus que moi et ce n'est pas lui qui a de la brioche...* Il voulut l'imaginer faisant l'amour à Marie-Françoise, mais il sentit qu'il commençait à avoir une érection et s'efforça de détourner le cours de ses pensées.

L'eau cessa de couler, un militaire vint apporter des linges et des brosses. « Séchez-vous soigneusement. Ensuite vous prendrez une autre douche pendant laquelle vous insisterez particulièrement sur vos cheveux, vos aisselles, vos poils pubiens. Vous nettoierez aussi vos ongles des mains et des pieds avec la brosse... » Ils le firent. François éprouvait une telle impression d'irréalité que ses craintes d'avoir subi une irradiation s'étaient enfouies quelque part, loin dans ce magma purulent qui formait les couches diversifiées de sa conscience. Après un nouveau séchage, on leur donna des habits; ils consistaient en une veste et un pantalon de treillis, un tricot de corps et un caleçon blancs genre « Petit Bateau », des savates beiges à semelle de corde. François délaissa le tricot, mais enfila avec plaisir le treillis au tissu rêche et léger, qui sentait bon le propre. Habillés, les réfugiés avaient acquis une uniformité rassurante; devenus semblables aux soldats qui les encadraient, ils se sentaient moins déplacés, moins aux ordres; de corps étrangers, ils passaient maintenant à l'échelon supérieur de particules appartenant à un grand tout.

— La quille, bordel! cria classiquement un grand gars dégingandé en brandissant son poing vers le ciel de cendre. Mais ce n'était qu'une exclamation rigolarde, un clin d'œil à un passé sans doute très proche.

La longue file des douchés reprit le chemin de la chambrée, mais le cri du jeune homme avait dégrisé François.

— La quille, oui, mais pour quand? murmura-t-il.

— Vous dites? fit Jacques, mais il éluda la question d'un geste vague.

Au-delà des clôtures, les engins de terrassement menaient toujours grand tapage. Le ciel peluchait, des toussotements égrenaient la marche. La luminosité avait baissé, le soir tombait derrière le voile des scories. En longeant un groupe de soldats au repos, François crut reconnaître un terme qui le fit sursauter : « Communiste! » Il se retourna pour essayer de repérer qui avait lancé le mot, mais les soldats n'étaient plus qu'un groupe indifférencié occupé à des concilia-bules sans importance.

De retour au baraquement primitif, les hommes s'aperçurent que les femmes n'étaient toujours pas de retour. Il y eut un instant de flottement, surtout qu'à l'intérieur du préfabriqué d'autres réfugiés du sexe masculin s'étaient installés, certains assis ou étendus sur les sacs de couchage défaits.

— Dites, je m'excuse, fit un homme à côté de François, mais cette place est celle de ma femme...

— Moi je ne sais pas, répondit l'homme interpellé; on nous a dit d'emménager ici pour une nuit ou deux.

Il était vêtu de treillis, preuve que la nouvelle four-née revenait elle aussi des douches. Il y eut des éclats de voix, et même quelques injures.

— Allons, allons, calmez-vous! intervint Jacques auprès des deux hommes qui semblaient être prêts à en venir aux mains. Moi aussi j'ai une femme. Je vais aller demander des explications...

Il ressortit de la baraque, François sur ses talons; la majorité des réfugiés du groupe primitif suivit. Le groupe se heurta sur le seuil de la construction à un jeune aspirant à cheveux ras, portant des petites lunettes rondes cerclées de métal. L'officier était visiblement énervé; ses mains voletaient autour de lui, effleuraient les boutons de sa vareuse, plusieurs fois les doigts de sa main droite se posèrent sur l'étui à revolver qu'il portait au côté.

— Vous êtes ici sous juridiction militaire! hurlait l'aspirant. Vous devez observer un minimum de discipline... Qu'est-ce que c'est que ces histoires de femmes? Elles ont été dirigées vers une autre partie du camp après les douches... On vous l'avait bien dit, non? Vous vous rendez bien compte qu'on ne peut pas conserver des chambrées mixtes pour la nuit! Vous les retrouverez demain, vos femmes!

Le jeune aspirant continua encore un peu dans le genre, et sur un ton de plus en plus haut perché; son visage mince était pâle et pincé.

— Ben quoi, des chambrées mixtes pour la nuit... on n'est pas au couvent, ici! fit le grand type qui avait déjà réclamé la quille.

— C'est vraiment incroyable, protestait le gros homme chauve à moustaches. On ne nous dit rien. Nous sommes du bétail, ici! J'entends avoir des explications! J'ai fait la Résistance, moi, et je tiens à vous dire...

Mais personne ne sut ce que l'ancien résistant tenait

à dire à l'aspirant, car ce dernier venait brusquement de tourner les talons avec un grand geste du bras. « J'ai fait la Résistance, moi ! » lança quelqu'un, contrefaisant la voix rauque du moustachu. Les hommes restèrent à tourner sur le terre-plein devant les baraques. La chaleur restait lourde mais la luminosité baissait. Quelle heure pouvait-il être ? Sept heures et demie, peut-être huit heures, mais il était impossible de le savoir puisque personne n'avait plus de montre. Invisibles, les bulldozers grondaient toujours et un groupe de soldats s'affairait devant une portion visible de la clôture à dresser une structure de bois et de métal. Une corvée s'approcha, qui apportait le repas du soir : les mêmes rations sous papier argent qu'à midi, mais un quart de mauvais vin avait remplacé l'eau médicamenteuse. Quelques hommes mangèrent à l'intérieur de la baraque, beaucoup d'autres assis ou debout à la croisée des chemins entre les préfabriqués, sur le sol que la chute imperceptible de la cendre grisait et rendait pulpeux, friable. Un geste trop brusque faisait voleter ce tapis impalpable, et alors c'était un concert de toux et d'éternuements. Parfois un véhicule léger de l'armée ou une voiture de gendarmerie passait sans ralentir près des hommes et soufflait vers eux des bouffées pulvérulentes qui se transformaient en tourbillons lents à se déposer. Les treillis passés à l'étuve furent rapidement marbrés de gris. Peu à peu, les dîneurs réintégrèrent l'intérieur de la chambrée, puis ce fut le va-et-vient à destination des w.-c. et du point d'eau.

Ce n'est pas possible que cette cendre soit contaminée, pensait François, sinon ils ne nous laisseraient pas mariner là-dedans sans précautions. Il imaginait

la ville crépitant dans la tourmente de feu consécutive à l'intense chaleur provoquée par l'explosion, les immeubles croulant, crachant vers le ciel des tonnes de cendre bouillante... Il avait vu un film reconstituant les effets d'une bombe nucléaire. Mais ce n'était qu'un film. Quelle était la réalité? Où était-elle? Pourquoi la leur cachait-on? Il se trouvait là, dans ce camp militaire, au milieu d'hommes qu'il ne connaissait pas, dans un environnement étranger, hostile. « Tu verras qu'on finira dans un camp ou dans un stade! » lui avait dit jadis un de ses copains parisiens au beau temps de l'insouciance, de la jeunesse, du gauchisme de bistrot. C'était même une plaisanterie courante, à laquelle, par jeu glorifiant, ils tenaient toujours à mettre une touche de sérieux, en hommage aussi à ces Chiliens inconnus qui avaient alimenté un temps leur romantisme.

Et maintenant il était dans un camp, au centre d'un vortex spatio-temporel où le passé et le futur, les fantasmes et le vécu s'étaient noués en un imbroglio impossible à défaire.

— Si au moins j'avais un bouquin..., soupira-t-il.

Il était à demi allongé sur son sac de couchage; par l'ouverture de la porte, on voyait palpiter la brume grise dans la lumière sombrante du couchant de cendre. Deux ampoules nues suspendues à leur fil d'alimentation envoyaient un faible éclat jaunâtre à l'intérieur de la baraque.

— J'avais quelques journaux dans la voiture..., dit Jacques qui s'était déjà enfilé dans le sac.

— Bon Dieu, moi je l'avais depuis trois mois — ma voiture, je veux dire, intervint un homme d'une trentaine d'années, à cheveux mi-longs et à fines mous-

taches, qui s'était installé à la place de Marie-Françoise. Une R 16. Et je partais en vacances! J'avais deux valises pleines dans la malle, un Sony, un appareil photo avec un objectif de 220... Qu'est-ce que ça a pu devenir, tout ça? Vous croyez que je vais les récupérer?

— Pourquoi pas? dit Jacques, conciliant. Je pense que le retour à la normal...

Il n'acheva pas sa phrase, fouragea dans sa poitrine velue, au-dessus de l'arc blanc que faisait le maillot de corps.

— Ouais, je vais vous dire une chose : au lieu de me carapater à pied comme un couillon, j'aurais dû sauter dans ma bagnole — elle était pas à cent mètres, quand ça s'est produit — et à cette heure, je serais à mille bornes d'ici. Qui c'est qui aurait pu m'en empêcher, hein? Il pointait un doigt accusateur vers Jacques et François, comme pour les mettre au défi de lui apporter la contradiction. D'ailleurs vous aussi vous auriez pu faire pareil. Tout le monde! Et on serait pas dans cette merde, c'est moi qui vous le dis.

— Au fait, dit François, nous n'avons pas revu le père Magnin... Où est-ce qu'il a bien pu passer, à votre avis?

— Tiens, c'est vrai, répondit Jacques, je ne pensais plus à lui. Et, au bout de quelques secondes : Il a dû trouver des connaissances et se mettre dans une autre chambre...

Jacques se retourna sur le côté et dit qu'il allait essayer de dormir. La figure ridée du vieil Ernest flotta encore quelques instants dans l'esprit de François; cette absence l'inquiétait, et en même temps il ne voulait pas se tourmenter pour ça. Était-il anormal

que le vieux paysan n'ait pas rejoint le baraquement? Il n'y avait plus de repère, plus de système de mesure pour jauger de la normalité d'un fait. Jacques avait pris avec beaucoup d'insouciance la séparation d'avec sa femme. Si Catherine s'était trouvée avec lui et que...

Il se tournait et se retournait sur son sac de couchage, appelant et rejetant des visages, des images, qui visitaient l'écran sensible de son esprit. Où était passé le père Ernest? Dans quelle partie du camp avaient été emmenées Marie-Françoise et Cathy? Qu'était devenue Catherine? Quelle information sa mère avait-elle eue sur les événements? Et son chef de service, ce vieux con de Manceron. Est-ce que la bombe lui était tombée sur le coin de la gueule?

Je ne pourrai jamais dormir, pensait-il en fixant le lac ovale et ocré que formait, à la surface légèrement courbe du plafond, la lumière de l'ampoule la plus proche de l'endroit où il était étendu. Dans la chambrée, les conversations s'éteignaient. Il faisait toujours aussi chaud, et parfois une particule de cendre venue de nulle part dérivait dans l'espace avec nonchalance, faisant un bond de puce lorsqu'elle se trouvait prise dans la trajectoire d'une respiration.

A côté de lui, Jacques dormait, ou paraissait dormir. Et aussi l'homme aux cheveux gris à sa gauche, et encore le moustachu à la R 16. Mais François savait qu'il n'y parviendrait jamais. C'est sur cette idée que le sommeil vint le prendre.

L'explosion le réveilla — ou avait-il rêvé à une autre explosion? Non : dehors, un grondement roulant secouait les racines du monde, faisait vibrer les parois de la baraque, lançait dans l'atmosphère confinée les ondes palpables de la peur.

François s'arracha au sac de couchage, se leva d'un bond, le cœur battant une charge frénétique. Tous se levaient d'un bond, tous la peur au ventre — et ce n'est pas un cliché : la peur, c'est cette main chaude qui vous agrippe les entrailles, qui serre, serre, vous comprime les viscères, remonte en traversant le diaphragme, vous empoigne le palpitant juste à hauteur de vie. Et ça fait mal ! Et ça vous coince le sang dans les artères, et ça le relâche, et ça le recoince, et...

Le grondement espaçait ses cahots, la carriole aux roues de fer rebondissait de plus en plus mollement sur les pavés ronds de la nuit. Dans la chambrée où, à l'image d'un quartier de haute surveillance, les ampoules n'avaient pas cessé de briller, les hommes se précipitaient aux fenêtres. Des voix hachées clamèrent leur angoisse, de véritables cris percèrent le brouhaha lorsque, venant de l'extérieur, un intense éclair bleu fit scintiller les carrés de plastique des fenêtres, plaquant des éclats électriques sur les visages, projetant les ombres dures des hommes, flashes d'une pantomime de groupe, sur les murs blafards. Un autre roulement creva le silence brouillé, une autre charrette fantôme vint ferrailer dans les ornières du ciel, venue du bout de l'horizon de suie et se précipitant droit sur la baraque au galop de ses chevaux emballés. Mais déjà les exclamations effrayées avaient fait place à des conversations animées, déjà des rires faisaient surface au-dessus du magma des corps soudés devant les fenêtres, déjà la peur n'était plus qu'un souvenir, juste présent encore dans le battement trop précipité des cœurs, dans les épidermes grumeleux de chair de poule. C'était un orage, tout simplement.

— C'est un orage!

— C'est rien que le tonnerre!

— Merde, c'est un éclair, j'avais cru...

C'était un orage, et ce crépitement régulier et insistant sur le toit de la baraque, que personne n'avait enregistré jusqu'à cet instant, c'était la pluie, tout simplement, la bonne et douce et drue pluie de l'orage, qui venait laver les frayeurs, et les angoisses, et les doutes.

— Il pleut!

— C'est la pluie, les gars! C'est la pluie...

— Il flotte, c'est de la bonne vieille flotte!

François, enkysté entre deux omoplates saillantes, une aisselle aigre, des bras noueux, une bedaine pous-sive, se désenclava. Le groupe se défaisait, des bourrades volaient, et des claques sur les épaules. La tension avait fait place à une exubérance forcée. Des hommes allèrent vers la porte. Il pleuvait. C'est normal, se disait François. La forte chaleur dégagée par une explosion nucléaire provoque une inversion brutale de température dans les hautes couches de l'atmosphère. Des orages suivaient, et la pluie entraînait vers le sol les particules radioactives en suspension. Avait-il plu sur Hiroshima? « Sortons! » criaient les hommes. « Allons prendre une douche! » criaient-ils. *Ne sortez pas!* eut envie de hurler François. Mais les mots restèrent dans son esprit. Il demeura debout à quelques mètres de la fenêtre, fixant le ciel au-dessus du camp, où la féerie géométrique de l'orage dessinait périodiquement des entrelacs de zébrures roses, violettes, bleu *lumière*, sur fond de volutes roulantes sortant de l'obscurité avec le craquement métallique d'un disjoncteur relevé, y rentrant sur le premier coup

de gong frappé par un géant cuivré. Là-bas, un groupe d'hommes cognaient contre la porte.

— Saloperie! C'est fermé...

— Ouvrez, bordel de Dieu, c'est une prison, ici, ou quoi?

— J'ai jamais vu ça! On nous prend vraiment pour des cons, dans cette tôle!

Mais rien n'y faisait, ni les coups ni les cris. La porte, qu'une main totalitaire avait bouclée au verrou de l'extérieur pendant que tous dormaient, refusait de s'ouvrir. Hargneux, frustrés, inquiets de nouveau, les hommes un à un regagnaient leur couche, certains vinrent s'asseoir autour de la table et conversèrent à voix de conspirateurs. « Ça ne se passera pas comme ça! Ils m'entendront, demain... » faisait le timbre aigret d'un des râleurs à l'insistance déjà familière.

François s'était laissé retomber sur son sac de couchage; il y rentra ses jambes, referma sur sa poitrine les boutons de sa veste. Avec la pluie, la température avait notablement baissé. Tout à l'heure trop chaude, maintenant presque trop froide. Ses yeux rencontrèrent ceux de Jacques, dont l'absence morne de message clairement lisible confirmait le caractère fataliste. Sans Marie-Françoise, Jacques devenait un être végétatif, une carcasse abandonnée par son élément moteur. François ferma les yeux, essaya d'ignorer la lueur intermittente des éclairs et les flaques plafonnières des ampoules, il essaya aussi de se fermer aux conversations chuchotées ponctuées par le tonnerre.

Il finit par y réussir.

— Déshabillez-vous!

— Maintenant?

— Allons, déshabillez-vous, et silence!

Les vieilles mains rugueuses d'Ernest Magnin montent lentement vers le col de sa chemise rayée, ses doigts s'activent maladroitement pour tirer les boutons des boutonnieres. Après, il quitte sa veste, la tient un moment à bout de bras : il ne sait pas où la poser.

— Dépêchez-vous! crie l'infirmière.

Elle est grande, sèche, ses cheveux sont couverts par une coiffe kaki où la croix rouge ressort comme une balafre croisée.

A regret, Ernest Magnin se baisse, pose sa veste par terre, sur le sol carrelé où volette la cendre. La chemise rejoint la veste, puis c'est au tour du tricot de corps. Ernest Magnin hésite encore, les mains sur la ceinture de son pantalon. « Dépêchez-vous! » hurle l'infirmière. Le pantalon glisse le long des jambes curieusement blanches où de grosses veines bleues courent comme des rivières. Après, Ernest Magnin délace ses souliers, les aligne devant le tas de vêtements, pose par-dessus ses chaussettes bleu marine qui présentent chacune au talon des trous de différentes grosseurs. Puis il se redresse, les bras le long du corps, dans un garde-à-vous incertain. « Le chapeau et le slip », dit l'infirmière d'un ton presque indifférent. Et comme il ne bouge pas, elle reprend en hurlant avec stridence : « Le chapeau et le slip! »

Ernest Magnin lève ses mains vers son chapeau, paraît avoir du mal à le détacher de son crâne; quand il l'a enlevé, son crâne chauve apparaît aussi blanc que ses jambes, et la frontière est nette entre cette

peau blême et le teint rouge brique de son visage où les yeux bleus, à demi fermés, étincellent, mouillés. Puis sa main gauche, qui tient le chapeau, descend le long de son buste et s'immobilise devant son bas-ventre tandis que de la main droite, il enlève son slip, levant une jambe, puis l'autre, vacillant sur place. Enfin le slip est allé rejoindre le tas de vêtements mais le chapeau, rond et noir, reste obstinément à hauteur de son sexe, tenu par les deux mains qui tremblent maintenant imperceptiblement.

L'infirmière s'approche de lui, avec ce genre de pas qu'on dit comptés. Quand elle est à un mètre de lui, plus grande que lui d'au moins quinze centimètres, elle arrache brutalement le chapeau des mains du vieillard et l'envoie voler à travers l'immense pièce blanche marbrée de cendre. « Vous vous imaginez que je n'ai jamais vu le cul d'un homme? » lance-t-elle avec un certain illogisme.

Ernest Magnin la fixe en clignant des yeux, sa bouche est légèrement ouverte et un filet de bave sinue le long de son menton, entre les poils blancs de sa barbe de deux jours. L'infirmière tend le bras vers un point de la grande pièce, index raidi.

— Dans la baignoire! crie-t-elle.

Marie-Françoise se penche vers l'homme en blouse blanche assis derrière la table; ses deux mains, poings serrés, s'appuient sur la moleskine vert sombre, juste devant les feuilles que l'homme a remplies de sa petite écriture pointue. Elle essaie d'attirer vers elle le regard qui nage derrière les grosses lunettes à montures noires, mais l'homme garde obstinément le visage baissé, ne lui présentant que son crâne hérissé d'une brosse de cheveux fins et très éclaircis.

— Je pense que ce n'est pas trop exiger que de connaître le résultat des examens! Nous ne sommes plus des enfants, quand même! Nous avons le droit de savoir! J'ai le droit de savoir...

Elle frappe la table avec l'un de ses poings. L'homme en blouse blanche lève enfin la tête, mais ses yeux, nuageux et insaisissables derrière les verres épais de ses lunettes, ont l'air de passer à travers sa forme corporelle pour aller chercher quelqu'un d'autre, derrière elle, quelqu'un à qui il vient peut-être d'adresser un signe entendu et sournois d'un mouvement des lèvres et du menton.

— Votre conduite est inqualifiable, dit Marie-Françoise avec calme. Votre position de force née des circonstances ne vous donne pas...

Elle s'interrompt en entendant des pas derrière elle, tout proches. Elle se redresse, se retourne, deux infirmiers l'encadrent. Ce sont de véritables colosses; ils portent des lunettes noires qui cachent leur regard, ils ont les cheveux coupés ras, leurs blouses blanches douteuses sont tendues sur des pectoraux impressionnants, leurs manches retroussées montrent des bras poilus et musclés; l'un d'eux a même un tatouage bleu et rose représentant un buste de femme sur la face antérieure du poignet.

— Il ne faut pas vous énerver comme ça, ma petite dame, grasseye l'un des infirmiers.

Deux mains brutales saisissent les bras de Marie-Françoise, les lui ramènent sans ménagement derrière le dos. Elle se sent prise dans un étau de fer. « Qu'est-ce qui vous prend? » suffoque-t-elle. « On va vous calmer, vous en faites pas! » souffle à son oreille une voix rogue portée par une haleine rance. Elle voit une

seringue emplie d'un liquide opalescent tracer dans l'espace une trajectoire lumineuse dont le point d'impact va être son propre corps. Elle ouvre la bouche pour hurler.

Elle hurle lorsqu'elle sent l'aiguille d'acier froid percer la saignée de son coude.

Personne ne s'occupe de Cathy. Elle est reléguée sur son banc depuis des heures, et des gens ne cessent de passer dans le couloir en parlant, en riant, en fumant, mais personne pour tourner les yeux vers elle, personne pour lui adresser la parole, pour lui donner au moins des instructions, n'importe quoi, n'importe quoi pourvu qu'elle reçoive une petite preuve de son existence.

Les pas martèlent le couloir aux murs couverts d'auréoles d'humidité, les voix se croisent au-dessus de sa tête. Elle ne peut que courber le dos, que faire fonctionner ses mâchoires sur sa barre de chewing-gum sans goût depuis longtemps, que faire passer interminablement entre ses doigts la chaînette où pend le petit cœur doré.

Et puis elle tire trop fort, et la chaînette casse. Elle contemple longtemps le petit serpent de métal scintillant lové dans le creux de sa main, finit par le glisser dans la poche de son jean. Maintenant elle ne sait plus quoi faire de ses mains, alors elle commence à se les passer dans ses cheveux, à tirer les mèches emmêlées de ses cheveux.

A-t-elle encore une fois tiré trop fort? Elle tient maintenant dans sa main une épaisse mèche de cheveux blonds qui s'est détachée sans douleur de son crâne.

François tendit le bras. Il ne savait plus qui il voulait

atteindre, mais il y avait en lui une sensation d'urgence qui flotta quelques secondes avant de se dissoudre dans les brumes montantes dont le flot couvrait les images entrevues.

Mais quelles images? François passa une main lasse sur son front. Il se sentait fatigué, ses reins étaient douloureux. Il avait rêvé, mais son rêve n'avait déjà plus aucune consistance, aucune attache avec le réel où pourtant il avait dû puiser sa substance. Il se redressa sur sa couche. La chambre remuait confusément, dans le bourdonnement des voix et les pets. À côté de lui, Jacques frottait du poing son menton bleui. Des fenêtres tombait un jour pâle et froid. La pluie avait cessé, c'était un nouveau matin.

Quand la porte avait été ouverte par un caporal-chef commandant la corvée du petit déjeuner (du café noir bouillant puisé dans un gros bouteillon de laiton tracté sur une charrette roulante, un morceau de pain et un triangle de fromage), les soldats avaient été assaillis de questions et d'injures. « Pourquoi la porte était-elle bouclée, cette nuit? Qui avait donné ordre d'enfermer les réfugiés, pourquoi les traitait-on comme des criminels? » Mais le caporal-chef s'était contenté de hausser les épaules. « Qu'est-ce que vous voulez que j'en sache? Vous croyez que c'est moi qui commande, ici? » Il avait fait presser le mouvement, et les soldats s'étaient enfuis comme des voleurs.

En buvant à petites gorgées son café, debout contre la paroi extérieure du baraquement, François frissonnait. Il avait enfilé par-dessous son treillis le maillot

de corps en coton qu'il avait remis la veille dans une des poches cuissardes de son pantalon, mais cela ne l'empêchait pas d'avoir froid. La température avait baissé de 15 ou 20° depuis la veille, c'était comme si l'hiver avait brutalement succédé aux derniers jours du printemps, un hiver à l'esthétique inversée où la neige aurait viré au charbon. La pluie nocturne avait entraîné vers la terre toute la cendre en suspension; il avait neigé noir, et le sol, les toits des tentes et des bâtiments étaient maintenant recouverts d'une épaisse couche de boue goudronneuse, luisante, une pâte onctueuse exerçant une fascination certaine pour la main. Le paysage, en vingt-quatre heures, avait subi une dégradation des couleurs qui pouvait aisément être dotée d'une signification symbolique : d'abord jaune, puis marron, et maintenant noir, il était l'objet d'un rétrécissement du spectre témoignant de la précipitation de l'univers dans un bain obscur qui annonçait son retour au néant originel.

Sur la nappe fraîche recouvrant le sol, les traces élégantes des pneus s'étaient déjà imprimées en ellipses crénelées figurant la mise sur orbite de mobiles à la mystérieuse destination; les empreintes de bottes et de rangers s'entrecroisaient sur ce glacié, erratiques, pattes d'oiseaux engluées dans une marée de pétrole figé. Au-dessus de ce décor de cambouis, les nuages s'étendaient d'un bord à l'autre de l'horizon en une couche uniforme et sombre rongéant les lointains, comme un miroir qui aurait reflété en la pâissant la marée de boue étalée sur la plaine.

François froissa entre ses doigts le gobelet de carton, le jeta sur le sol où il s'incrusta dans la cendre mouillée, barque piquant du nez dans une ténébreuse

Sargasse; le café lui avait fait un bien momentané, mais il n'avait pas touché au pain ni au fromage; cependant, et mis à part le raidissement de ses reins causé par une nuit inconfortable, la torpeur de son réveil l'avait abandonné; il se sentait en assez bonne forme compte tenu des circonstances et la crainte de se voir assailli par les symptômes d'un quelconque mal des radiations avait reculé d'un cran, malgré le dégoût éprouvé pour la portion de baguette humide et le morceau de fromage industriel.

Cependant un autre facteur de malaise était né pendant la nuit, une matérialité à l'aspect redoutable et à la signification en accord avec les rencontres et les germinations notées la veille : à l'endroit des barbelés où il avait vu s'affairer une section de sapeurs, s'élevait maintenant une tour grêle faite de traverses de bois assemblées en X et supportant un court cylindre de métal — une boîte de conserve surplombée d'un toit en tôle ondulée. Ce genre d'artefact portait un nom : c'était un mirador, et celui-ci arborait fièrement les attributs de sa fonction, la sentinelle casquée, le double tronçon d'une mitrailleuse à canons jumelés, l'œil de cyclope aveuglé d'un projecteur. Le tout se détachait en ombre chinoise contre la surface à la matité d'étain du ciel, et cette apparition maléfique fit jouer dans l'esprit de François un nouveau déclic culturel : les tripodes martiens de Wells.

— Vous avez vu? Ils ont construit un mirador, et quand je dis un, ce n'est sûrement pas le seul..., dit-il à Jacques en réintégrant l'intérieur de la baraque.

Jacques leva vers lui son regard lourd. « Les militaires font leur boulot de militaires », dit-il sentencieusement; puis il se replongea dans une morne médita-

tion, assis sur son sac, le dos à la paroi. François n'avait pas envie de poursuivre le dialogue. Avec son menton et ses joues noirs de barbe, Jacques ressemblait maintenant à un bouledogue craintif; François se demanda encore si l'abattement qui le figeait, et consécutif à l'absence de sa femme, venait du fait qu'il était véritablement inquiet sur son sort, ou si au contraire il lui manquait la flamme de vie qu'elle lui insufflait heure après heure; mais la question ne l'intéressait pas vraiment. Il s'éloigna, frottant ses paumes l'une contre l'autre. Autant la chaleur du jour précédent avait poussé à la torpeur, autant le froid de la matinée suscitait un dégagement général d'énergie : la plupart des réfugiés, par groupes de deux ou trois, arpentaient la chambrée à pas vifs, en conversant haut. Mais les phrases éparses qu'enregistrait François n'avaient trait qu'à des questions familiales, professionnelles, ou à des évocations du service militaire et, pour les plus âgés, de la guerre et de l'occupation. En voulant échapper au réel qui les attendait sur le seuil de la porte, la boue noire, les barbelés, les miradors, certains des hommes y retournaient par les labyrinthes de la mémoire. François n'avait pas la moindre envie de se mêler à ces discours, et l'irruption du petit aspirant aux lunettes rondes fut pour lui une agréable diversion.

L'aspirant apportait enfin des nouvelles positives. Les réfugiés allaient incessamment être appelés, par groupes de quatre, pour une visite de dépistage complète. « Je dois aussi vous informer, continuait-il, qu'à midi le Président de la République fera un important discours, qui répondra je pense à la plupart des questions que vous vous posez. » Des haut-

parleurs étaient en cours d'installation dans tout le camp, afin que tous puissent écouter la parole du chef de l'État.

— Tout ça c'est bien beau, mon lieutenant, dit l'homme grisonnant et à la voix haut perchée qui s'était déjà fait entendre plusieurs fois; mais ce qu'on voudrait savoir, c'est combien de temps on va mariner dans ce camp...

— Là, mon ami, vous m'en demandez trop, répondit le jeune officier.

Il s'était éclipsé depuis longtemps lorsque les premiers numéros furent appelés. Quand ce fut au tour du 2024 M, François suivit un planton débonnaire dans un long périple à travers le camp, en compagnie de Jacques et de deux jeunes réfugiés.

— Tu fais ton service, toi? demanda au soldat un des jeunes gens.

— Ben tiens, qu'est-ce que tu crois..., grogna le planton.

— Moi, je l'ai fait y a deux ans, continua le jeune homme. J'étais à Montpellier, dans l'artillerie.

— Ah, ouais? lança le planton.

François enviait les rangers du soldat; ses espadrilles à semelle de corde s'enfonçaient désagréablement dans la mare de cendre solidifiée qui tentait à chaque fois de les retenir avec un bruit de succion presque animal; ses chevilles et le bas de ses pantalons de treillis étaient déjà noirs.

— Dis donc, continuait le jeune homme, tu peux bien nous dire ce qui s'est passé, toi. C'est la guerre ou quoi? Et puis est-ce qu'on va moisir longtemps, par ici?

— Bon Dieu, mais oubliez-nous un peu, avec vos

questions! Tu crois que j'en sais plus que toi?

Le planton se renferma dans un silence boudeur. Sur la lointaine périphérie du camp, François voyait se dresser les silhouettes martiennes des miradors. Aucun des gendarmes ou des soldats qu'il croisa ne portait de masque ou de tenue antirad, comme si la réalité nucléaire avait cédé définitivement sa place à un quotidien militaire. François ne sut pas définir si cette constatation le soulageait ou non.

Ils parvinrent enfin devant le bloc préfabriqué de l'infirmerie, un ensemble de cubes et de parallélépipèdes blancs percé de rares fenêtres et orné de grandes croix rouges. Le planton leur fit parcourir plusieurs couloirs à angle droit avant de les abandonner devant un banc pareil à bien d'autres. Ils s'assirent, un peu de temps passa, du temps blanc et figé, François regardait sur le sol de toile plastifiée brune les traces charbonneuses que ses pieds y laissaient, en surimpression à d'autres qui les avaient précédées. Enfin la porte s'ouvrit, une infirmière appela le numéro 2022 et un des jeunes gens se leva. Il n'avait pas reparu quand ce fut le tour du 2023, sans doute y avait-il une autre sortie, derrière, ce qui laissait en suspens les questions à poser. L'infirmière appela le 2024. François se leva, se tourna vers Jacques avant de passer la porte, mais aucun mot ne franchit ses lèvres; la porte fut repoussée d'une main ferme, François garda de Jacques l'image d'un homme épais à l'échine courbée et au regard noir et fuyant.

La pièce était grande et blanche, l'infirmière était grande et sèche et portait une coiffe kaki. Elle pria François de se rendre aux lavabos et d'uriner dans un tube, qu'elle lui tendit; les lavabos consistaient en un

classique urinoir de faïence caché du reste de la pièce par un paravent blanc. François regarda son urine couler dans le tube, bien jaune. Il s'en mit un peu sur les doigts, s'essuya à son treillis, alla reporter le tube à l'infirmière.

— Nous allons vous faire une prise de sang, dit-elle. Et tandis qu'elle opérait, François regarda son sang remplir la seringue, bien rouge.

L'infirmière lui appliqua un morceau de coton à la saignée du coude, le priant de garder un moment son bras ainsi replié. Ensuite elle lui demanda de se déshabiller.

— Pardon? fit-il.

— Déshabillez-vous! ordonna-t-elle, sans lever les yeux d'une feuille où elle écrivait quelque chose, penchée sur une petite table en bois.

Il se déshabilla, tachant son slip de cendre en le faisant descendre autour de ses pieds, puis traversa toute la salle avec ses vêtements à bout de bras, pour pouvoir les plier sur une chaise. L'autre personne qui se trouvait dans la salle et n'avait jusqu'alors pas participé à la visite, un homme en blouse blanche d'une trentaine d'années, s'approcha de François et le pria de se tourner face au mur. François s'exécuta, il entendit derrière lui quelques petits craquements saccadés, comme si quelqu'un s'était amusé à piétiner des coquilles de noix.

— Retournez-vous, dit l'homme.

François se retrouva face au museau carré d'une grosse boîte sombre que l'infirmier (ou était-ce un docteur?) promena le long de ses bras, de ses jambes, de son buste, de son ventre. *Cra — cracra — cra — cracracra...* faisait la boîte sombre. Puis l'homme

alla reporter l'engin sur une étagère et inscrivit quelques mots sur une feuille de papier que venait de lui passer l'infirmière.

— Vous ne ressentez aucun malaise spécial? demanda l'homme en lui faisant face de nouveau. Douleurs lombaires ou dans la région de la vésicule? Vomissements? Vertiges?

François déglutit. La réalité avait-elle reculé d'un bond gigantesque jusqu'au fond de l'univers, ou au contraire s'était-elle amassée en une boule compacte autour de lui, le serrant à l'étouffer? Il s'entendit répondre qu'il ne ressentait aucun malaise, qu'il allait bien, tout à fait bien.

— Parfait! répondit l'homme. Vous pouvez vous rhabiller, c'est terminé.

François enfila lentement ses vêtements d'emprunt. Le froid, qu'il n'avait jusque-là pas senti, lui mordait maintenant la peau. Ses dents claquaient, ses mains tremblaient, et en même temps un point chaud palpitait au centre de sa poitrine, et ses tempes étaient en sueur. Il mit un temps infini à s'habiller, ou alors c'est que les secondes avaient ralenti leur course, figées en plein vol par le grand silence blanc de la pièce. Dans ce silence, François entendait les deux infirmiers chuchoter, et il les voyait penchés l'un vers l'autre au-dessus de la table, le profil bronzé de l'homme tout près de la coiffe kaki. Il y eut un rire étouffé.

— Je vous demande pardon..., commença François.

Un dossier vert se ferma devant lui, dont la couverture ne portait qu'un numéro : 2024 M.

— Oui? fit aimablement l'homme.

— Est-ce que... Enfin, est-ce que je pourrais savoir quels sont les résultats de l'examen?

— Mais il faut attendre les analyses. Vous les aurez dans vingt-quatre heures environ.

— Écoutez, vous m'avez bien passé au compteur Geiger, tout à l'heure! Vous pouvez tout de même me dire...

— Ah! oui, le compteur. Ce n'est guère plus qu'une formalité, vous savez. Si vous étiez profondément irradié, nous vous aurions averti, bien sûr...

— Mais... j'ai entendu le compteur cliqueter.

— Ce n'est rien, ça. Tout être vivant est légèrement radioactif; il ne faut pas vous en faire, voyons...

— La sortie est par là, monsieur, dit l'infirmière en fixant François.

Ses yeux étaient verts, son ton sans réplique. Elle montrait d'un index raidi une porte que François ouvrit. « Ils sont tous les mêmes! » disait l'infirmière dans son dos. François referma la porte, il ne se trouvait pas dans un couloir, comme il s'y était attendu, mais dans un petit bureau dont l'unique fenêtre ouvrait sur le quadrillage des barbelés. De l'autre côté des barbelés, loin sur la plaine de cendre, François distingua un ensemble brouillé de maisons, un petit village semblait-il. Il avait failli oublier qu'en dehors du camp le monde existait toujours, ou au moins son apparence. Il s'approcha de la fenêtre, fasciné par ces touches cubistes flottant sur une mer étale de suie, à l'aplomb du ciel bouché.

— Veuillez remplir le plus complètement et le plus exactement possible ce formulaire, s'il vous plaît.

Le gros sergent-chef, qu'il n'avait fait qu'effleurer du regard, lui tendait une double feuille photocopiée. Il la prit.

— Asseyez-vous là-bas, dit le sergent-chef, vous serez plus à l'aise.

C'était un gros homme à lunettes, avec une paire de moustaches à la Bronson. François alla s'asseoir derrière la table que lui désignait le sous-officier, et il parcourut des yeux le formulaire, avant de prendre le stylobille qui se trouvait sur la table et de commencer à remplir les espaces vierges. Les premières lignes étaient consacrées aux questions d'identité habituelles; ensuite venait un questionnaire plus spécifique, où la place consacrée aux réponses pouvait accueillir plusieurs lignes. Assis derrière son bureau à moins de deux mètres de François, le gros sergent-chef le couvait d'un œil insistant, en produisant périodiquement un bruit agaçant avec sa langue et ses dents.

Où étiez-vous (commune, lieu-dit, route, rue) lors de l'événement?

Qui vous accompagnait (liens de parenté, etc.)?

Quelle conduite avez-vous suivie entre le moment de l'événement et celui où vous avez été recueilli par une patrouille mobile?

Quelle est votre interprétation personnelle de l'événement?

Saisi entre les crocs des barbelés, le village fascinait François. Est-ce qu'il y avait des gens, là-bas, des hommes et des femmes libres, menant une existence normale? Le village était comme un radeau où pouvaient s'accrocher les derniers survivants du naufrage du monde, un radeau naviguant contre le gris éteint d'un ciel immobile, sur le noir poudrolement d'une mer stationnaire.

Avez-vous été l'objet de condamnations judiciaires (et pour quels motifs)?

Avez-vous des activités/des responsabilités dans un club, une association, un syndicat, un parti, etc.?

Schpluic... Schpluic... faisait le sergent-chef avec ses dents. C'était un homme grisonnant, une fin de carrière sur un tout petit grade. Il s'ennuyait.

Désirez-vous participer comme volontaire, avec un statut d'auxiliaire des forces armées, aux opérations de secours et de remise en état, sur la base d'un engagement d'une semaine renouvelable par tacite reconduction?

Le stylo à bille roula sur la table. François se leva, présenta sa feuille au sous-officier qui la saisit entre ses mains grasses. François voyait les petits yeux foncés de l'homme suivre chaque ligne, de gauche à droite, de gauche à droite. François avait toujours aussi froid; il toussa, cela produisit un effet d'explosion dans le silence irréel du bureau nu.

Avez-vous des activités/des responsabilités dans un club, une association, un syndicat, un parti, etc.?

— Heu... vous n'avez rien mis, là? dit le sergent-chef en promenant un doigt boudiné le long d'une ligne.

— J'estime avoir le droit de ne pas répondre à ce genre de question, fit François sèchement.

Les yeux du gros homme (ils paraissaient un peu larmoyants derrière les verres épais) se fixèrent quelques secondes sur François, puis revinrent au papier.

— Et... vous ne voulez vraiment pas servir comme volontaire? Vous êtes jeune, vous avez l'air en bonne forme... Moi je vous conseillerais de mettre oui, pour la forme. Je ne crois pas qu'on prendra beaucoup de monde, vous savez.

François ricana.

— « Le travail rend libre », c'est ça?

— Pardon? fit le sergent-chef.

— Rien, rien, grommela François. Je voulais simplement savoir s'il était obligatoire d'être volontaire...

— Pas du tout! protesta le gros homme, vous faites comme vous voulez, naturellement.

Il plaça la feuille sur un paquet de formulaires remplis par les précédents occupants du bureau, puis se leva et alla ouvrir derrière lui une porte à glissières.

— Suivez-moi, je vous prie...

A l'étonnement de François, le sous-officier le conduisit à travers les couloirs jusqu'à une nouvelle salle d'attente où se trouvaient dix ou douze hommes, assis sur des bancs les uns en face des autres.

— On vous ramènera en groupe à votre baraquement, dit le sergent-chef à François. Mettez-vous là, pour l'instant.

François s'installa à côté d'un garçon maigre et nerveux qui lui demanda s'il n'avait pas de quoi fumer. Après son mouvement d'humeur, François se sentait de nouveau abattu. Il se demandait à quelle autorité seraient soumis les questionnaires. Le chef du camp? Le général commandant la région militaire? Un préfet? Tout ce cérémonial puait. François porta un index à sa bouche, mordilla son ongle. Un peu de corne se détacha, qu'il cracha sur le sol. Le temps coulait sans bruit, un homme, puis un autre furent amenés par le sergent-chef. Aucun des deux n'était Jacques. « Vous n'avez pas l'heure? » demanda François à son voisin. L'autre haussa les épaules, comme devant une incongruité. Et c'en était une, en fait. Personne n'avait

plus d'heure, d'ailleurs l'heure n'existait plus, et avec elle le temps, et avec elle l'espace. Un civil et un militaire habillé d'une tenue léopard, avec un casque léger sur la tête et trois barrettes à l'épaule, traversèrent la salle d'attente.

— Qui c'est, ceux-là? fit dédaigneusement l'officier en inclinant la tête vers la rangée de bancs.

Le civil murmura quelque chose que François n'entendit pas. Ses yeux croisèrent une brève seconde ceux de l'officier, mais il ne put rien y lire. Pour le guerrier en tenue léopard, il n'existait pas en tant qu'individu, il n'était que la parcelle amorphe d'un tout à sa botte; pendant son service militaire, il avait déjà connu ce mépris stupéfiant de certains officiers pour les appelés, promus au rang de bétail inutile qu'aucune boucherie prévisible ne réclamerait; la glissade dans le temps continuait, ou plutôt elle avait tendance à se stabiliser à dix ans dans le passé. C'était toujours préférable à un voyage plus lointain, les années 41-45 à Dachau, Bergen-Belsen, Auschwitz; mais qui sait si le voyage en arrière ne reprendrait pas bientôt une direction qu'il avait déjà effleurée?

Plus tard un planton vint chercher ceux qui attendaient, et dont le groupe s'était gonflé à une vingtaine de personnes. Ils parcoururent à nouveau les entrelacs du camp, dont François ne parvenait pas à fixer la topographie dans sa mémoire. Le camp était étrangement silencieux, ce qui contrastait avec l'agitation bruyante de la veille; en haut des remblais visibles entre les bâtiments, les engins de terrassement stationnaient, immobiles et muets; de grands bras jaunes aux mains coupantes étaient tendues vers le ciel, gestes figés d'abandon devant un travail à la Sisyphe.

Le sol resterait noir, en attente d'autres pluies qui délaieraient la cendre. Le groupe croisa une section en uniforme marchant au pas sous la conduite d'un sous-officier; les hommes étaient nu-tête, portaient des sacs en plastique noirs et luisants, ils avaient des rangers aux pieds, que François leur envia; il pensa qu'il voyait là les premiers volontaires en action et se demanda ce qu'avait répondu Jacques; le fait qu'ils aient été séparés prouvait sans doute que l'enseignant avait répondu OUI à la question, dans l'espoir peut-être que cette docilité faciliterait ses retrouvailles avec sa femme. Les soupçons de François furent confirmés quand le planton désigna au groupe une grande baraque carrée, dans un coin inconnu du camp. « Vous voilà rendus », dit le planton. Plusieurs réfugiés protestèrent : ce n'était pas là leur chambrée. François ne se donna pas la peine de discuter. « Je suppose que tu n'as pas été volontaire ? » demanda-t-il à un jeune homme aux cheveux longs qui était au nombre des protestataires. « Ça t'étonne ? » fit le jeune homme. Il se lança dans une théorie selon laquelle le fascisme nucléaire était entré dans sa phase chaude. François opinait de la tête, il n'avait pas vraiment envie d'écouter son bouillant interlocuteur qui lui renvoyait peut-être une image de lui-même plus jeune de quatre ou cinq ans. Il piétinait sur le sol de cendre liquéfiée, il avait toujours froid, il commençait à avoir faim. Quelle heure pouvait-il être ? Sûrement plus de midi. « Tu vois, on n'a pas filé droit, on est puni. » Le jeune homme lui désignait du pouce deux soldats qui faisaient les cent pas devant la porte du baraquement. Ils avaient un fusil d'assaut à l'épaule et portaient au bras gauche un brassard blanc frappé des lettres P.M.

« Essaye de t'éloigner, dit encore le jeune homme, et tu verras. » François n'avait pas envie d'essayer de s'éloigner. Il rentra dans la baraque, là au moins régnait une certaine chaleur, celle des corps entassés.

La chambrée était aménagée comme l'autre, elle contenait des sacs de couchage, quatre grandes tables, des chaises, et la lumière y était pauvrement dispensée par quelques ampoules de plafonniers. François se laissa tomber sur une chaise libre, promena un regard morne autour de lui. « Moi, à la première occasion, je me tire! » lança quelqu'un près de lui. En son for intérieur, il approuva ce programme simple mais sans doute difficile à mettre en pratique. « Personne n'a de sèches? » demandait à la cantonade un petit rouquin qui ressemblait un peu au Cohn-Bendit de la grande époque. D'autres parlaient de former des noyaux d'agitation. La moyenne d'âge ici était basse. *Je suis avec les contestataires*, pensait François, amusé. Son estomac gargouilla, il demanda à la ronde si on n'allait pas bientôt bouffer. « Quand c'est plus l'heure, c'est pas l'heure », répondit un Noir assis en face de lui. « Mon vieux, je crois qu'il nous faudra attendre la soupe du soir », grommela un autre réfugié.

— Mais au fait, dit François, il ne devait pas y avoir un discours du Président?

— Aux chiottes, le Président! clama le petit rouquin qui repassait derrière lui.

Des rires lui répondirent.

— D'accord, reprit François, mais enfin, est-ce qu'il a parlé, ou non? Est-ce que quelqu'un a entendu son baratin? Il devait expliquer...

Il ne sut plus comment achever sa phrase. En face de lui, le Noir souriait largement.

— Mon pote, je ne sais pas s'il a expliqué quoi que ce soit, mais moi en tout cas, j'ai rien entendu, et je ne crois pas qu'il y en ait beaucoup ici qui aient eu l'occasion de l'écouter, ton Président...

François se leva; il lui paraissait brusquement urgent de savoir ce que le Président avait dit, et le désintérêt de ses compagnons pour l'hypothétique discours l'étonnait. Il parcourut la chambrée, interrogeant au hasard. Mais personne n'avait entendu le discours, beaucoup ignoraient même qu'il eût dû y en avoir un. Seul un homme de son âge, ou un peu plus vieux, avait pu percevoir quelques bribes d'informations sur un transistor écouté par des soldats; mais il ne pensait pas qu'il pût s'agir du chef de l'État, et avait juste compris des exhortations au calme, des promesses de retour à l'ordre, et un satisfecit chaleureux accordé à l'action de la gendarmerie et des forces armées. En tout cas, il ne semblait pas que les haut-parleurs promis aient été installés dans le camp.

François finit par aller se blottir dans un sac de couchage qui avait l'air libre. Il avait les pieds gelés, il essaya de leur faire un nid avec plusieurs couches de tissu molletonné. Ses savates étaient noires de cendre et complètement détrempées. L'agitation de la chambrée le perturbait, il ne se sentait pas à l'aise au milieu de tous ces jeunes gens bavards et turbulents. L'hétérogénéité de la baraque précédente lui manquait, avec ses têtes presque déjà familières, Jacques bien sûr, et le gros homme chauve à moustaches, et le type aux cheveux gris et à la voix clairette, et le grand gars facétieux, tout ce microcosme où il pouvait se fondre, se dissoudre, sans faire tache. Là, parmi ces garçons qu'un certain air de famille rassemblait,

il éprouvait comme un doublement de son exil.

L'après-midi devait continuer de couler, mais la faible lumière grise qui tombait des fenêtres ne variait pas d'intensité. Le jour était malade, il ne remuait plus. Le matin de la dernière crise, alors qu'il avait sauté du lit de Catherine bouillonnant d'une fureur qui n'était là que pour cacher son désespoir, il faisait un temps semblable; mais c'était encore l'hiver. Il avait enfilé ses habits à la hâte, était parti sans un mot, refermant doucement derrière lui une porte qu'il ne rouvrirait jamais. Les rues étaient grises, le ciel givré, un froid coupant attaquait ses bronches en même temps que les odeurs mortes d'essence brûlée, de chauffage domestique, des émanations chlorées que le vent du sud allait chercher dans les complexes industriels de la banlieue. Il était allé déjeuner dans un bistrot de hasard, où un juke-box hurlait déjà, alimenté par des lycéennes fardées comme des putes. Il avait rapidement vidé ces lieux, où tout le monde était laid. D'ailleurs les rues n'étaient parcourues que par des gens laids, des gens gris, indifférents, indifférenciés, qui allaient au travail déjà voûtés du travail de la veille. François était allé se réfugier dans le grand parc Vincent-Auriol, ce lac de verdure ceinturé de H.L.M. Il avait erré dans les allées presque désertes, suivant les petits chemins qui contournent les pelouses défendues par des arceaux de fer rouillé, il avait regardé entre les branches déplumées des hauts arbres le ciel se découper en un puzzle énigmatique d'étain mouillé. Il avait fini par s'asseoir sur un banc, les mains dans les poches, le cou rentré dans le capuchon douillet de son anorak. Une femme âgée promenant un chien indéfinissable était passée plusieurs fois

devant lui, un cliché visuel en balade, et chaque fois il avait senti qu'elle le soupesait longuement du regard. Il n'était pas allé travailler ce matin-là. Il n'avait pas non plus pleuré, ce matin-là. Les larmes viendraient plus tard, elles prennent toujours leur temps, les vaches.

Une fois, une sirène ulula, lointaine. Un certain remue-ménage à l'intérieur de la chambrée répondit à ce signe perçant et inquiétant surgi du grand calme de l'extérieur. « Les Russes arrivent! » lança quelqu'un; mais la boutade ne déclencha pas le moindre rire. Une autre fois, il sembla à François qu'une série de coups de feu venait d'éclater quelque part dans la lourdeur gelée de l'extérieur; mais c'étaient plus probablement des explosions produites par un moteur automobile. Catherine était peut-être morte. Elle était peut-être vivante. Morte, il la perdait une deuxième fois, mais il perdait en même temps l'espoir de la retrouver. Vivante, l'espoir continuerait de traîner dans son esprit et dans son corps — et pour combien de mois, et pour combien d'années? Il valait mieux qu'elle fût morte, alors? Quelle sinistre absurdité, quelle affreuse pensée névrotique! Peut-on souhaiter la mort de qui on aime? Souhaite-t-on la mort de quiconque, d'ailleurs? Il courrait chez elle, elle serait là, elle le serrerait contre lui, il la serrerait contre elle, je t'avais cru mort, je savais que tu ne pouvais pas être morte. Il y aurait des mots tendres, de ces mots mille fois répétés mais qui servent toujours, et qui semblent toujours aussi neufs. Il y aurait l'amour, comme toujours, l'amour toujours, les trois mois écoulés ne compteraient pas, ce n'aurait été qu'un entracte, ils n'auraient jamais existé, ils n'ont jamais existé.

On vint enfin chercher les réfugiés pour le repas

du soir : cette fois, il serait pris dans un réfectoire, enfin installé, et tout le monde pourrait manger chaud. Cette amélioration de l'ordinaire ne rasséréna pas François; le camp se construisait, se meublait, le provisoire tendait à se solidifier dans des structures de permanence. Il y eut encore de nombreux détours à faire pour atteindre le réfectoire; François se demandait si le camp était véritablement immense ou si certains de ses éléments n'étaient pas subtilement changés ou déplacés au cours des journées, pour que l'impression labyrinthique en fût renforcée. La luminosité louche gouttant du ciel bas n'avait toujours pas varié, et il faisait toujours aussi froid, plus peut-être; dans les savates raidies par leur gangue de cendre, ses pieds étaient douloureux. Si la ville n'était plus qu'un cratère où bouillonnait la lave radioactive, il n'y aurait plus de maison vers laquelle courir, plus de troisième à grimper sur des marches craquantes, plus de fenêtre ouvrant sur la place à hauteur des dernières branches du marronnier; Catherine alors serait peut-être là, dans un des baraquements réservés aux femmes; il pouvait la rencontrer au détour du chemin de cendre, habillée comme lui de kaki; mais elle portait toujours des pantalons ou des salopettes, des tuniques ou des gros pulls, elle n'en serait pas tellement changée. Il scruta chaque groupe rencontré, mais c'étaient toujours des hommes. Les femmes auraient-elles été déportées massivement vers un autre camp? Isolée, une détonation retentit. Dans l'esprit de François passa l'image d'un fuyard abattu par une sentinelle, et dont le corps sans vie venait s'empaler sur les barbelés, comme sur les pointes à ciel ouvert d'une Vierge de Nuremberg déroulée démocratiquement sur des

kilomètres. Et puis pourquoi toujours imaginer la ville détruite? L'explosion de l'avant-veille avait de plus en plus tendance à perdre de sa réalité, à passer doucement du vécu au fantasme; ici, dans ce camp à perte de vue de tentes et de baraques calottées de noir, sur ces esplanades noires parcourues d'uniformes, un nouveau monde se déployait, né du néant, et pourtant doué d'un coefficient de permanence écrasant; ses jambes remuant en cadence avec d'autres jambes, ses pieds naviguant dans un cloaque de boue cendreuse où d'autres pieds s'acharnaient à imprimer le tracé d'un itinéraire collectif, François sentait ses gestes et ses pensées s'aligner sur un étalon unitaire, et cet étalon était le vide.

Les hommes pénétrèrent enfin dans le réfectoire, une vaste salle déjà aux trois quarts pleine. « Assieds-toi donc à côté de moi! » dit à François le jeune homme chevelu qui lui avait parlé de la montée du fascisme nucléaire chaud. François posa ses fesses sur une chaise, appuya son dos au dossier d'une chaise. Il n'écoutait pas ce que son interlocuteur lui disait, il cherchait seulement, dans la marée déglutissante d'uniformes, la silhouette de Jacques, ou peut-être celle du père Magnin. Mais la lumière était pauvre, quelques ampoules nues dispersées; dans cette pénombre, tout le monde se ressemblait. Et en tout cas, le réfectoire, à ce service tout au moins, n'était pas mixte. Le premier plat fut long à arriver, c'était une soupe tamisée, au vague goût de carotte, à peine tiède. La marmite passait, François s'était servi une petite louchée, il avait eu très faim tout à l'heure, et maintenant l'idée même de manger lui soulevait le cœur.

Un chahut éclata à l'autre bout de la salle, deux ou trois policiers militaires qui faisaient les cent pas entre les tables coururent rétablir l'ordre. Un long plat rectangulaire rempli de hachis Parmentier venait d'être déposé par un soldat sortant des cuisines, qui se trouvaient juste derrière le dos de François, sa table étant la dernière au bout du réfectoire. Le hachis circulait, ses couches géologiques de viande et de purée tranchées les unes après les autres par un cataclysme répétitif de coups de cuillère. « Ce pinard est vraiment dégueulasse ! » dit le voisin de François. « Je vais chercher de l'eau », murmura-t-il. Il saisit un pot en verre, vide, qui était devant lui, se leva. Il agissait sans intention particulière, peut-être simplement pour échapper quelques secondes à l'assaut des conversations qui résonnaient et se brisaient dans la caverne. Il poussa la porte à double battant des cuisines, se retrouva dans une petite pièce rectangulaire encombrée de fourneaux, de tables, de sacs, de caisses ; quatre ou cinq cuistots tourbillonnaient entre les meubles, aucun ne lui porta la moindre attention. Il y avait une autre porte en face de François. Une dizaine de pas l'en séparaient. Il les fit, tourna la poignée. La porte s'ouvrit. Il hésita encore une seconde ou deux, franchit le seuil, referma la porte derrière lui. Devant le décor gris et noir qui dressait ses promesses à deux dimensions dans une mise en scène brumeuse, une nouvelle hésitation le prit. Peut-être s'attendait-il que la porte se rouvre dans son dos, qu'on le hèle, qu'on le ramène de force dans le réfectoire.

Mais rien ne se produisit.

Il lâcha la carafe, qui s'incrusta dans la boue noire

sans se briser, et fit quelques pas en avant. La lumière avait très brutalement baissé, il bruinait, le froid avait encore augmenté, le plafond bas du ciel s'écaillait, il en descendait maintenant des voiles dépenaillés de brume blanche qui s'accrochaient aux arêtes des constructions. Les artères de cendre étaient désertes, il avança de quelques pas encore.

Il était libre.

Bientôt il fit nuit, mais pas la nuit habituelle, la nuit qui n'est qu'une masse d'ombre compacte; de même que la veille il avait neigé noir, la nuit qui s'installait était une autre facette en négatif de ce monde à l'envers, c'était une nuit de brume blafarde, une nuit *blanche*. Mais les sensations étaient les mêmes, et l'effet produit aussi : François se déplaçait en aveugle, sans y voir à plus de quelques mètres devant lui. Parfois un pan gris sombre émergeait de la brume, c'était une tente, ou un baraquement, qu'il contournait prudemment, non sans avoir jeté un coup d'œil aux fenêtres ou aux ouvertures, quand elles étaient éclairées; mais à l'intérieur, c'était toujours la même marée d'hommes anonymes où il était incapable de différencier les militaires des civils vêtus de kaki. Parfois aussi un cercle de lumière jaune délimitait dans la brume un cône presque solide qu'il évitait également : c'était un des rares spots accrochés à un mât, éclairant entre les baraquements un carrefour sans doute important.

Une fois, en passant devant un petit préfabriqué, une porte s'ouvrit à deux mètres de lui; deux officiers sortirent, le frôlèrent presque. Il resta longtemps

immobile sous la bruine, le cœur battant follement dans sa poitrine. Mais les deux officiers, qui parlaient d'un certain rapport de forces favorable, n'avaient même pas tourné la tête vers lui. Pourquoi l'auraient-ils fait? devait-il penser peu après. Je fais partie du camp au même titre que les tentes, les barbelés, les miradors, je suis une unité dans l'uniformité, je suis invisible.

Il se sentit dès lors plus assuré, cette invisibilité protectrice le garantissait contre les mauvaises rencontres, il était invulnérable, il pouvait aller où il voulait, faire ce qu'il voulait.

Mais aller où, et faire quoi? Le camp s'étendait dans toutes les directions de la brume, et François ne faisait peut-être que tourner en rond dans un périmètre restreint qui était la synecdoque géographique d'un univers sans fin d'allées de boue et de quadrilatères vert olive, que la brume enveloppait avec autant d'insistance que s'il s'était agi d'importants châteaux gothiques.

Le silence continuait de planer sur cette ville fantôme, à peine troublé, à la limite de sa perception auditive, par quelques craquements qu'il hésitait encore à identifier à des coups de fusil.

La bruine avait maintenant tendance à se transformer en pluie, une petite pluie aux dents glaciales qui le harcelait. Sa veste de treillis était complètement transpercée, ses cheveux pendaient sur son front en mèches collées. Trempé jusqu'aux os, dit une expression populaire. Là encore la réalité abondait dans le sens du cliché : claquant parfois des dents, toussotant, sa peau roidie par la chair de poule, François avait l'impression que l'eau avait pénétré

à l'intérieur de son corps, baignant ses organes d'un fluide à la limite du point de glaciation. Et pourtant on était le... 27 juin? Le 27 juin, oui. Amateur de science-fiction, il avait lu autrefois une nouvelle de Bradbury titrée *L'Été de la fusée*. Il y était question de la vague de chaleur fugace repoussant les froidures de l'hiver, produite par les réacteurs d'une astronave prenant son envol vers Mars. Ici, et en vertu de ce facteur d'inversion désormais coutumier, ce n'était pas l'été de la fusée, c'était l'hiver de la bombe...

Mais quelle bombe? se disait aussi l'homme gelé en patinant dans la tourbe. A l'angle d'un bâtiment, un chat s'enfuit brusquement devant lui — à moins que ce ne fût un gros rat. L'existence d'un animal dans ce désert de froid détrempé l'étonna, lui redonnant du même coup une pointe de courage. Il y avait quand même une créature vivante en ces lieux où plus aucune lumière ne brillait aux fenêtres, dans cette ville-fantôme en attente d'arrivages massifs de réfugiés issus de la boue. L'image du village entrevu dans l'après-midi au bout de la plaine de cendre le traversa. Il contourna un long hangar que trois chiffres et deux lettres peints au pochoir géant — 344 H — M — individualisaient pour un usage futur, suivit une large artère dont la façade opposée au hangar était composée de camions alignés.

Droit devant lui, un crépitement sec et rapide coupa la nuit crayeuse. Il s'immobilisa. Cette fois il en était sûr, il s'agissait bien de coups de fusil. Une salve. *Au mur!* cria une voix dans sa tête; et il imagina un corps scié en deux par les balles basculer en avant, une figure blême à la bouche ouverte sur un cri qui ne sortirait plus se ficher dans la boue.

La brume courait entre ses jambes, poussée par un vent insistant qui rabattait du même souffle les gouttes glacées sur sa figure. Là-bas, une lumière jaune flottait entre ciel et terre, fanal ivre dans une tempête au ralenti. François reprit sa marche, fit quelques pas lents, s'arrêta de nouveau. Juste devant ses pieds boueux, dans la fange, quelque chose brillait. Il se baissa, ses doigts se refermèrent sur un petit serpent doré dont le réverbère pourtant étouffé de brume faisait étinceler chaque maillon.

François se releva, approcha l'objet de ses yeux, faisant en même temps coulisser la chaîne entre ses doigts, la débarrassant à mesure du plus gros de la boue.

Au bout de la chaîne était suspendu un petit cœur doré. Il serra le bijou dans son poing. Cathy. Ses yeux explorèrent le décor en liquéfaction, mais aucune silhouette ne dansait à contre-jour devant les fumerolles de brume que la lanterne nimbait. Devant lui, la fondrière se déversait dans l'ombre blanche. Nul espoir ne s'inscrivait dans ce jeu de lumières fourbes où chaque goutte de pluie rayait la pellicule du néant.

François avançait, le poing emprisonnant la chaînette plaqué sur sa poitrine. Cathy, Catherine, Catherine, Cathy. Il traversa un espace vide, buta presque contre une toile d'araignée solidement tendue en travers de la brume. Il avait atteint les barbelés.

Maladroitement, avec ses doigts gourds, il essaya d'écarter les fils pour pouvoir y glisser son corps. Il ne réussit qu'à se piquer les mains en plusieurs endroits. Son sang qui coulait avait un goût de cendre.

Il se releva, longea les barbelés. Parfois il trébuchait, son poing ne faisait plus qu'un avec la chaînette. Catherine, je t'aime. Un flamboiement de lumière l'enveloppa, il poussa un petit cri, mais déjà le flamboiement s'éloignait, traçant sur le sol un cercle d'étain moiré vite bu par la brume. Irréels dans les pans sans cesse déchirés, les montants d'une gigantesque échelle double se découpaient à la verticale des barbelés. Un mirador.

Il fit demi-tour avant que le projecteur ne l'épingle à nouveau, comme une mouche engluée dans du goudron frais.

Il ne sentait plus ses mains, ses jambes lui faisaient mal, une migraine qu'il n'avait pas entendue venir lui serrait les tempes. Loin dans son dos, une salve mêla son crépitement meurtrier à celui de la pluie.

Des voix trouèrent le fond sonore de l'eau battant le sol, il n'eut que le temps de se rejeter contre le talus où étaient fichés les piquets de la clôture. Ici, il le devinait, son invisibilité ne jouerait plus.

Trois hommes passèrent à quelques mètres de lui. Il retenait son souffle, les hommes s'éloignèrent sans l'avoir vu. Deux étaient casqués et armés, le troisième était nu-tête et marchait les coudes en l'air, doigts croisés derrière sa nuque.

François reprit sa marche en avant, mais il rampait plus qu'il ne marchait, attendant qu'éclate dans son dos une salve qui ne venait pas.

Il enjamba un tumulus de boue, son cerveau ne lui relaya le message correct qu'au bout de deux autres pas. Ce n'était pas un tumulus de boue, c'était un cadavre.

François refit en arrière les deux pas qui le sépa-

raient du gisant. L'homme était couché sur le dos, ses mains s'accrochaient à la boue, sa bouche était grande ouverte et riait à la pluie, ses yeux étaient grands ouverts et fixaient férocelement le ciel de nacre.

François s'agenouilla près du corps. L'homme ne semblait pas présenter de blessure. Il était simplement tombé dans la boue, droit comme *i*, et maintenant la boue peu à peu l'absorbait. François allongea une main, comme pour effleurer le front du mort, mais il n'acheva pas son geste. La pluie continuait de le transpercer, s'écoulant à travers lui sous ses fesses et ses cuisses, comme s'il n'avait pas eu plus de consistance qu'un fantôme de brouillard. Il se rendait compte que lui aussi s'incrustait dans la boue, à genoux, comme un suppliant, mais il ne pouvait faire le moindre de geste pour échapper à cette succion.

Le temps avait fini par s'arrêter définitivement, le coinçant dans cette bulle d'univers rongé par la phase ultime de l'entropie.

Il ne pensait plus, son cerveau était une pâte humide, promis à un pourrissement rapide.

Il sursauta à peine quand le cercle de lumière d'une lampe de poche vint lui frapper les yeux.

Des mains l'empoignaient, le tiraient vers le haut.

Ses genoux se décollèrent de la cendre spongieuse, il se releva, oscillant sur les racines moussues de ses jambes.

— Qu'est-ce que tu fais là, toi? interrogeait une voix hargneuse.

Il ne put que secouer la tête, ses joues ruisselaient, quelques larmes s'étaient peut-être mêlées à la pluie, son corps entier n'était qu'une fontaine.

— Bon, emmenons-le là-bas..., reprit la voix.

La lumière de la lampe de poche abandonna son visage et se mit à zigzaguer sur le sol, amibe affairée à se trouver un chemin dans un protoplasme de boue.

Le temps avait repris son avance de limace. Une main rude s'était refermée sur son biceps, ses jambes se remirent à fonctionner, mais il n'avait aucunement conscience d'être pour quelque chose dans le battement mécanique qui le propulsait en avant au milieu des éclaboussures.

Encadré par les trois hommes de la patrouille qui l'avait cueilli, il s'enfonçait dans la nuit blême qui écartait devant lui ses pans effilochés, son poing droit était toujours crispé sur la chaîne et le médaillon.

Où m'emmenez-vous? aurait-il eu envie de demander.

Mais sa bouche refusait de s'ouvrir et il ne connut la réponse qu'une fois à destination.

(1978)

Le jeu de la guerre

Vas-y, gars! Rentre-leur dans le lard! Fais-leur voir que t'es pas une lavette, fais-leur sentir que t'en as dans le pantalon! En face, c'est tous des pédés. Tu sais? Des qui font des manières, qui pèrlent queumme çè, qui se fardent les mirettes, et qui tortillent du popotin dans l'espoir que tu vas leur flanquer ta bonne grosse bite dans le cul... Ben, je te dis une chose : c'est pas ta bite, que tu vas leur planter dans le chou-fleur, c'est ta baïonnette. Et n'aie pas peur d'y aller franco, surtout. D'ailleurs ta baïonnette, c'est un peu ta bite, pas vrai? Allez, petit! On attend que toi pour leur foutre la pile, et la bonne, à ces lopettes. Tu vas voir : ils auront une telle trouille quand ils vont nous voir arriver en poussant notre fameux cri de guerre cherokee — tu sais bien : Yahhi-hi... yaki-hou... — qu'ils vont en remplir aussi sec leur calebard. Ouais, gars! Ils vont en chier dans leur froc, les tapettes. Et ils seront bien emmerdés quand ils auront à remuer leurs gambettes pour se tirer aux pattes avec le trouillemètre à moins vingt et une telle chocotte dans les pinceaux qu'ils pourront même pas se servir de leur flingue. La cote 255? C'est dans la poche, petit gars!

C'est comme si on y était déjà. Alors c'est tout bon? On y va? Tu y vas? Mais oui, qu'il y va, le mec! Yahou! C'est parti!...

C'est parti : ton G 3 boche serré dans tes pognes, tu surgis comme un diable de derrière la butte farcie d'éclats, et tu te mets à tricoter des gambettes sur la lande boueuse. *Pchluic... pchluic... pchluic...*, font tes rangers en imprimant dans la glèbe l'empreinte glorieuse de ceux qui montent à l'assaut sous le feu de l'ennemi. Et l'ennemi, les tantouses de l'autre bord, les lopettes embusquées derrière leurs créneaux en sacs de sable, ces couilles molles planquées dans leurs tranchées, elles y vont pas de main morte avec leur artillerie, les vaches! Ils pourraient pas mettre les pouces, ces enfoirés? Ils sont foutus, de toute façon... Mais non : ils veulent se payer un dernier feu d'artifice, ces trous du cul. Et ils lâchent leurs giclées de cuivre tous azimuts, et ça te ronronne dans l'air comme des frelons un rien pressés. Qu'ils déchargent tout ce qu'ils veulent, les foutriqueues! C'est bigleux, manches et compagnie. Leurs balles trouent le sol en zigzags, *fluit-fluit-fluit...*, ça fait des petits geysers de boue partout, une dentelle capricieuse sur cette foutue plaine détrempée, mais ça passe si loin de tes affûtiaux que c'est pas la peine que tu te fasses le moindre mourron pour ça. Tu cours, tu tiens maintenant ton G 3 à l'horizontale, le sélecteur de tir sur la position F : tir automatique. Vingt bonnes bastos dans le chargeur enclenché, et dix autres chargeurs pleins à ta ceinture, sans compter les grenades. Que seulement

une tête dépasse d'entre les sacs et ils vont voir ce qu'ils vont voir, les enculés. *Viouuuu... Viouuuu...* font les balles qui s'éparpillent dans l'air sur un tempo hystérique. Parfois une branche d'un arbre encore debout claque, sectionnée par une aiguille de cuivre chaud. Tu t'en fous : tu es invulnérable. Plus que deux cents mètres à vue de nez, et tu vas y arriver, à cette foutue tranchée. Toi et les autres, tous, il n'en manquera pas un au rendez-vous. *Viouuuu... Viouuuu...* Bon, il peut se faire qu'il en manque un ou deux, quand même. Car il arrive qu'une des abeilles folles pique au hasard une poitrine levée, alors c'est un saut de carpe en arrière, et un corps ratatiné dans la boue. Mais quoi! C'est le jeu... Un saut à gauche, un saut à droite, une vraie gazelle! C'est pas toi qui te laisserais prendre à ce jeu-là, fils! *Splatch...* Une grenade lancée en tir courbe de derrière les créneaux de sable vient d'exploser pas trop loin de toi, dans un nuage de boue pulvérisée. Un type culbute sur le côté, une de ses jambes n'est plus qu'un brandon en charpie qu'il empoigne des deux mains en gueulant tout ce qu'il sait d'injures saignantes en direction des charognards d'en face. Ça te donne pas envie de les buter un par un, en y prenant le temps et avec des attentions particulières, une dégueulasserie pareille? Plus que cent mètres, et déjà tu arroses les créneaux d'une bonne giclée de ton G 3 qui tressaute dans les mains comme une femme que tu pinerais à la hussarde, 600 coups/minute, wahou! Tu enjambes un corps planté le ventre dans la terre, et tu commences la grimpette vers le haut de la butte. Les abeilles continuent de siffler autour de tes oreilles. Tu hurles à pleins poumons le fameux cri de guerre cherokee : *Yahi-hi... yahi-hou!*

Tes yeux étincellent de rage, tes maxillaires se sont soudées sur le grand rire à dents serrées de la victoire à cueillir, une enjambée, une autre et... Hé! qu'est-ce qui t'arrive? Qu'est-ce que c'est que ce déchirement broyeur qui te scie les éponges et le palpitant? Qu'est-ce que c'est que cette éclosion d'étoiles pourpres en travers de la poitrine? Ta vie fout le camp, par ces trous, mec! Retiens-la, retiens-la, retiens-toi, accroche-toi... Te laisse pas glisser! Mais tu glisses en arrière, ton pied gauche se coince dans la boucle d'une racine qui affleure, tu t'étales de tout ton long sur le dos, la jambe gauche en angle droit, à demi tordue, qui te retient au seuil de la débaroulade complète jusqu'au bas de la butte. Qu'est-ce que tu fous là, les yeux ouverts sur le ciel gris, la bouche ouverte sur une pulsation rouge qui glougloute entre tes dents? Qu'est-ce qui t'a pris, vieux? Tu réponds plus? Non, tu réponds plus : tu es mort, connard.

Fonce, petit. En face, c'est les cocos. Et tu sais de quoi il en retourne, avec les cocos? Ce sont des ceusses qui vous promettent l'égalité, mais qui préfèrent être plus égaux que les autres, si tu vois ce que je veux dire... Tu veux que je te dise ce qui se passerait, si les cocos gagnaient la guerre? S'ils mettaient au pouvoir leurs petits copains de chez nous? Finie la liberté! Tous ceux qui pensent pas comme eux dans des camps, sans compter ceux qu'on collerait au mur illico presto. Tu te rappelles combien il en a dégommés, en son temps, le petit père Staline? Vingt millions! Et le grand papa Mao? On n'a jamais connu le chiffre exact,

c'est tout dire... Alors si tu veux pas finir tes jours au Goulag, fils, appuie sur la pédale, fais vrombir ta mécanique, écrase tout sur ton passage, enfonce tes cinquante tonnes dans ces fortifs pourries où le drapeau rouge te fait de l'œil. Tiens! poche-le d'un obus de 120, cet œil sanglant, cet œil de Moscou, cet œil de Pékin, de Hanoi, de La Havane, d'Alger, cet œil de toutes ces foutues capitales pourries qui plient sous la botte pourrie de ces pourris de cocos. Écrase-les, mec! Montre-leur que tu n'es pas de ceux qui se laissent entuber par leur propagande à la mords-moi-le-nœud... Les appartements avec une salle de bains commune pour tout l'étage, c'est pas pour nous! Les queues de trois heures devant les épicemards, avec un ticson de bouffe qui te donnerait droit à quatre salsifis les jours de bombance, c'est pas pour nous! Les godasses en carton bouilli qui valent un mois de salaire, c'est pas pour nous! Dis-leur aussi entre quatre zyeux que tu veux pouvoir baiser qui ça te chante et quand ça te chante, parce que les cocos, c'est plutôt des constipés du calecif... Allez, petit gars, c'est tout un mode de vie qui roule avec toi sur tes chenilles. C'est la sauvegarde de l'Occident. Elles sont droit devant, ces foutues fortifs. Crache-leur ta purée en pleine poire! Comme ça! C'est-y pas bon par où ça passe?

Elles sont droit devant, ces foutues fortifs. Et flottant au-dessus de ces ruines éléphantiques, le drapeau rouge avec l'étoile jaune qui te fait de l'œil, battant dans le vent aigre qui charrie cendre, poudre et

fumée. Tu fonces? Tu fonces... Cette bonne vieille haine te serre le ventre, cette bonne vieille exaltation des combats te gonfle le cœur. Tu fonces! Sanglé sur ton siège-mousse qui supprime (presque) tous les cahots, crispé sur le palonnier multidirectionnel du N.B.T. 70 Mf. 81, tes yeux dans le viseur panoramique, les pieds jouant délicatement avec les pédales d'embrayage, tu fonces Alphonse, et bientôt tu les enfonceras... Les talus, les haies (ou ce qu'il en reste après mille préparations d'artillerie), les fossés, les tranchées, tout ça n'est rien pour toi, rien pour tes cinquante tonnes d'acier grondant et ferraillant qui taillent leur chemin à 70 km/h dans la plaine humide où les éclats de métal scintillent comme du mica ou des aiguilles de verre entre les mottes mille fois labourées. Lové dans ton habitacle blindé, le visage masqué par le casque intégral de plastique et de métal, ton corps ruisselant de sueur dans la chaleur d'étuve aux âcres odeurs de caoutchouc cuit, d'huile bouillante, de kérosène brûlé, d'acier surchauffé, tu respires mal, c'est vrai. Une vague douleur rôde même dans ta poitrine, dont tu ne peux déterminer avec précision l'origine. Mais tu fonces! Au-dessus de toi, légèrement en arrière, la tourelle mobile du char, ce museau camus emmanché du long tube du 120 mm semi-automatique, tressaute et fait craquer ses structures malmenées chaque fois qu'un obus à charge creuse est éjecté et va planter un panache velouté de fumée blanche dans la muraille craquelée qui se rapproche, se rapproche, 500 mètres, 450 mètres, 400, et dont tu vois un peu mieux les détails à chaque rotation des chenilles. Des meurtrières, des nacelles rondes en métal noir, jaillissent continuellement des flammèches

orange en saccades. *Vrrrouiii...* Les roquettes sifflent autour de ta cuirasse mobile, autour de cette prothèse indestructible qui t'empporte en un élan vertigineux vers la forteresse ennemie. Les roquettes viennent se ficher dans le parterre de boue, envoyant des gerbes molles face au ciel d'eau sale. Toi, tu continues. A l'abri derrière les 20 cm d'acier du blindage avant, tu te sais invulnérable, à l'image du radeau de ferraille qui te propulse sur l'océan de tourbe. Parfois tes chenilles grippent quelques secondes sur une aspérité faite de plaques éclatées, de roues éparpillées, de châssis emmêlés et en partie intégrés au terrain spongieux, mais le N.B.T. continue vaillamment son avance en droite ligne, vers le front de muraille qui s'auréole de tous les feux de Saint-Elme. Dessus! Tu hurles ton exaltation juste au moment où une roquette antichar russe (ou chinoise) percute ton blindage dans un angle mort, perce sous la tourelle un petit trou bien rond et conique, explose à un mètre derrière et vingt centimètres au-dessus de ta tête. Ta tête? Mais quelle tête?

Fais-en de la pâtée, Joe! Tu la vois grouiller, la vermine? On dirait des fourmis... des cafards, plutôt. C'est les bournoules. Si on les arrête pas presto, ils envahiront le monde — comme la vermine, les cafards, les cancrelats. Il faut les exterminer comme des insectes nuisibles, Joe. Cette engeance, ça se reproduit plus vite qu'on a le temps de l'écraser. Et comme ça a rien à grignoter chez soi, ça vient chez nous bouffer notre pain... Mate-les, Joe! Tu vises un peu la marée?

Noire, haha! Tu vas pas laisser ces moricauds nous submerger, hein? Tu vas pas laisser les crouilles baiser nos femmes et nos filles? Allez, Joe, balance-leur tes bastos, farcis-la de plomb, cette racaille brune, refroidis-la, cette viande fraîche. Ton index te démange, pas vrai? Vise-les qui crapahutent, ces sauterelles. Et t'as vu comment ils sont attifés? Loqueteux et compagnie. Pas d'uniforme. Des pouilleux... Et leurs armes! Bâtons, lance-pierres, coupe-coupe. C'est avec ça qu'ils croient nous mettre à genoux? De quoi se marrer, Joe! Et regarde, y a même des femmes et des enfants, dans le lot. Un petit chouïa de pied supplémentaire, non? De quoi prendre un max d'éclatement en faisant des cartons. Des fois, ils les mettent même tous en rang devant eux, leurs lardifs et leurs femelles, en espérant qu'on tirera pas. Crevures, va! Faut dire qu'ils ont rien à perdre. Alors autant leur donner satisfaction tout de suite. Tu sais pas que... Hé! dis donc! Je cause, je cause, et j'avais pas gaffé que t'avais déjà commencé à rafaler dans le tas!

Tu rafales dans le tas. Ton index plie en arrière la virgule dure de la queue de détente, la crosse de la Lewis te martèle le gras de l'épaule, ta main gauche se tasse sur l'encolure de la mitrailleuse qui devient un peu plus brûlante à chaque rafale, malgré ce putain de système de refroidissement à air comprimé. Et devant toi, sur la plaine grise miroitante d'eau et de grenaille métallique, les rangs des bougnoules qui montent à l'assaut en hurlant et en chantant s'éclaircissent, se reforment, s'éclaircissent à nouveau. Il en

viendra donc toujours, de ces troncs? Mais t'en fais pas, Joe : Dieu est avec toi! Eux, leur patron, c'est le diable... Ils viennent de l'Enfer, et ils y retournent aussi sec au bout d'un cylindre de plomb. Ton index se crispe, se crispe toujours sur la détente. *Teng-teng-teng-teng-teng-teng...* Ton approvisionneur guide la bande toilée vers la bouche qui avale à mesure les longs poissons volants à bec aigu. *Teng-teng-teng...* Bon Dieu! Si tu n'avais pas aussi mal au crâne, ça irait quand même mieux. Mais la migraine te taraude le front, les tempes, la nuque, à croire qu'une maison de vingt étages s'est lourdée sur ton cigare. C'est à peine si tu y vois clair, et pourtant tu ne cesses pas de rafaler, de rafaler. La peau de ta paume gauche doit être cramée au deuxième degré, maintenant. *Teng-teng-teng-clè-clè-clè-clè...* Shit! Plus de bastos... Tu gueules : Passe une bande, merde! Tu jettes un œil sur ta gauche, l'approvisionneur est étalé de tout son long dans la tranchée, les quatre fers en l'air, du gros rouge qui tache glougloutant par sa trachée sectionnée net. Il s'est fait buter comme un naze, ce minus! Tu t'affoles un rien — bordel, s'il y avait pas ce mal de crâne... — tu plonges vers le caisson d'approvisionnement, tu en retires une bande pleine — mais les crouilles apparaissent déjà au sommet du remblai — ta main va chercher ton 45 dans l'étui de hanche — les faces grimaçantes, tordues par la haine, si près de toi — ta main se referme à peine sur la crosse de ton feu qu'un nègre en treillis léopard est sur toi, baïonnette dardée sur ton ventre — une piqure d'épingle — et une seconde après, c'est la torturante douleur de l'acier froid fouillant tes nerfs — et une seconde encore, c'est un volcan en éruption sous ta ceinture — et tu vois le nègre faire

voix essaie de te dire quelque chose, mais tu ne parviens pas à comprendre. Elle est trop lointaine, c'est seulement un murmure, un bruissement à peine perceptible, et constamment parasité. *Rrrrouiiiiouiiiiouiiii.... Attaque comme... Neeeeemmmmm.... Ouiiiiiii... Tu portes les mains à tes oreilles. Ta vue est brouillée, tu ne distingues dans ton champ de vision que des ombres floues qui s'agitent, mécaniques, incohérentes. Tu plaques plus fort les mains sur tes oreilles, mais le bruissement insistant auquel tu voudrais échapper ne s'atténue pas pour autant : tu comprends qu'il ne vient pas de l'extérieur, mais qu'il naît à l'intérieur de ta tête, qu'il fait partie de toi. Crève l... Drrrrrrr.... Dzzzzzuuiii.... Oule... Errrrrrr....*

Tu respires toujours avec autant de difficultés. Tu te sens mal... si mal. Ton crâne t'envoie le lancinant message d'une douleur sourde et battante, ta poitrine, à chacune de tes inspirations de poisson, semble se déchirer comme un drap trop tendu, ton ventre gonfle, se noue, se tord, agressé par des coliques en fournaise, des colonies d'amibes voraces, des appendicites suraiguës, des inflammations péritoniques flamboyantes. Tu t'étais redressé, tu te courbes maintenant en avant. Tu voudrais vomir, mais rien ne vient. Tes mains ont quitté tes oreilles, elles fouillent maintenant le sol autour de toi, comme si elles cherchaient un point d'appui stable au milieu du maëlstrom de sensations diverses dont tu es le siège, le centre. Mais le sol n'est qu'un tapis de terre humide, une fange où tes ongles et tes phalanges s'enfoncent avec un écœurant bruit de succion. Tu retires tes doigts de la terre détrempée, tu les promènes sur ton corps que strient les lances de douleur. Tu regardes tes mains

boueuses se promener sur ton corps, tu vois que tu es vêtu d'une informe combinaison kaki, que tes pieds sont chaussés de grosses bottes lacées; un casque métallique pèse sur ta tête, retenu à ton menton par une sangle de cuir serrée; à ta ceinture pendent un long couteau (on dit une baïonnette), des œufs de métal quadrillés (on dit des grenades), des sacoches ouvertes remplies de boîtes rectangulaires plates, en métal également (ce sont des chargeurs); et un long fusil est posé à côté de toi, à moitié immergé dans la boue.

Rrrrouiiii... n'avant.... Brrrrruuuuuu..., clame dans le puits vide de ton crâne tapissé de douleurs la voix si lointaine que les parasites hachent menu. Tu as un mouvement pour te lever, une tétanisation de tous les muscles, comme si un ordre inaudible venait de te pousser à empoigner ton fusil, à sauter par-dessus le remblai de terre croulante contre lequel tu t'adosses, à courir en hurlant vers... vers... mais vers quoi, au fait?

La voix qui t'a tiré de l'ombre est trop faible, trop brouillée pour être efficace, pour te faire sortir de ta léthargie. Tu restes assis dans la boue, mais ta vision s'est tout de même un peu décantée et tu peux voir autour de toi des hommes en uniforme escalader le talus, fusil dressé, et tu les entends crier, et puis ils disparaissent hors de ta vue, dans une avalanche de mottes. La voix dans ta tête paraît s'éloigner avec eux, elle n'est plus rien, elle a disparu. Mais tu entends au contraire très bien maintenant les bruits de ce combat dont tu as vaguement conscience de n'être qu'un acteur au rebut, qui a oublié son texte : claquement des coups de fusil, crépitement des pistolets-

mitrailleurs et des mitrailleuses, coups de gong des départs de canon ou de mortier, écrasement spongieux des arrivées d'obus dans la boue.

Tu te lèves enfin. Presque à tes pieds, le cadavre d'un soldat gît dans la terre humide, les bras en croix, le visage réduit à un tartinage de pulpe rouge qui pourrait figurer la carte en relief d'un paysage rayé par un cataclysme de feu. Tu te détournes en frémissant, tes mains s'accrochent au talus, tes yeux dépassant à peine au-dessus du créneau de terre boueuse où la trace cloutée des semelles retourne rapidement à l'amorphe. Devant toi, sur la plaine grise qui semble s'étendre d'un bout à l'autre d'un horizon court mangé de brume et de fumerolles en panache, des hommes courent. Au-dessus d'eux, comme une flaque de schiste à l'envers, un ciel gris sombre, sans espoir. Et les hommes en uniforme courent d'un bord de l'horizon vers l'autre, d'un même mouvement, comme des mécaniques. Sur la plaine morne, des gerbes de terre fusent parfois vers le ciel, entraînant avec elles des volutes fugaces de fumée noire. Alors des hommes tombent, s'incrument dans le parterre de boue.

La guerre. C'est la guerre. Ceux qui courent là-bas, ceux qui tombent là-bas, ce sont tes camarades. Tes camarades? Mais aucun visage, aucun nom ne te revient en mémoire. Pourquoi les suivrais-tu? Tu ne sais pas ce que tu fais ici, dans cette tranchée de boue, tu ignores à la suite de quel imbroglio tu t'y es retrouvé. Tu sais seulement que tu n'as rien à faire là, que tu n'as aucune cause, aucun territoire à défendre. Ces lieux réservés aux violences fulgurantes des morts massives ne sont pas pour toi.

Tu te détournes du créneau, tu arraches le casque de

ta tête, tu défais ta ceinture qui tombe dans la boue et s'y fiche de tout son poids de métal, tu escalades la pente croulante du talus opposé à la meurtrière, tu te mets à courir sur la plaine détrempée, en direction inverse de la ligne de feu. Tu te diriges vers cet horizon embrumé, curieusement proche, tu passes entre des arbres déchiquetés, poteaux indicateurs des carnages passés et à venir, tu patauges dans la fondrière où les éclats de métal sont plus nombreux que les cailloux. Tu n'as qu'une idée en tête : foutre le camp de là. Les bruits du combat s'estompent dans ton dos, même les douleurs qui crépitent dans ton corps semblent s'atténuer. Tu ne penses qu'à une chose : t'enfuir. Et tu cours, tu te sauves, tu désertes.

Pour aller où? Tu ne te poses même pas la question. Tu n'en as pas eu l'occasion, ni le temps, que déjà elle se résout d'elle-même : l'horizon brouillasseux de la plaine ondoie soudain devant toi, un peu comme si tu étais en train de traverser le rideau mouvant d'une cascade, ou encore comme si une plaque de verre dépoli s'était brusquement matérialisée à un mètre de toi. Tu hésites... tu n'as pas le temps d'hésiter. Le mouvement automatique de tes jambes t'a porté en avant un pas trop loin, tu es passé à travers la barrière déformante — quelle qu'elle puisse être — tu n'as éprouvé aucune sensation physique, mais tu es déjà de *l'autre côté*.

De l'autre côté, il n'y a rien d'autre qu'un mur métallique qui se prolonge à droite comme à gauche à des distances imprécisables, avant de se fondre dans la scintillation du verre dépoli jouxtant la brume. Dans le mur, se découpe l'ouverture géante d'un porche, et ce porche se continue en un sombre

tunnel creusé dans l'épaisseur du métal. Tu te retournes, mais, derrière toi, la plaine boueuse étendant ses arpents de terre lacérée sous le dais pesant du ciel d'étain a disparu. Ne subsiste que l'irréel éclat du miroir qui t'a englouti dans sa texture immatérielle.

Tu n'as pas le choix.

Tu passes le porche, tu foules de tes pieds bottés le parterre de métal nu du tunnel.

Tu es maintenant dans une salle immense aux murs de métal gris, une salle si grande, et dont le plafond est si haut, que tes yeux ne peuvent en accepter les proportions, ni ton cerveau en apprécier le volume. Très haut, à la limite des murs et du plafond, de grandes fenêtres rectangulaires se découpent, inondant de lumière jaune ce caveau aux dimensions hors de l'humain.

Car c'est bien dans un caveau que tu te trouves : partout autour de toi, des corps sont étendus, qui t'attendaient dans leur rigidité cadavérique. Certains reposent dans des sortes de sarcophages au couvercle de verre, d'autres sont simplement alignés, par rangées de dix ou plus, sur des établis laqués de blanc. Certains sont comme toi vêtus d'uniformes militaires, d'autres sont partiellement ou entièrement nus.

Le silence qui règne en ce lieu de repos est assourdissant, et malgré toi tu marches comme sur des œufs. Sans être froide, la température est basse. Tu

t'approches d'un corps, d'un autre, tu circules entre les catafalques, tu touches parfois, incrédule, du bout d'un doigt tremblant, ces chairs mortes à l'impassibilité inouïe, à la luisance hygiénique de plastique.

Certains corps sont complets. D'autres ne le sont que partiellement. A certains il manque la tête, ou c'est au contraire une tête sans corps qui te nargue de son regard de verre, à l'abri d'un cylindre transparent. A certains il manque les jambes, ou les bras, ou alors ce sont des alignements de jambes ou de bras qui sont à l'étal sur de longues tables blanches.

Et tu continues ton exploration, tu promènes une main de plus en plus assurée sur la courbure lisse d'une poitrine glabre, tu grattes du bout de l'ongle la section nette d'un fémur sur la tranche parfaitement sèche d'une cuisse coupée, tu soulèves entre le pouce et l'index un peu de matière cervicale, le lobe d'un pournion, la grosse outre d'un estomac, le grouillement grisâtre des intestins rêvant dans une cavité abdominale béante.

Certains des corps allongés sont ouverts avec la précision aseptique de mannequins anatomiques. D'autres présentent des mutilations effrayantes. Il y a des bustes proprement ouverts de la gorge au pubis sur un assemblage rigoureux d'organes flamboyant neufs, d'autres qui ne sont qu'amoncellement sanguinolent d'ossements brisés et de chairs éclatées. Il y a des crânes délicatement sciés au-dessus des sourcils — des écrins recueillant les précieuses masses jumelles de l'encéphale; mais il y a aussi des têtes qui ne sont plus qu'une toiture effondrée sur un amas de viande hachée où la sphère globuleuse d'un œil

jaillit comme un animal curieux au bout du nerf optique qui s'est frayé un chemin hors d'une orbite bouchée de sang caillé.

Quel est ce charnier médical où tu as pénétré par erreur? Quel est ce centre de réparation industrielle accueillant les résultats de la boucherie extérieure?

Tu crois commencer à comprendre, et la peur, doucement, vient s'amasser en une boule compacte au centre géométrique de ton corps.

Le plus terriblement signifiant, ce n'est pas tant cet étalement de viande : c'est ce qui se cache sous cette viande amorphe : ici, cette gerbe de fils en plastique coloré qui double le tracé d'une artère, là ce cylindre métallique embusqué sous un cœur, là encore cette boîte d'ébonite noire accrochée à une colonne vertébrale, ou mieux, cette délicate structure de quartz assoupie dans les replis mous d'un encéphale.

Qui sont ces hommes? Que leur a-t-on fait? Sont-ce bien encore des hommes?

Les questions fulgurent en toi, et au moment où la question suprême, la question ultime, celle qui rôde depuis un moment dans ton cerveau (ton cerveau?), envoie ses tentacules de glace dans tes nerfs (tes nerfs?), est prête à se déverser dans ton corps (ton corps?), tout s'arrête pour toi — une fois de plus.

Une sonnerie stridente vient de déchirer le silence du caveau (mais tu ne l'entends pas), le pinceau blanc d'un projecteur venu des hauteurs du mur vient t'épingler près de l'établi où tu t'es figé (mais tu ne le vois pas), une partie du plafond coulisse, une main gigantesque descend du ciel de métal, te saisit avec dou-

ceur entre son pouce et son index, t'emporte vers les hauteurs béantes, vers le paradis d'oubli des combattants en goguette.

Mais tu ne le sais pas.

Tu ne sais plus rien, pauvre petite chose.

La main du technicien Günter Janroy est descendue dans le caisson 37, son pouce et son index ont saisi avec douceur la minuscule unité de combat GMW 999 153, une fois celle-ci repérée et immobilisée. Les circuits de contrôle défaillants de l'unité GMW 999 153 ont été promptement remis en état, et l'androïde de 8 centimètres de hauteur, réactivé, a été replacé dans le stand de simulation, pour prendre sa place dans un nouveau scénario tactique de combat rapproché, un nouvel épisode de l'indispensable jeu de la guerre.

Vas-y, mec! Fais-leur sauter les dents, éparpille leurs tripes! Montre-leur que t'en as dans la culotte! Pas vrai que t'en as deux bonnes grosses qui ne demandent qu'à servir? Et à répétition, encore, tes joyeuses! Eh ben, t'as un autre engin à répétition dans les pognes, gars, et c'est avec lui que tu vas tirer ton coup, pour le moment. Vise-moi un peu la tronche de ces Chinetoques, en face! Des vraies gueules de cauchemar, toutes pareilles, et alignées comme à la

foire, en plus... Allez mon pote, fonce dessus! Écrabouille-moi ces Viets! Vas-y, gars! Vas-y!

Et toi tu y vas, bien sûr.

(1978)

Régression

Il pouvait voir de temps à autre une file de véhicules gris-vert qui passaient loin sur la route, entre les arbres. D'autres fois c'était une troupe à pied, plus rarement cependant. Mais le flot des fuyards civils s'était tari, les cohortes grouillantes d'hommes, d'animaux, de camions et de bicyclettes s'étaient dissoutes dans le vert lumineux du printemps finissant. Même les avions à croix noires et blanches s'étaient faits rares, les cieux n'étaient plus laissés qu'aux taches minuscules des oiseaux de passage, vite gommées par le bleu envahissant. Il faisait chaud et humide, un temps oppressant, un temps en situation avec les événements du monde.

Christophe s'éloignait souvent de la Chronoserie, mais pas de beaucoup; il enjambait la balustrade de lattes plates et minces peintes en blanc, traversait le chemin caillouteux, escaladait l'épaule charnue du talus, s'arrêtait entre deux arbres qui faisaient partie d'une longue théorie d'arbres tous pareils, peut-être des saules, ou des peupliers, il ne savait pas, en tout cas des arbres hauts et élancés qui ployaient sous le vent. Il s'allongeait sur le ventre entre deux fûts qui

n'étaient jamais écartés de plus de trois ou quatre mètres, arquait son buste frêle sur l'angle de ses coudes, posait son visage dans la coupe de ses mains, laissait son regard flotter avec indolence dans les profondeurs acides du monde vert. La route passait, rectiligne, un peu en contrebas, à cent mètres pas plus de la haie d'arbres qui étaient peut-être des saules, peut-être des peupliers, peut-être n'importe quoi d'autre; entre lui et la route il y avait d'autres arbres encore, des bosquets, des buissons. Lorsqu'une troupe d'hommes en uniformes vert-de-gris passait sur la route, Christophe se raidissait un peu plus sur les équerres de ses bras, et ses jambes engoncées dans son pantalon de golf à gros carreaux beiges et marron s'enfonçaient encore dans l'herbe tendre.

Souvent les hommes gris-vert chantaient, les paroles étrangères étaient taillées dans le roc d'une langue rude et cassante, mais les airs étaient bien rythmés, et étaient faits pour scander agréablement la marche cadencée. En les écoutant, Christophe se surprenait parfois à battre la mesure de ses doigts sur sa joue, ou même il se mettait à murmurer du bout des lèvres les airs simples et martiaux que les hommes en uniforme chantaient en passant, dans le bruit mou de leurs bottes sur le goudron. Mais il n'y avait pas souvent de semblables défilés. Alors Christophe se contentait de laisser les plans étalés du paysage champêtre se déposer lentement dans le vide de ses yeux, qui étaient comme des plaques photographiques à l'imprégnation lente. Parfois, mais plus rarement, il se couchait sur le dos, ses mains croisées formant un oreiller d'os à sa nuque bien dégagée, et son regard pâle voguait alors dans l'océan d'azur qui le surplombait, et où il

se noyait jusqu'au moment où il pouvait s'accrocher à l'algue effrangée et pourrissante d'un nuage qui passait.

Il rentrait en général vers le soir, lorsque le soleil n'était plus qu'une boule aplatie, orange, qui se tassait au-dessus de la ligne d'horizon cloutée d'arbres, comme un ballon d'enfant à moitié vidé de son oxygène qui est prêt à s'empaler sur la herse pointue d'une grille. A cette heure tardive, sept heures, sept heures et demie (mais la saison était aux jours les plus longs de l'année), le vert des champs et des arbres virait insensiblement, et la coloration acerbe du monde plat se diluait, cédait à des harmonies douces et sombres de marron, de pourpre, de grenat. Christophe détestait ce moment charnière où la Terre bascule, il aurait été bien incapable de dire pourquoi. Alors il rentrait, repassait le talus, le chemin, la balustrade, le petit jardin plein de fleurs de l'oncle Antoine. Il allait les mains dans les poches, le regard toujours absent, ses souliers à grosse semelle battaient l'herbe avec lourdeur, son pantalon de golf trop large au mollet glissait sur ses chaussettes mauves, sa veste aux épaules bien carrées l'irritait par sa pesanteur raide de vêtement bien taillé; un jour il la quitterait, comme il avait déjà abandonné sa cravate, son gilet de laine, sa casquette.

Il pénétrait dans la Chronoserie par la grosse porte en bois verni toujours entrebâillée, la pénombre du vestibule encombré de plantes grimpantes et de vieux tableaux aux glacis goudronneux lui faisait du bien. En général, c'était l'heure du souper, il allait dans la salle à manger sans passer par sa chambre, pour y quoi faire? La salle à manger était une pièce vaste,

qu'un lustre en cuivre style nouille, avec des chapeaux roses ruisselants de fausses perles, éclairait trop faiblement; la table centrale, rectangulaire, était plongée dans un bain de sirop trouble couleur de framboise; autour, c'était une demi-obscurité reposante, pleine de grands meubles lourds dont le bois reluisait faiblement, et aux murs il y avait encore des tableaux, et des photographies, des gravures, des aquarelles, des images d'Épinal, le tout soigneusement mais strictement encadré. Christophe allait s'asseoir silencieusement à sa place, sur l'un des côtés longs de la table; sa tante Estelle le couvrait d'un tendre regard de porcelaine, son visage fin, menu, finement ciselé comme un saxe dont il possédait la pâleur translucide, restait un long moment tourné vers lui, avant qu'elle ne se décide à demander, de sa voix de source rare : Tu t'es bien promené, aujourd'hui, Christophe? Christophe disait oui ma tante, et c'était tout. Après ils commençaient à manger, la soupe claire de légumes du jardin, les pommes de terre rondes, un peu de viande en sauce, du fromage de chèvre ou de la tomme blanche que Madeleine, la domestique, venait apporter de l'office d'une démarche lourde qui faisait craquer les lattes du parquet. L'oncle Antoine commençait toujours après les autres, il restait longtemps immobile à sa place, le regard tourné vers l'intérieur, sa serviette enfilée négligemment sous son col de chemise qui bâillait, et ses doigts longs et fins passaient et repassaient sur son crâne, entre de rares mèches de cheveux gris. L'oncle Antoine était toujours absent, toujours ailleurs, toujours à cheval entre ce monde et un autre, qui peut-être, finalement, et pour de rares privilégiés, ne fait qu'un avec celui-ci.

Parfois tante Estelle disait à mi-voix à Christophe : Il pense encore à ses expériences, et Christophe hochait la tête sans répondre, peu pressé d'en savoir plus. Pourtant, au premier étage de la Chronoserie, l'étage réservé en entier à l'oncle et à ses expériences, d'étranges machines ronronnaient tout le jour, des machines sombres et trapues comme des chats à l'affût, dont elles possédaient la tonalité monotone de la voix repue, et aussi les pupilles phosphorescentes, jaunes ou vertes, qui brillaient dans les recoins des pièces interdites. Christophe savait que l'oncle Antoine avait été dix ans auparavant un savant renommé, retiré depuis de la vie publique pour des raisons qu'il ignorait et ne voulait pas apprendre. L'oncle parlait peu, semblait ne guère s'intéresser à Christophe mais pas davantage à son épouse, et c'était bien, cela garantissait l'intégrité des consciences, le repos de l'âme, le calme des jours.

Une fois, Christophe avait entendu de l'extérieur, par une fenêtre ouverte, sa tante dire à l'oncle Antoine : Tu devrais t'occuper un peu plus de ce pauvre Christophe; après le choc qu'il a subi, il mérite quand même un peu d'attention, ce petit... L'oncle n'avait rien répondu, ou alors une phrase si courte et dite si bas que Christophe n'en avait rien perçu; il avait été soulagé : sa tranquillité, sa solitude souveraine ne subiraient aucun bouleversement. Et en réalité, de ce choc qu'évoquait sa tante, Christophe ne gardait pas trace dans les fibres de son corps, ni même dans les replis mouillés de sa mémoire; son chagrin, sa douleur, et même l'horreur, avaient été absorbés par les profondeurs de buvard du monde vert qui l'entourait, et il ne restait rien en lui qui eût

été à même de faire surgir les larmes ou la haine. Il rendait à sa tante des regards secs et lointains, celle-ci rentrait en elle les paroles de consolation qu'elle préparait souvent sur ses lèvres violettes.

Au dessert, on lâchait Wladimir dans la salle à manger; c'était un épagneul orange, aux yeux baveux et tristes, que Christophe détestait. Mais, pour faire plaisir à son oncle et à sa tante, il ne le montrait guère, allant jusqu'à caresser du plat de la main le crâne lisse et doux de l'animal, quand celui-ci venait poser sa tête stupide sur ses genoux, à l'heure du café. Parfois Wladimir accompagnait Christophe dans ses courtes randonnées dans le monde vert, et cela avait pour effet de l'excéder tout particulièrement : car dans l'univers à part de la Chronoserie, l'épagneul était la seule créature qui troublait sa tranquillité morose, qui venait faire tache dans la toile limpide des jours. Christophe attendait alors d'être hors de vue des murs jaunes de la maison, et lançait de méchants coups de pied dans les flancs de la bête qui, prenant cela pour un jeu, s'acharnait de plus belle à lui faire fête, jappait sur ses talons, tournait autour de lui, langue pendante, le souffle court, les yeux plus larmoyants que jamais. Ce n'était que lorsque Christophe prenait position entre deux arbres, pour son guet sans passion et sans but, que le chien, lassé par son immobilité, finissait par s'en aller, dépité par la conduite incompréhensible de ce nouveau maître encore plus indifférent que les autres.

Ainsi se déroulaient les jours à la Chronoserie, presque tous semblables dans leur torpeur tiède et humide. Après le dessert, Madeleine desservait, et sa cuisse parfois venait frôler les genoux de Christophe,

ou alors c'était sa hanche qui effleurait son coude ou son avant-bras; mais Christophe ne levait pas les yeux, ne frémissait pas, rien ne remuait en lui à ses attouchements furtifs. L'oncle et la tante écoutaient la radio un moment, et suivant le ton des nouvelles, faisaient diverses réflexions. Estelle surtout. Mais l'oncle regagnait vite son étage, et pour quelques heures encore dans la nuit il rôdait entre les panses renflées de ses machines dont le bourdonnement inlassable variait parfois faiblement d'intensité. Lorsque Christophe passait dans le couloir pour regagner sa chambre, après avoir embrassé sa tante sur le front, il jetait un regard curieux sur le palier supérieur où de fugaces éclats de lumière crue illuminaient par saccades les murs et le plafond. Puis il refermait sur lui la porte de sa chambre petite et carrée, et il se couchait vite. Ce n'était qu'au milieu de la nuit, entre le premier et le deuxième sommeil, que la tragédie récente venait encore poser sur lui sa main de flammes, mais de plus en plus rarement, de plus en plus brièvement.

Il se revoyait alors sur la route de Meaux, et il entendait sous son crâne le hurlement strident des sirènes des avions, mêlé à la scie de leurs moteurs vociférants, au crépitement des balles de mitrailleuse sur la route, au grondement vibrant des bombes, aux cris de la foule éparpillée par la pluie mortelle. Il se revoyait dans le fossé, et à quelques pas de lui sur la route, ses parents encore dans la voiture, son père qui essayait de se garer sur le bas-côté encombré, sa mère à côté de lui, en robe rose, la bouche distendue par un cri qu'il n'entendait pas. Il avait vu plonger l'avion qui portait sous ses ailes carrées, bizarrement coudées,

les croix noires et blanches, et l'auto avait frémi sous l'impact des balles qui avaient traversé la carrosserie en sifflant, entraînant dans leur sillage de petites trombes blanches de métal pulvérisé. Son père et sa mère avaient basculé ensemble par la portière ouverte, dans un éparpillement de sang, d'os, de cervelle et d'entrailles. Il était resté jusqu'à la nuit dans le fossé, incapable de bouger, comme s'il avait été lui-même un cadavre dont il aurait copié l'immobilité. Ensuite il avait marché presque deux jours pour arriver jusqu'à la Chronoserie. C'était il y avait trois semaines, et maintenant ces images n'étaient rien de plus qu'un cauchemar que la nuit couvrait encore dans son manteau de cendres.

Le matin il se réveillait reposé et calme. Il se levait tard, déjeunait, lisait un peu ou rêvait dans le salon, réservant ses sorties à l'après-midi, à moins qu'il ne plût, ce qui était rare. Un soir, à la radio, ils entendirent le maréchal Pétain déclarer qu'il faisait à la France le don de sa personne. Tante Estelle remua dans son fauteuil et déclara que ce n'était pas malheureux, que c'était le chef qu'il leur fallait. L'oncle Antoine remonta vite à ses machines et la lumière baissa légèrement d'intensité alors que le bourdonnement enflait subitement, tandis que les vibrations des moteurs faisaient osciller le lustre en cuivre et tinter la vaisselle fragile à l'intérieur du buffet.

Le lendemain, Christophe poussa plus loin que d'ordinaire sa promenade, et resta longtemps le dos contre un arbre, à regarder de loin la maison basse et blanche aux murs barrés de traverses de bois, où il avait aperçu quelques secondes une jeune fille blonde qui était apparue à une fenêtre. Il rentra avec l'em-

brasement du ciel de l'ouest dans le dos, trois chauves-souris surgirent à son passage d'un bosquet et commencèrent une ronde papillotante, battant l'air de leurs malhabiles ailes de cuir. Ce soir-là, tante Estelle, avide de nouvelles, avait pris par hasard radio-Londres, et ils écoutèrent l'appel à la résistance lancé par un jeune général qui deviendrait célèbre par la suite, mais dans une phase de l'histoire que ni Christophe, ni Estelle, ni Antoine, ni Madeleine ne connaîtraient. Estelle secoua la tête, dit d'un ton accablé qu'on ne savait plus ce qu'il fallait croire. Christophe alla se coucher en pensant à la jeune fille blonde aperçue de loin à une fenêtre, et qui lui rappelait peut-être quelqu'un. Au-dessus de lui, les machines de l'oncle ronflaient paisiblement. Il n'avait pas fermé les volets, et par la fenêtre il regarda la lune, mince croissant citron, qui perçait le flanc laiteux d'un gros nuage si ténu qu'on voyait le ciel à travers. Il ne rêva pas cette nuit-là, et le lendemain il retournait vers la maison blanche, non loin de laquelle il reprit son guet, qui avait pour la première fois un but. Mais l'apparition de la veille ne se montra pas. Il en fut déçu, mais guère étonné : Wladimir l'avait suivi, c'était un présage funeste qui ne l'avait pas trompé.

Les deux jours suivants il plut, ce qui n'était pas arrivé depuis longtemps. Christophe resta au salon, assis sur une chaise à haut dossier en rotin tressé qu'il avait poussée près d'une fenêtre dont il avait tiré le rideau de tulle léger à petits pois violets. Il regardait le ciel strié par la pluie calme et régulière, et la vision de la nature détremmée, plus grise que verte, avec les arbres presque noirs, lui fit du bien. La radio marchait sans arrêt, en sourdine, et, dans son fau-

teuil habituel, tante Estelle cousait, ou raccommodait, avec de petits gestes furtifs. Madeleine faisait la poussière, s'attardant plus qu'il n'aurait fallu au voisinage de Christophe, qui la suivit des yeux plusieurs fois, avec insistance, mais sans complaisance ni intérêt véritable, cette femme n'étant pour lui qu'un objet un peu plus encombrant que les autres. Madeleine avait quarante ans, c'était une veuve ronde et lourde, toujours habillée de gris ou de noir, qui était au service de l'oncle et de la tante depuis plusieurs années, peut-être depuis la mort de son hypothétique mari. Son visage était lisse et pas désagréable, elle portait ses cheveux sombres tirés en arrière sur le front et les tempes, avec un chignon serré sur la nuque, et sa poitrine pesante voguait avec un mouvement ample sous son tricot à chacun de ses mouvements. Quand elle passait près de lui, Christophe sentait le parfum aigre de sa sueur, et ce relent de chair moite l'importunait, l'irritait.

Le soir du deuxième jour de pluie, l'oncle se montra plus agité que d'ordinaire, et déambula quelque temps de long en large dans la salle à manger avant de s'asseoir. Ses yeux bleus brillaient de contentement derrière ses lunettes rondes à minces montures de laiton, et il annonça que ses machines pouvaient maintenant se passer d'électricité, et qu'elles fonctionneraient perpétuellement sur l'énergie chronotique universelle. Christophe et Estelle comprirent que ses travaux avaient franchi un cap important, mais ils étaient trop ignorants des choses de la science pour poser des questions auxquelles ils savaient bien par avance que l'oncle ne répondrait pas. Cependant ils remarquèrent un peu plus tard que malgré une recrudescence sen-

sible du ronronnement, la lumière n'avait pas varié d'intensité.

Trois jours après, ils entendirent annoncer à la radio, dans un communiqué bref et grave, que l'armistice avait été signé. Cette nouvelle ne fit ni chaud ni froid à Christophe, car la guerre n'était jamais venue à la Chronoserie autrement que sous la forme de rares et lointaines colonnes mécaniques ou pédestres, et aussi par le bruit éphémère des avions qui passaient; de plus, il avait l'après-midi même, et pour la seconde fois, aperçu la jeune fille blonde de la maison voisine. Son esprit était rempli d'elle, de sa forme évanescence plutôt, et il ne pouvait sérieusement se préoccuper des affaires du monde. Sa tante et son oncle eurent tous deux des réactions différentes, mais qui témoignaient pareillement de leur émotion. Estelle avait lâché cuillère et fourchette et était devenue plus pâle encore si c'est possible; elle avait murmuré : Mon Dieu, où allons-nous... Notre pauvre pays s'en va à l'eau. L'oncle Antoine, d'un geste impulsif qui était bien peu dans sa nature absente, s'était penché vers elle, avait saisi le poignet mince de son épouse par-dessus les dentelles de son chemisier. Ne crains rien Estelle, avait-il dit de sa voix douce. Je crois que demain nous pourrons partir. Je suis presque prêt...

Christophe avait été étonné, car jamais dans les conversations de l'oncle et de la tante il n'avait été question de départ; puis il sentit quelque chose se serrer dans sa poitrine, car il craignait qu'on ne l'éloignât de la jeune fille blonde. Il interrogea sa tante du regard, mais la frêle vieille dame avait baissé les yeux, s'était absentée en pensée de la salle à manger. Avez-vous envisagé de quitter la Chronoserie, mon oncle?

demanda-t-il alors après une petite hésitation. Antoine eut un sourire lointain. Non, pas la Chronoserie. Bien au contraire : c'est la Chronoserie qui va quitter ce monde désespérant. Christophe ne comprit pas, mais répondit quand même : Je comprends. Puis le silence s'installa, l'oncle ayant coupé la radio. Dehors, la nuit frôlait la maison de ses ailes de vent. Christophe referma autour de lui une coque de songes, il se voyait courant dans les prés en tenant par la main la jeune fille blonde qui riait sans bruit, tandis que les perles régulières de ses dents apparaissaient entre les frais pétales de ses lèvres et que ses cheveux volaient dans la lumière poudrée du soleil. Il lui avait inventé un nom : Claire, parce qu'il trouvait qu'il lui allait bien. Il avait pu la contempler presque une heure dans l'après-midi, alors que l'inconnue s'était assise sur un banc dans le jardin, lisant un livre que Christophe s'imaginait être de poésie. Un gros chat angora orange et blanc était venu s'asseoir sur les genoux de la jeune fille, et celle-ci avait abandonné un moment sa lecture pour le caresser; Christophe en avait été content car il aimait lui aussi les chats, et c'était quelque chose qui déjà les rapprochait. Il avait projeté en pensée une main immatérielle qui avait glissé sur l'échine souple et tiède de l'animal, tandis que ses doigts invisibles frôlaient parfois ceux de la tendre inconnue.

Alors que Christophe traversait le couloir pour regagner sa chambre, il entendit son oncle s'adresser en ces termes à Madeleine : Vous avez bien acheté des réserves de nourriture, comme je vous l'avais recommandé? Mais, monsieur, répondit la domestique, ça fait quinze jours que je n'arrête pas de faire des provisions. La cave en est pleine! L'oncle se tenait sur la

première marche de l'escalier, accoudé à la rampe de chêne bien cirée. Étonné, il s'approcha de lui.

Cela va si mal, mon oncle? Le vieux savant hocha la tête, sa main glissa lentement dans ses cheveux clairsemés. Je vois de gros nuages s'accumuler sur l'Europe, et qui sait? sur le monde entier, murmura-t-il distraitemment. Mais ne t'en fais pas, Christophe. Nous ne serons plus là pour voir l'orage qui va se déchaîner sous peu...

L'oncle se détourna sur ces paroles sibyllines, et gravit l'escalier vers le palier supérieur. Cette nuit-là, les machines vrombirent avec une puissance inaccoutumée. Le lendemain, au déjeuner, Estelle glissa à Christophe : Ton oncle ne s'est pas couché de la nuit. Antoine parut un peu plus tard dans le salon, les cheveux hérissés et son gilet déboutonné; il avait le visage fripé et les paupières rouges, mais, derrière ses lunettes rondes, ses yeux brillaient d'une lueur singulière. Tout le monde est ici? interrogea le savant. Il insista ensuite pour que personne ne sorte de la maison avant qu'il n'en donne expressément la permission, et il appela Madeleine qui sortit tout effarée de la cuisine, un tablier blanc noué autour de ses hanches opulentes. Vous ne bougerez pas de la maison, Madeleine, fit l'oncle l'index en l'air. C'est le grand instant! ajouta-t-il avant de se précipiter à nouveau vers l'étage supérieur. Les machines se mirent à hurler sur un mode aigu. Jamais elles n'avaient tourné si fort. Le plafond vibra, le lustre commença à se dandiner, les perles des abat-jour s'entrechoquèrent; dans le buffet, la vaisselle tinta. On eût dit qu'une scie mécanique à la voix déchirante s'attaquait aux fondations mêmes de la maison. Cela dura une demi-heure. Juste avant que le

bruit réintègre son ronronnement coutumier, Christophe, qui avait repris sa faction morose devant la fenêtre, fut le témoin d'une curieuse altération du paysage. Sous ses yeux, le décor ondula, se brouilla; sur l'aquarelle encore fraîche des prés, des arbres et du ciel, ce fut comme si on avait renversé une bouteille d'eau; les couleurs s'estompèrent, coulèrent, se fondirent les unes dans les autres. Christophe ferma les yeux, prit son front dans sa main, brusquement saisi de vertige, comme s'il se fût trouvé sur le pont d'un bateau instable balancé par le roulis. Cette sensation dura peu. Il rouvrit les yeux, il se sentait un peu écœuré, mais le plancher, la pièce, le cadre de la fenêtre, tout avait repris une géométrie rassurante. Même le paysage, qu'il avait vu s'altérer subtilement dans ses structures solides, s'était recomposé. Il crut d'abord à un malaise; à la Chronoserie, comme cela arrive dans les longues périodes désœuvrées, il mangeait trop. Mais en regardant avec plus d'attention le panorama vert qui scintillait derrière la vitre, il y décela de sensibles modifications qu'il ne put sur l'instant s'expliquer, ne sachant trop s'il fallait les mettre sur le compte d'un trouble passager de la mémoire, d'une inexactitude d'observation, ou d'une altération subite de la végétation due aux machines fantasques de l'oncle. En tout cas, les arbres élancés de la haie lui semblaient avoir diminué de hauteur, et un important bosquet d'arbres en boule était apparu au-delà, dans le champ qui s'étendait devant la route où il regardait parfois passer des troupes.

Le ciel aussi s'était modifié; nuageux l'instant d'avant, il rayonnait maintenant d'un soleil lumineux d'été en son plus beau mois. La vitre réverbérait la

chaleur, et Christophe dut quitter son emplacement près de la fenêtre. L'oncle apparut à cet instant, tout agité d'un contentement qu'il avait sans doute attendu longtemps. Il saisit par les épaules Estelle qui, de surprise, en lâcha son tricot, ses aiguilles, ses mailles qui filèrent.

J'ai réussi! Nous avons quitté notre époque! Nous avons reculé dans le temps! cria l'oncle. C'est ainsi que Christophe connut le secret des travaux mystérieux, et apprit que les résultats escomptés par le savant avaient été obtenus.

Mais sur l'instant, cette révélation ne lui procura aucune émotion particulière.

Ils en reparlèrent encore à table, naturellement, mais déjà l'oncle Antoine s'était replongé dans son monde intérieur, où les chiffres et les équations devaient rouler sur les flots interminables du temps bouleversé. Il remonta vite, il avait encore des calculs à faire, pour vérifier. Christophe et Estelle apprirent cependant qu'ils avaient (mais pas seulement eux, aussi la maison, et le jardin, en vérité toute une portion sphérique d'espace dont la Chronoserie occupait le centre) reculé de vingt-quatre ou vingt-cinq ans dans le temps. La Chronoserie était maintenant ancrée dans le passé, et ce passé, pour eux, était devenu le présent.

Madeleine desservit comme d'habitude, mais sur son visage plein, quelque chose comme une ombre s'était déposée, atténuant la roseur vive de ses joues. A l'étage, les machines poursuivaient leur ronron assoupi. Vers deux heures (c'était du moins l'heure

qu'indiquaient, à la Chronoserie, pendules et horloges, alors que dans le ciel de l'époque rejointe, le soleil accusait déjà un déclin prononcé), Christophe sortit, traversa le jardin en courant, le chemin, monta sur la butte, tourna à droite après la haie qui avait diminué, courut encore à travers des prés qui avaient peut-être subtilement changé, ne s'arrêtant net qu'à côté du gros chêne habituel qui lui n'avait pas bougé, étant arbre à défier les ans.

L'angoisse lui était venue un peu plus tôt, à table, en écoutant les explications de l'oncle; il avait ensuite essayé de la refouler, mais l'idée qu'il avait eue était beaucoup trop serrée dans le carcan de la vérité pour qu'il pût l'écarter. Et, debout contre le chêne, il vit que ses pressentiments étaient devenus réalité : la maison blanche où il avait découvert la fille blonde de ses rêves avait disparu, il n'y avait plus sur le pré d'un vert éteint que des arbres épars qui frissonnaient dans le vent doux d'une saison étrangère, un bel été finissant, qui appartenait à une année antérieure à celle de sa propre naissance.

Il s'assit le dos calé contre le tronc rugueux du chêne, et resta un long moment sans penser à rien, contemplant seulement dans les décors escamotables de sa mémoire une silhouette menue qui passait. Le tonnerre le tira de cette absence. Il leva les yeux vers le ciel qui s'assombrissait, mais les nues étaient paisibles; dans leur profondeur outremer, toutefois, naquit une fumée blanche en panache qui se dilua vite. De nouveaux grondements retentirent. Christophe se leva, ouvrit de grands yeux étonnés. Devant lui, dans les champs plats piqués d'arbres, une armée se déployait, avec des chevaux, des canons qui tiraient

en tressautant sur leurs grandes roues à rayons. Ce qu'il avait pris pour le tonnerre était une préparation d'artillerie. Incrédule, il suivit des yeux les soldats en capote bleue et pantalon rouge qui s'éparpillaient dans le même désordre apparent que des fourmis dont on a dérangé la maison de brindilles. Les canons tiraient sans discontinuer sur un ennemi invisible, que la forêt ou l'horizon cachait. Lorsque enfin le tir cessa, une multitude d'hommes en bleu et rouge commencèrent à courir en direction d'une lisière proche où l'adversaire n'était pas davantage discernable. Les soldats poussaient des clameurs, hurlaient des phrases que Christophe, trop loin, ne comprenait pas. Il restait fasciné par ce déploiement de forces, par cette charge absurde contre le néant. Les régiments peu à peu se diluèrent dans les arbres, Christophe entendit des coups de fusil isolés; lorsqu'il vit un groupe de trois cavaliers qui, lui sembla-t-il, venaient vers lui, il tourna les talons et se mit à courir vers la Chronoserie.

Son oncle et sa tante étaient debout sur le porche, l'attendant peut-être. Le soleil venait de se coucher, l'horizon flambait encore, perpétuant les illusions guerrières. Que se passe-t-il? Quelles sont ces détonations? interrogea l'oncle. Une grande bataille est en train de se dérouler à moins d'un kilomètre... jeta Christophe, essoufflé. Mon Dieu! Une bataille..., fit tante Estelle en joignant les mains. C'est bien ce que je supposais, conclut l'oncle le front barré verticalement par un grand pli : Nous avons reculé de vingt-cinq ans dans le temps. Nous sommes arrivés en septembre 1914, en pleine offensive de la Marne.

C'est bien de toi, murmura Estelle en secouant la

tête. Elle prit Christophe par le bras, s'appuyant sur lui pour rentrer dans la maison à la suite de l'oncle. Il y a tout le temps des guerres... ajouta-t-elle en soupirant. Le chien passa entre leurs jambes, en attente d'une caresse qu'ils lui refusèrent.

Ils soupèrent alors que la nuit était déjà épaisse depuis longtemps, l'heure interne de la Chronoserie étant décalée par rapport au temps extérieur dans la trame duquel ils avaient fait intrusion sans en déchirer la maille. La canonnade avait repris, sporadique. Par les fenêtres, ils voyaient parfois le ciel s'illuminer dans le crépitemment d'une fusée éclairante aux couleurs féeriques, qui dérivait longuement au-dessus des arbres comme une comète nonchalante. Et quand je pense, dit une fois l'oncle Antoine, qu'un autre moi-même doit se trouver à quelques kilomètres d'ici peut-être, aplati derrière un buisson, le revolver à la main, et tressaillant au moindre frôlement dans les feuilles...

Cette réflexion rendit Christophe songeur, mais un moment seulement, car son esprit retournait continuellement à la compagnie de la jeune fille que la glissade dans le temps lui avait volée, il n'osait pas encore se dire : à tout jamais.

Nous allons reculer plus loin encore, annonça l'oncle au dessert, tandis que le roulement lointain des 75 faisait vibrer les couverts. Il regagna son étage, les machines haussèrent leur ronflement au niveau du tumulte extérieur.

Christophe était dans sa chambre, devant sa fenêtre, et il regardait sans le voir le paysage englouti par la nuit quand il fut le témoin du nouveau bouleversement; alors il sentit son corps se tordre dans la topologie

sournoise d'un vertige vite éteint. Il vit dans la nuit la masse épaisse d'une forêt boucher tout l'horizon. Une lune ample et jaune qui n'était pas là la minute d'avant semait des paillettes de lumière blanche sur la cime des arbres touffus. L'image de la jeune fille blonde s'imposa une fois de plus avec violence dans son esprit, et ce fut en lui comme une morsure secrète mais cruelle; car ce nouveau saut dans le passé l'éloignait encore de celle qui l'avait troublé par son charme évanescent, sa folle blondeur, sa jeunesse émouvante et fraîche. Et il ressentait les années accumulées comme des kilomètres.

Il alla se coucher la gorge serrée, retenant au bord de ses paupières les larmes prêtes à sourdre de sa verte adolescence. Il dormit mal, quelques mitraillasses se mêlèrent dans ses rêves à un sourire figé, l'aube bruissante vint très vite le tirer du sommeil : le matin était venu rapidement, le saut dans les années s'étant accompagné encore d'un imprévisible décalage horaire.

Plus tard dans la matinée nouvelle, Christophe, Estelle et Antoine allèrent avec le chien faire quelques pas dans la forêt qui maintenant cernait la Chronoserie de tous côtés, comme un mur vert et frissonnant. Les feuillages étaient d'une tendre verdeur, et des fleurs naissantes mettaient à certaines branches une touche de rose ou de blanc : dans leur fantastique course à reculons, les habitants de la Chronoserie avaient retrouvé le printemps. Ils errèrent donc une heure sous les futaies murmurantes, écartant devant eux fougères et buissons; des oiseaux invisibles chantaient dans les ramures, et plusieurs fois ils sursautèrent à des galopades qui signalaient devant eux la

fuite d'animaux sauvages, que Wladimir parfois faisait mine de poursuivre. L'oncle avait dit qu'ils avaient cette fois reculé de près de deux siècles. Après un silence, il avait ajouté : C'est trop, peut-être... et ce doute qu'il manifestait soudain avait mis mal à l'aise Christophe et Estelle, soufflant l'entrain des conversations comme un vent aigre la flamme vacillante d'une bougie. Ils étaient rentrés vite, autour de la Chronoserie un cercle parfait d'herbe rase délimitait une frontière rigoureuse avec la muraille des arbres, dont certains présentaient les mutilations brun clair de leurs branches coupées net par l'insertion dans le passé de toute une section d'espace étranger projetée par une force incroyable.

Le repas de midi fut silencieux, Madeleine, morose, passait les plats dans le seul cliquetis des fourchettes et le grincement des chaises remuées. Sur la table basse près de la cheminée, le gros poste de radio carré en bois sombre était muet, inutile, déplacé. L'après-midi, Christophe repartit vers les bois. Il franchit près d'un kilomètre de forêt avant de déboucher sur une ouverture de prés fleuris, couverts de hautes herbes folles. Il se fit un trou dans les tiges coupantes, s'allongea face au soleil, se laissant couler dans l'onde vivifiante du ciel, soûlé du parfum des fleurs, la tête creuse, vierge de pensées. Il rentra comme de coutume au déclin du jour, et dans la forêt il aperçut sur une branche basse un gros chat gris et brun qui le regardait de ses impassibles yeux jaunes. Christophe s'arrêta, fit un bruit d'appel avec ses lèvres pincées. Le chat arquait son échine, gonfla son poil, rabattit ses oreilles, sortit ses griffes et cracha méchamment dans sa direction; Christophe n'in-

sista pas, passa outre, pour ne pas risquer la colère de cette farouche divinité des bois. Au repas du soir, il posa à l'oncle une question qui lui brûlait le cœur depuis la veille. La réponse tomba comme un couperet. Il est possible de descendre dans le passé, mais pas de remonter dans le présent, avait dit l'oncle.

Ou peut-être un jour, si je parviens à modifier mon déchronoseur... Il avait ajouté cela après quelques secondes de silence, sans doute pour atténuer la lourdeur du coup qu'il venait de porter. Mais Christophe lut sur son visage ridé le mensonge diplomatique. Estelle soupira, laissa retomber sa fourchette.

Le passé vaut mieux que le présent que nous avons quitté, dit encore l'oncle. Je vous assure. Nous nous y ferons très bien, vous verrez... Le reste de la soirée fut coulé dans un bloc épais de silence que seul vint rompre un gémissement plaintif de Wladimir, qui enregistrait dans son cerveau obscur le malaise qui régnait.

Le lendemain, Christophe, au cours de sa randonnée solitaire, déboucha sur un chemin de terre et croisa une charrette tirée par deux bœufs et conduite par un paysan. A son approche, l'homme arrêta son attelage, fit un salut amical à Christophe, et chercha à engager la conversation dans un patois que le jeune homme fut incapable de déchiffrer. Il répondit par une banalité qui ne fut pas plus comprise, haussa les épaules, écarta les mains dans un geste d'impuissance. Le paysan, qui était coiffé d'un chapeau de feutre à larges bords retombants, secoua la tête et fit claquer sa langue; la charrette reprit en grinçant sa route cahotante, Christophe la suivit des yeux jusqu'à

ce qu'elle soit cachée par un tournant du chemin. Le fait d'avoir rencontré un homme du passé l'amusa un moment, mais il était déçu de ce que le contact eût été si insatisfaisant. Il était doublement étonné, d'une part parce que l'homme n'avait pas semblé surpris à la vue de ses vêtements modernes, mais surtout parce qu'il n'aurait pas cru qu'en deux siècles, la langue eût évolué à ce point. Lorsqu'il en parla le soir à son oncle et à sa tante, Estelle lui répondit que même au ^{xx}^e siècle, il existait encore des patois régionaux incompréhensibles au non-initié. Christophe, qui était un garçon de la ville, ignorait cela. Quelques minutes plus tard, les machines de l'oncle se mirent à rugir de manière imprévisible, et ils ressentirent tous le vertige coutumier aux déplacements temporels.

Quand le trouble de perception qui accompagnait les sauts cessa, un chaud soleil brillait à travers la fenêtre, au-dessus d'une forêt incendiée par l'automne. La minute d'avant, c'était la nuit d'un printemps frais. L'oncle s'était redressé, tout pâle. Je vais voir ce qu'il y a, souffla-t-il; et il bondit vers l'étage supérieur. Christophe était resté immobile face à sa tante, qui caressait distraitement la tête lisse de Wladimir. Madeleine renifla. Qu'est-ce que nous allons devenir, madame? fit-elle de sa voix chaude et grave qui, maintenant, tremblotait. Retournez dans la cuisine, mon petit, répondit doucement la vieille femme. Monsieur s'occupe de cela. Madeleine disparut vers l'office, et lorsque l'oncle reparut, son visage était soucieux et le pli de son front s'était accusé.

Je ne comprends pas très bien ce qu'il y a, fit-il d'un ton contrit, répondant à l'interrogation muette qui se lisait dans les yeux fixes de sa femme et de son

neveu. Le déchronoseur s'est comme emballé... Je ne peux plus l'arrêter. Tu ne peux plus l'arrêter? fit Estelle en écho.

Non. J'ai bien essayé, mais les commandes extérieures ne répondent plus. Je crois que cette fois, nous avons fait un bond de cinq mille ans en arrière. Cinq mille ans!... soupira Estelle d'un ton presque admiratif. Mais tu ne peux pas couper le courant? demanda calmement Christophe. Il se rendit compte aussitôt que ce n'avait été que des paroles irréfléchies : ils avaient mangé ce soir-là (ce soir maintenant emporté dans les flots du temps) à la pauvre lueur des lampes à pétrole, ayant laissé l'électricité loin devant eux, dans ce xx^e siècle qui s'éloignait maintenant à une vitesse vertigineuse. Et puis l'oncle n'avait-il pas dit que ses machines fonctionnaient désormais toutes seules?

Mais Antoine ne releva même pas la question de son neveu; sans doute ne l'avait-il pas entendue. Tête baissée il réfléchissait, ses doigts pianotant sur le bois ciré de la table, grommelant pour lui-même des phrases inaudibles. De l'étage où il remonta peu après, un avertissement parvint : il ne fallait pas sortir de la Chronoserie, sous aucun prétexte, car un imprudent qui se serait trouvé en dehors du champ du déchronoseur lors d'un imprévisible changement d'époque resterait prisonnier du siècle quitté. Ce fut donc collés aux fenêtres du grand salon que Christophe et sa tante furent les témoins du quatrième bond en arrière.

L'éprouvante sensation de distorsion organique une fois apaisée, les deux observateurs de l'impossible chute dans le temps se trouvèrent confrontés à un

spectacle qui les stupéfia. Devant eux, à vingt mètres de la Chronoserie, au-delà de la frontière spatio-temporelle, la forêt avait disparu; une banquise de neige uniforme venait buter contre la circonférence magique qui s'acharnait à trouser de plus en plus profondément l'épaisseur du temps. Une coupure franche permettait d'évaluer la hauteur de la neige compressée à trois mètres environ au-dessus du sol glacé. Au-delà, les dunes molles et sans couleur se perdaient dans les lointains mangés de brume. Un silence oppressant planait sur ce décor désolé, où toute idée de vie animale ou végétale semblait avoir été balayée par le souffle glacial d'un éternel hiver. Au-dessus de l'étendue boursouflée de la neige, un ciel sans faille pesait de tout son poids de plomb. Vers l'est, une vague tache d'étain aux bords mouillés signalait le faible soleil levant d'une matinée gelée. Impulsivement, Christophe ouvrit la fenêtre; un froid de glace s'insinua dans le salon, un froid terrible qui montait de la couverture de neige de la terre, qui descendait en marée lente du ciel sans vent, saupoudrant les visages d'une cristallisation instantanée, pénétrant dans leurs bronches à la première inspiration, s'insinuant sous la peau, jusque dans les os.

Christophe ferma la fenêtre. Une sensation de présence le fit se retourner, l'oncle était redescendu, il était juste derrière lui, il regardait le vide de neige et de froid avec une expression indescriptible.

Que se passe-t-il, Antoine?... C'est l'hiver? grelotta le timbre fêlé de tante Estelle. C'est un bien long hiver, en effet, répondit l'oncle. Nous avons atteint une période glaciaire. Et il expliqua que parfois le froid s'étendait sur la terre, la recouvrant jusqu'aux

tropiques d'une couverture de neige et de glace; on appelait cela une glaciation, et le phénomène était causé principalement par l'excentricité de l'orbite terrestre et les variations de l'inclinaison de l'axe de rotation. Les périodes de glaciation étaient irrégulières, mais ils avaient dû aboutir à la plus récente, qui avait été appelée période de Würm, et se situait entre quatre-vingt mille et cent mille ans dans le passé.

Cent mille ans..., répéta Estelle. Un curieux sourire triste se dessina lentement sur ses lèvres violettes, ses yeux de tendre azur émirent une étincelle pâle, comme un message sibyllin. Mais jusqu'où allons-nous aller? demanda Christophe. Il avait tourné le dos au front glacé du grand hiver planétaire, et une petite silhouette aux cheveux dansants avait fait un bout de chemin dans sa tête, contre le décor moite et acide d'une belle journée de printemps.

Je ne sais pas, dit l'oncle. C'est effrayant... Il leva une tête anxieuse vers le plafond vibrant de l'effort insensé des machines folles.

Nous glissons vers le passé selon une trajectoire au mouvement alternatif, mais à une vitesse uniformément accélérée. C'est-à-dire que les bonds en arrière seront de plus en plus rapprochés, et que chaque fois nous ferons un saut plus important.

Mais il faut arrêter cela, mon oncle!

Par la porte du fond du salon qui se refroidissait, comme toute la maison prise dans l'étau des neiges, se glissa la forme lourde et silencieuse de Madeleine. Christophe surprit son regard effaré, vit le tremblement au coin de ses lèvres; mais la femme ne dit rien, se contentant d'observer, avec l'espoir peut-être qu'un message rassurant viendrait d'eux, des trois

silhouettes qu'elle voyait à contre-jour, devant les fenêtres ouvrant sur l'impossible décor blanc. Wladimir, venant lui aussi des cuisines, se faufila dans le salon, s'arrêta subitement à hauteur de la cheminée, poussa un gémissement prolongé. Et un nouveau changement eut lieu. Ils émergèrent cette fois au cœur de la nuit, une nuit tiède et douce bien que couverte, et pleine du murmure crépitant d'une pluie lourde et patiente qui frappait les ramures de la forêt retrouvée.

Ils sortirent tous sur le perron, et à l'abri de l'ap-pentis ils regardèrent sans un mot la pluie tomber interminablement. Le changement suivant les surprit ainsi à l'extérieur; la forêt était toujours là, plus dense peut-être, plus sombre, évoquant des images africaines. C'était le jour, il faisait beau, et plus chaud que jamais. C'est entre ce changement et le suivant qu'ils perdirent Wladimir : l'animal avait franchi le cercle protégé sans qu'ils y prennent garde, s'était éloigné dans la forêt pléistocène; le bond qui suivit l'exila pour toujours de la Chronoserie en fuite. Estelle parut très affectée par cette perte, mais n'alla pas jusqu'à pleurer l'épagneul; Christophe, en son for intérieur, se réjouit de la disparition de cette bête qu'il n'aimait pas.

En tout, ils assistèrent à six changements. Comme l'avait prévu l'oncle, leur fréquence se resserrait, et leur temps de présence dans les époques abordées était de plus en plus court; et aussi, mais de cela ils ne pouvaient avoir qu'une connaissance subjective, chaque bond les lançait beaucoup plus loin en arrière dans le passé que le bond précédent. Entraîné par les machines démentes de l'oncle, le temps dévidait ses bobines de plus en plus vite, les précipitant inexora-

blement vers le néant. Ils émergèrent deux fois en pleine nuit, les autres fois au jour. Cette glissade insensée leur fit croiser encore une période glaciaire, beaucoup plus rigoureuse que la précédente : cette fois, ce n'était plus de la neige qui couvrait la terre, mais une véritable falaise de glace compacte qui s'élevait à la hauteur des toits de la Chronoserie, enserrant la maison dans un cylindre compact de froid matérialisé. Ils refluèrent tous vers l'intérieur, sous l'assaut mordant des vagues de gel, et se couvrirent de manteaux, d'écharpes, de bonnets et de châles. Mais très vite, un nouveau glissement leur fit retrouver l'été, et la chaleur humide d'une forêt dont les arbres aux troncs énormes baignaient dans un marais stagnant, d'où s'élevaient de hautes tiges frêles portant en grappes des belles fleurs mauves. La forêt exhalait un relent de moisi, ce domaine était celui de la pourriture végétale, de la décomposition lente dans un bain tiède. L'eau du marais commença à envahir le jardin, des rides de boue liquide vinrent clapoter contre les murs de la maison. Loin dans la forêt sombre, qu'un pilier de lumière inclinée venait éclairer par place, ils virent passer une forme lourde à la tête bizarrement encornée. Puis la forêt oligocène s'effaça comme un rêve qui se fond dans l'eau du réveil, comme un décor de cinéma dilué dans un savant fondu-enchaîné. Après, sous le soleil rasant d'une soirée bouillonnante de chaleur, ils virent au loin une mer battre des falaises rouges; la forêt s'était étiolée, les arbres s'étaient faits sveltes et leurs feuilles s'éparpillaient en panaches au-dessus de leurs troncs maigres. C'étaient des arbres adaptés à un climat tropical, et bien que ce fût le soir, l'horizon terrestre ondulait encore sous les

longs bancs de chaleur sableuse qui s'étiraient entre des dunes lointaines. Mais la mer surtout les fascina. Ce sont les grands bouleversements du crétacé supérieur, commenta l'oncle. Nous ne devons pas être bien loin des cent millions d'années de notre point de départ... La mer s'irisait de paillettes orangées, frôlées par le ventre mou du soleil. L'oncle dit encore : Nous aurions aussi bien pu nous retrouver sous mille mètres d'eau. Je n'avais pas pensé à ça... Christophe regarda l'oncle avec curiosité, mais ce danger évoqué était trop inaccessible à l'esprit concret pour qu'il pût l'effrayer sérieusement. Ensuite le vent temporel qui emportait la Chronoserie et ses habitants comme des fétus se leva à nouveau, le monde chavira, involua.

Jusqu'où allons-nous aller comme ça, mon oncle! cria presque Christophe au sortir de l'écœurement du voyage. Qui sait... murmura l'oncle. Il passa ses deux mains dans ses cheveux, les visages sérieux d'Estelle et de Madeleine flottaient à hauteur de ses épaules comme détachés de leur corps, et les deux paires d'yeux ne le quittaient pas, quémendant, suppliant, espérant, tout à la fois. La question de Christophe et la réponse qu'il connaissait battaient à ses tempes, et Antoine se sentait las, si las tout à coup, ses idées se brouillaient, il se sentait fondre dans les flots du temps qui les emportaient, et c'était lui qui avait ouvert les vannes.

Nous atteindrons fatalement le moment où la Terre n'était qu'une boule de rocs embrasés sans oxygène, dit-il faiblement. A moins que...

Il s'arrêta. La houle du temps bruissait à l'intérieur de sa cervelle, désagrégeant lentement mais sûrement

les masses délicatement agencées qui font vivre la flamme pure de l'intelligence. Tout fondait sous la coupole ronde de son crâne, et dans l'eau trouble dont le niveau montait lentement, des icebergs de raison flottaient encore à la dérive, s'entrechoquant.

Il faudrait détruire le déchronoseur..., souffla-t-il enfin. Son menton se rabattit contre sa poitrine. Il avait dit ce qu'il fallait, l'effort avait été énorme, disproportionné par rapport à l'acte tout simple qu'il impliquait.

Détruire tes machines, dit calmement Christophe. Et nous nous arrêterons?

Nous nous arrêterons.

Tu l'as toujours su, n'est-ce pas?

Autour d'eux, une forêt clairsemée bruissait dans le vent tiède d'un matin perdu dans les millénaires. Les arbres avaient les pieds dans l'eau, de hautes fougères bleues sortaient du sol détrempé. Des insectes volants bourdonnaient sur leur tête, qu'ils devaient chasser de la main. Une libellule qui avait la taille d'une colombe passa près d'eux dans le doux frissonnement de ses ailes translucides, happa au passage une grosse mouche verte, s'en fut en la grignotant en vol.

Tu l'as toujours su?

Je l'ai toujours su, soupira enfin l'oncle.

Alors détruisons-les! Vite!

Détruisons-les... vite. La voix de l'oncle avait été inaudible, c'était un acquiescement secret, pour lui-même.

A la cave, tous! ordonna Christophe. Prenez des pelles, des pioches, des haches, des marteaux, et détruisons les machines...

... Des haches, des marteaux, fit l'oncle en écho. Il se précipita le premier, suivi de Madeleine. Christophe dut pousser légèrement dans le dos sa tante, qui restait immobile, comme hébétée. Ils remontèrent tous de la cave avec de gros instruments de jardinage ou de bricolage, tranchants, piquants, contondants. Au premier, les machines tournaient toujours, les yeux verts et jaunes clignotaient dans la pénombre. Là... là... et là! indiquait l'oncle en montrant des fils, des câbles, des conduits. Les haches, les masses et les serpes s'abattirent. Le fer chuinta sur le fer, des ampoules claquèrent, des cadrans s'étoilèrent, riant de toutes leurs dents de cuivre ébréchées. De délicates architectures de verre sombrèrent comme des palais féeriques touchés par la foudre de dieux en colère, les yeux verts et jaunes s'éteignirent, crevés. Des câbles tronçonnés pendaient sur le plancher, certains se tordant encore tandis qu'ils répandaient en menues étincelles leur sang électrique qui fuyait. Les machines de l'oncle couvraient toute la superficie du premier étage, dont la plupart des cloisons avaient été abattues. Les destructeurs passaient d'un bloc à l'autre, comme possédés. Dans le vacarme du métal résonnant, on entendait les respirations haletantes, et de grands hans! qui accompagnaient l'orbe étincelant des outils qui montaient, descendaient, broyaient. Bientôt la grande pièce fut couverte de débris, et des capots défoncés des machines pendaient des intestins de cuivre et de laiton. Le bourdonnement s'était tu définitivement depuis longtemps que les habitants de la Chronoserie taillaient encore dans la chair à vif des engins éventrés. C'est l'épuisement qui les arrêta enfin, et ils s'écroulèrent les uns après les autres

contre les carcasses de leurs victimes dépecées. Des mares de sueur s'arrondissaient aux aisselles et dans les dos, sur la chemise des hommes et le corsage des femmes; les respirations se calmèrent peu à peu, dehors le vent poussait dans un ciel de cristal une sombre cohorte de nuages pansus.

Ils ne redescendirent qu'au bout d'un long moment, vidés de toute substance, les membres raidis, le cerveau nu. Chacun alla s'abattre sur un lit, pour fuir la réalité dans un sommeil agité de tressaillements et de cauchemars brusques. Ils se retrouvèrent tous devant la maison, dans l'après-midi lourd de cette terre étrangère, qui serait la leur désormais. Ils avaient surgi un à un de la Chronoserie, les yeux creusés et absents, personne n'éprouvant le besoin de parler à personne. La lassitude durait, bloquait les muscles, pesait sur les corps, refermait sa main de bois mort sur les fronts. Ils s'étaient tous assis dans le jardin maintenant tourbeux, sur les bancs peints en blanc qui autrefois étaient l'occasion de paisibles somnolences au soleil. Et tous regardaient sans passion le monde fruste qui les entourait, ce monde rugueux habité d'une longue patience, qu'ils devraient apprendre à connaître, où ils devraient apprendre à subsister, puisque désormais il n'y avait plus d'espoir de retour. Mais autour d'eux le décor ne changeait plus, le temps avait cessé de les digérer, il avait repris son imperceptible marche en avant. Au-dessus des fougères robustes et des plantes à larges feuilles grasses qui surgissaient de la boue, les insectes volants continuaient leur ronde infatigable, dans laquelle une libellule géante à l'abdomen délicatement ourlé de vert émeraude venait parfois creuser un trou de proies

mangées vivantes. Les hauts arbres à plumet s'étagaient dans l'infini du monde plat, secoués doucement par le vent intermittent. L'horizon fumait; la plaine mouillée évacuait sans cesse son eau vers le ciel brouillé et changeant, une brume rose rendait les lointains irréels. Parfois un lézard sortait son museau inquisiteur d'une touffe de fougères, puis disparaissait dans les replis du sol où la terre et l'eau se mêlaient étroitement. Le ciel était vide d'oiseaux, la végétation ne connaissait pas encore les fleurs; l'univers était terne, calme, silencieux. Les habitants de la Chronoserie restèrent jusqu'au soir, qui apporta un peu de fraîcheur à l'air poisseux traînant un tenace parfum de moisi.

Nous allons rester là... toujours, articula l'oncle pesamment. Il ajouta : Je n'aurais sans doute pas dû. Non, je n'aurais pas dû... La pression de la main d'Estelle sur son bras arrêta la manifestation tardive de ses remords. 1940 était désormais bien loin, au-delà des regrets, au-delà même de l'imagination. Comme ils pénétraient dans la maison ombreuse, Christophe demanda à l'oncle en quelle époque ils avaient terminé leur course. Le vieux savant hésita, passa une main machinale sur son crâne, alla finalement tirer des rayons de la bibliothèque un gros livre à couverture vert sombre qu'il consulta longuement. Nous devons être en plein jurassique; ou peut-être au début du trias, fit-il avec peine. En pleine ère secondaire. Le gros livre retomba sur ses genoux, l'oncle se laissa aller contre le dossier du fauteuil où il s'était abattu. Alors nous verrons des dinosaures, fit Christophe avec un sourire enfantin. Je ne crois pas, répondit le savant. Les géants comme les diplodocus ou les allosaures

n'existent pas encore. Nous pourrions voir peut-être des... des... L'oncle hésita encore, les mots recherchés se dérobaient dans son esprit. Avec effort, il rouvrit le gros livre, Christophe se pencha sur son épaule, parcourant avec lui des paysages finement gravés au burin, où des animaux monstrueux grouillaient entre des plantes qui semblaient les ébauches maladroitement de celles qu'ils avaient vues à l'extérieur. Le doigt de l'oncle se posa sur les dessins de gros lézards trapus, aux pattes torses, à la queue courte, et au dos parfois dentelé de crêtes osseuses ou de piquants. Voilà, fit-il. Il doit y avoir des animaux de ce type... Des herbivores comme le pareiasaure, et des carnivores comme le cynodonte ou le diméetrodon. Mais ils ne mesurent que deux à trois mètres de long, et de toute façon nous n'aurons pas plus de chance d'en voir dans ces marais que des lions si nous habitons dans l'Afrique du xx^e siècle.

Je préfère ça, fit Estelle d'un ton soulagé. Je n'aurais pas aimé me savoir entourée par des monstres... Mais l'oncle avait refermé le livre, sa tête s'était renversée sur le dossier du fauteuil, il avait fermé les yeux. Ils dînèrent petitement, à la lueur rouge des lampes à pétrole. Le marais clapotait doucement contre les murs, une large rigole d'eau boueuse avait déjà pénétré dans le vestibule, étendait ses pattes gluantes vers la salle à manger et le salon. Pour faire la cuisine, Madeleine avait dû aller puiser directement à l'extérieur l'eau qu'elle avait été obligée de passer plusieurs fois et de faire bouillir.

Nous nous débrouillerons bien, soupira Estelle. Nous ché... Elle s'interrompit, ferma les yeux, se reprit. Nous pêcherons, nous chasserons. Nous serons les

Robinson du passé. De l'autre côté de la table, l'oncle lui adressa un sourire lointain. Ce n'est pas le pis, dit-il. Je crains bien que la plus terrible épreuve soit encore à venir. Les autres attendirent, fixés à ses lèvres, mais le savant refusa d'en dire davantage.

Alors qu'il allait se coucher, Christophe entendit dans la direction de la cuisine un bruit de sanglots étouffés : c'était l'impassible Madeleine qui pleurait.

Elle vint le retrouver ce soir-là dans sa chambre, pour la première et la dernière fois, alors que l'oncle et la tante dormaient. Christophe n'était pas parvenu à rejoindre le sommeil, il chassait dans sa tête des images qui ne prenaient jamais totalement forme. Il entendit un grattement à la porte, puis la poignée tourna et la porte s'ouvrit. Madeleine entra lentement, se détachant sur l'obscurité comme un fantôme blême. Christophe se redressa d'entre ses draps, le sang lui battait aux tempes, un peu de peur, un peu d'autre chose. Éclairée par la lumière glauque que la nuit étoilée déversait dans la chambre par la fenêtre dont les volets n'étaient pas fermés, Madeleine s'avança vers le lit, le bruit de sa respiration puissante et régulière accompagnant le craquement des lattes du parquet sous ses pieds nus. Elle était vêtue d'une simple chemise de nuit, dont elle écarta largement les pans lorsqu'elle fut au bord du lit. En dessous elle ne portait rien, et Christophe se recula lorsque la nudité de la servante lui fut dévoilée dans l'onde trouble de la nuit. Il vit les seins lourds et pleins qui, libérés de l'armature du soutien-gorge, tombaient sans grâce, bas sur le buste, il vit la courbe du ventre renflé comme une lune grasse, il vit le triangle herbeux et féroce noir qui faisait comme une découpure

franche en haut de ses cuisses. Cette toison mystérieuse le fascina plus que le reste, l'attirant, l'effrayant en même temps. Christophe n'avait pas tout à fait dix-neuf ans, il était vierge, et imaginait encore les femmes comme des fleurs lisses et pulpeuses, aux contours imprécis. Il n'aurait pas pensé qu'une telle forêt vînt s'épanouir à cet endroit secret qu'il désignait pourtant, autrefois, avec ses camarades de collège, de noms brutaux et malsonnants qui lui faisaient mal lorsqu'il les prononçait. Et dans cette nuit des lointains de la Terre, il refusa cette femme qui s'offrait, sans pouvoir faire un geste ni dire un mot, sans rien oser.

Vous ne me voulez pas, monsieur Christophe ? fit une seule fois Madeleine d'un ton très doux, où passaient toute la solitude et toute la désespérance du monde. Mais Christophe ne répondit pas, il s'était à nouveau laissé couler entre ses draps, tournant sa face vers le mur, buté, fermé, tremblant. Madeleine referma sur elle sa chemise de nuit dénouée, quitta la chambre sans faire plus de bruit qu'un oiseau lunaire. Longtemps après, Christophe, toujours éveillé, sortit des draps, son corps regrettait impitoyablement la promesse charnelle entrevue et rejetée, il le fit taire en solitaire, rapidement, comme parfois. Ensuite il se retourna sur son ventre gluant, chercha encore en lui une image de fille blonde et passagère, mais son cerveau qui se noyait lentement sans qu'il en eût conscience ne lui transmit que des fantasmes littéraires sans consistance, sans rapport avec une réalité qui fuyait.

Le lendemain, un orage soudain creva le plafond bouché du ciel, il plut deux heures, torrentiellement, dans le fracas du tonnerre et les lueurs électriques

des éclairs. Le déchaînement prit fin aussi brusquement qu'il avait commencé, et un soleil incandescent fit resplendir la surface du marais que traversaient, très loin, de petits animaux grêles qui marchaient sur leurs pattes de derrière, comme des kangourous.

A la Chronoserie, la vie continuait, larvaire, automatique, mesurée. Chacun faisait les gestes qu'il fallait pour vivre, c'est-à-dire pour se nourrir, mais les communications avaient subi inexplicablement une rupture sensible. Estelle et Antoine, chacun enfoui dans un fauteuil, poursuivaient des monologues muets; Christophe rôdait à la lisière de la maison, ses pieds enfonçaient dans la boue, il avait parfois de l'eau épaisse jusqu'aux genoux, il ne savait pas ce qu'il cherchait, où il allait, mais il allait et cherchait, inlassablement. Son principal souci était d'éviter Madeleine, et de ne pas croiser son regard, mais il ne savait plus très clairement pourquoi. Le jour d'après fut pareil au précédent, mais il n'y eut pas d'orage. Le troisième jour, Madeleine s'enfuit dans le marais.

Tandis qu'Estelle et Antoine, sur le seuil de la maison, regardaient sans faire un geste la silhouette de la femme s'enfoncer dans l'étendue scintillante, Christophe fit quelques pas pour tenter de la rattraper; mais, l'attention captivée par un mince serpent vert et orange qui filait en ondoyant au ras de l'eau, il oublia son projet, batifola un instant avec le reptile apeuré. Ensuite ils regardèrent tous les trois le soleil glisser dans le ciel, atteindre la brume rosée de l'horizon qui s'enflamma à son contact, puis disparaître dans une grande marée pourpre et violette contre laquelle l'esquisse dégingandée des arbres à plumeau se détachait en ombres chinoises.

Après qu'ils eurent mangé le contenu de quelques bocalx ramenés de la cave inondée, Christophe, laissant l'oncle et la tante plongés dans la somnolente hébétude de leur fauteuil, alla errer dans la maison, une bougie à la main, qui lui ouvrait dans les ténèbres un chemin vacillant. Dans une petite pièce à côté de la cuisine, où Antoine allait travailler parfois, il vit un tableau noir où quelques phrases avaient été tracées d'une écriture malhabile. Il s'approcha et lut, en trébuchant sur chaque mot.

*La plongée dans le temps n'affecte pas seulement
la structure spatio-temporelle
de la portion d'univers prise dans le champ du
déchronoseur,
mais les radiations subtiles de la machine lèsent
d'une façon irréversible
notre chimie cellulaire
au niveau des informations génétiques.
Nous allons subir une régression
ultra-rapide qui nous fera remonter dans le
passé de notre espèce
de la même manière
que nous avons remonté dans le passé de notre planète.*

La flamme dansante de la bougie faisait sortir par à-coups des chapelets de mots, les replongeait aussitôt dans l'obscurité. Christophe lut plusieurs fois le message énigmatique, sans pouvoir en saisir tout à fait le sens. Mais une inquiétude sourde s'était emparée de lui, et il décida de retourner au salon pour demander des explications à l'oncle, de qui émanaient certainement ces lignes d'écriture tremblées. Dans le

salon, Antoine et Estelle avaient rapproché leurs fauteuils, et dans la clarté fumeuse de la bougie, Christophe vit qu'ils s'étaient penchés l'un vers l'autre, dans un même mouvement d'abandon végétal; les bras de l'oncle étaient passés autour des épaules d'Estelle, les bras d'Estelle étaient autour de la taille d'Antoine, et Antoine laissait reposer sa tête sur l'épaule de sa femme, comme elle, sur son épaule à lui.

Christophe n'osa rien dire de peur de les déranger, il rentra dans sa chambre, et commença à se dévêtir. Au bout d'un moment, il avait oublié ce qu'il avait voulu demander à l'oncle. Il s'énerva avec ses lacets et la ceinture de son pantalon, se jeta finalement sur son lit à moitié habillé, s'endormit d'un coup.

Le lendemain matin, comme il passait devant le miroir du vestibule, il vit avec surprise que ses joues jusqu'ici glabres et lisses s'étaient recouvertes de poils rouquins longs, fins, et clairsemés. Il les tirailla, les lissa du plat de la main, se fit des grimaces, s'amusa beaucoup de cet ornement incongru. Dehors, le soleil quittait les brumes de l'est. Une belle journée commençait. Il faisait chaud, le marais fumait déjà. Contre le mur de la maison, l'homme et la femme de sa race se tenaient adossés, les yeux fermés sous la caresse du soleil. Il remarqua sans surprise qu'une diffuse toison avait commencé de recouvrir leur visage.

Christophe s'avança dans l'eau; son corps débordait d'une force nerveuse qu'il n'avait jamais connue. Les vêtements qu'il portait encore autour de ses reins et sur ses jambes lui parurent subitement comme une entrave intolérable à la liberté sauvage qui bouillonnait en lui. Il les arracha plus qu'il ne les quitta, lança

au loin ses chaussures qui s'enfoncèrent dans le marais.

Ensuite l'homme nu leva la tête vers le soleil et éclata d'un grand rire joyeux à la face du ciel. Un autre rire lui répondit. Il se retourna, vit venir vers lui, débouchant des lointains du marais, une créature de sa race dont un soupir du vent lui apporta l'odeur femelle. Les deux êtres s'avancèrent l'un vers l'autre, chacun cherchant dans son cerveau le nom propre qui servait à désigner son vis-à-vis, ou au moins un mot qui aurait pu faire office de salut. Mais les banques de la mémoire s'étaient vidées, ne gardant au fond de leurs minuscules coffres neuroniques que des clés simples pour des gestes simples, pour des sensations immédiates, pour des pulsions primaires.

L'homme et la femme s'accroupirent l'un devant l'autre sur leurs talons, commencèrent à frapper l'eau de la paume de leurs mains, s'émerveillant de voir les gouttelettes lumineuses bondir, s'éparpiller en l'air, et asperger leur visage.

Dans le marais sans limite qui couvrait le monde, et où parfois passaient des bêtes pesantes à l'échine écailleuse, quatre pithécanthropes anachroniques tournaient autour d'une construction dont les fondations s'enfonçaient peu à peu dans le sol spongieux. La maison, projetée dans le gouffre du temps par une force incalculable et unique, disparaîtrait bientôt, dans un foisonnement de bulles éphémères. Il ne resterait que des singes hagards essayant d'attraper avec leurs mains des poissons frétilants qu'ils mangeraient

crus, il ne resterait que quatre petites bêtes à fourrure, quatre petites bêtes frissonnantes, au poil collé par l'humidité, regardant sans pouvoir rien y lire l'horizon noyé d'un monde hostile, quatre petits lémuriens égarés qui seraient contraints de survivre, de vivre, de donner la vie, entamant une longue marche de deux cents millions d'années... Jusqu'à l'homme.

(1972)

Le temps du météore

A Jean-Daniel Simon, cette revisite
en un coin où il pleut toujours
où c'est mouillé,
à Alain Dorémieux, cette évocation de
la venue d'un autre habitant des
étoiles...
aux copains, quoi.

1.

Jeudi 3 novembre 1977

12 h 15, les frères Béraud.

François s'assoit lourdement en face de son assiette, cale sur la table ses avant-bras qui reçoivent tout le poids de son buste. Il renifle. Dehors, il ne fait pas chaud. Un automne capricieux : un jour une douceur de septembre, le jour d'après un froid de février. Aujourd'hui, c'est plutôt février; il a plu dans la nuit, les champs sont encore détrempés, des bancs de brume basse écharpent le sommet noyé des collines proches.

— Alors? questionne Lucien sans regarder son frère.

François ne répond pas tout de suite; il a posé son menton sur ses poings fermés, son pouce droit gratte sous sa mâchoire les poils rêches de sa barbe de deux ou trois jours. Il regarde fixement son assiette, que Marianne est en train de remplir; choux, pommes de terre, navets, bœuf bouilli, un morceau d'os à moelle. Une bonne odeur grasse et chaude monte vers le nez de François, qui renifle encore.

— Tu t'en doutes un peu, non? finit-il par grogner, sans regarder son aîné en face.

Lucien mâchonne lentement, posément, une grosse fourchetée de pot-au-feu. Ses yeux bleu sombre se sont maintenant fixés sur le visage de François, dont les traits sont maussades et dont le regard reste obstinément fuyant. Marianne ne dit rien, elle observe alternativement les deux hommes et son fils Julien qui, à côté d'elle, mange des pommes de terre écrasées; parfois ses yeux se posent sur des points indéfinissables des murs chaulés de la grande cuisine; sa tête fine et pointue a la mobilité de celle d'un oiseau. Quand un verre est vide, elle sert.

— Qu'est-ce qu'ils t'ont dit, au juste, fait enfin Lucien de sa voix calme et posée.

Lucien est grand, large, fort. Il a trente ans, mais déjà le crâne entièrement dégarni, un trait qu'il tient de son père; François au contraire, vingt-sept ans, a des cheveux bouclés, drus, jamais coiffés, longs sur le cou; il est aussi plus mince, plus nerveux; il n'y a pas grande ressemblance entre les deux frères, sauf les yeux, et aussi peut-être la bouche, semblablement large, avec les lèvres épaisses.

— Ils m'ont dit qu'on était sur une liste d'attente, crache François. Ses mains abandonnent son menton, il émiette nerveusement la croûte d'une portion de baguette qui attend près de son assiette, posée sur sa serviette pliée en quatre. Marianne, pour le service et la table, a un dévouement d'un autre âge.

— Une liste d'attente?

— Oui, une liste d'attente. Il y a beaucoup de demandes, il paraît. Le pays se dépeuple, mais il y a beaucoup de demandes... Logique, non?

Lucien considère pensivement son frère. Pendant quelques secondes, il en cesse même sa mastication.

Pour un peu, on croirait voir, à travers la peau lisse et bronzée de son crâne dégarni, les pensées se frayer lourdement un chemin dans la tourbière de son cerveau. Mais ce n'est qu'une apparence : Lucien est lent, ses mouvements sont géologiques, la course de ses pensées tectonique. Mais il est loin d'être bête. Il lui faut le temps, c'est tout.

— La logique, c'est qu'on est sur la liste noire. On pense mal. Surtout toi, d'ailleurs, le gauchiste...

Lucien a un sourire plein de potée qui dément ce que ses paroles pourraient contenir d'agressivité; Julien s'agite sur sa chaise, fait tomber sa cuillère qui tinte sur le carrelage, réclame des « ti chuiches » que Marianne lui prépare aussitôt avec de la confiture d'abricots.

— Noire ou pas noire, fait François qui s'est enfin décidé à manger, c'est sûr qu'on n'est pas sur la bonne. Tu sais ce qu'il m'a dit, le père Lavorel? « Vous comprenez, avant les élections, il est difficile d'avancer de nouveaux crédits. C'est la crise partout. » La crise partout! Ils font dans leurs culottes, oui. Ils ont les chocottes que Marchais nationalise le Crédit agricole... Alors ceux qui sont supposés voter mal, on les punit. Le crédit, couic!

Il porte son couteau devant sa gorge pour accompagner l'interjection : le couteau des puissances bancaires, devant la gorge du paysan moyen-pauvre.

— J'ai toujours voté mal, moi, et le père avant moi. Ça les empêche pas d'être au pouvoir depuis vingt ans. Ah! les salauds... J'aurais dû aller le voir moi-même, le vieux Lavorel. Il me connaît mieux que toi, il aurait eu moins de méfiance. Toi, tu es le fils prodigue, celui qui est revenu de la ville avec des idées... des idées!

— Écoute, Lucien, nous raconte pas un roman naturaliste, hein! Le petit canton, tout le monde se connaît, les antagonismes de classes sont assoupis, et gnagnagna. C'est le XIX^e siècle, ça. La lutte des classes, aujourd'hui, elle est partout. La preuve : on veut pas nous filer un crédit pour acheter ce foutu tracteur. Après Mars, d'accord, on en reparlera. Si le pays n'a pas sombré dans le chaos du joug totalitaire. Seulement pour le moment, on l'a dans le cul... Pardon, Marianne... je choque ton exquisite sensibilité. Mais si, mais si, j'ai bien vu que tu as rougi.

Lucien croque une pomme rouge, vernissée, qui disparaît à moitié entre ses larges mâchoires. Les relents du pot-au-feu froid rôdent encore au-dessus de la table.

— Laisse Marianne tranquille, va. Tu étais encore puceau qu'elle se faisait déjà sauter par ses petits copains derrière la grange au paternel.

— Écoute, Lucien, pas devant le petit, souffle Marianne dont le visage pointu se plisse tout de même d'un grand sourire complice.

— Vous avez un langage, cher frère, pour parler des choses de la vie..., jette François d'une voix pointue. Il craque une allumette, regarde deux ou trois secondes la flamme jaune qui brasille et fore un éclair amusé dans ses yeux bleu sombre, puis il porte le feu à sa cigarette, aspire une longue bouffée, la rejette vers le haut, colonne bleue translucide qui s'efface dans l'espace.

— Dis donc, frangin, je sais pas bien quelles idées tu t'es faites de nous pendant tes études... et pendant que tu militais avec tes Chinois. Mais le paysan, il est plus ce qu'il était... Il est plus le cul-terreux avec

de la paille plein les sabots qui fourrait sa femme une fois par mois sans allumer la lumière et en se trompant de trou, mon vieux.

Les deux frères se sont levés pendant que Marianne débarrasse. Ils rigolent, François envoie un uppercut dans le large estomac de Lucien, Lucien lui assène une claque sur l'épaule qui le projette (mais François exagère exprès le mouvement) contre la fenêtre où la buée a déposé ses cristaux tièdes. Dehors il fait toujours aussi froid, et le ciel ne se dégage pas.

— Bon, avec tout ça, le problème du tracteur n'est pas résolu.

— T'en fais pas, on fera avec jusqu'à la fin de la saison. Si on a un pépin, Lagier nous le bricolera. Le fils. Il est sérieux, et puis les idées du père l'ont pas trop contaminé...

— Ouais. Mais si cette vieille ferraille rend l'âme?

— Qu'est-ce que tu veux que je te dise? Quatre bâtons, on va pas les trouver sous la queue d'une vache, frangin.

— Quatre bâtons! Ma parole, tu parles comme un caïd, maintenant. Tout à l'heure c'était les trous, et voilà les bâtons... Tu regardes trop la télé, Lucien. Audiard et Delon, c'est pas fait pour la tête faiblarde des travailleurs agricoles.

Il a prononcé « travailleurs agricoles », et frappe du plat de la main la nuque forte de Lucien. Puis il passe son caban bleu marine qu'il avait laissé au portemanteau en entrant.

— Bon, ben avant que la caisse se répande, je vais faire encore un peu de maïs. Et toi?

— Moi? dit Lucien en recherchant avec une allumette époincée une particule de viande coincée entre

ses dents de derrière, je vais continuer le tabac avec Marianne.

François ouvre la porte, descend les deux marches. Le froid le surprend, et il relève sur son cou le col du caban. Là-bas, vers sa gauche, vers le nord, par-delà les champs, les collines sont toujours enrubannées de brume. Les semelles de ses bottes jaune vif s'incrustent dans la boue et s'en décollent avec un bruit sensuel alors qu'il marche à grandes enjambées vers la remise où le foutu tracteur (non : le tracteur foutu) attend son bon vouloir.

16 h 37, Sylvie Florent.

Sylvie pousse Marinette contre... comment s'appelle-t-il, déjà? Contre David Lischia, et elle s'assied sur le banc. Marinette Lagier la couve d'un regard ravi; Marinette a de grosses joues rouges, des nattes rousses, une robe violette; c'est une grosse fille joviale, pleine de couleurs; elle a sept ans.

— Alors, Marinette, qu'est-ce que tu fais?

— Je fais mon papa...

— Ton papa... C'est ton papa, là?

— Oui. C'est mon papa, avec sa salopette bleue.

— Et qu'est-ce qu'il tient dans la main, là?

— C'est une... c'est une clé à molette.

— Bien! Et... Oh! mais dites, on ne s'entend plus, ici! Bernard? Bernard, tu ne peux pas parler moins fort, non? Ou alors tu as quelque chose d'intéressant à dire? Pour toute la classe? Dans ce cas tu répètes parce que je n'ai pas bien entendu... Non? tu ne veux plus rien dire, maintenant?

— Hihhi... mademoiselle... Il veut pas le répéter, parce qu'il a dit... il a dit...

— Eh bien? Il a dit quoi? Et puis je ne m'appelle pas mademoiselle, je m'appelle Sylvie, tu le sais bien. Ah, là là!... on a bien raison de dire que les plus grands sont les plus bêtes. Bon, revenons à nos moutons. Ton papa tient une clé à molette... C'est pour quoi faire?

— C'est pour son travail...

— Pour son travail, oui. Et qu'est-ce que c'est, son travail?

— C'est au garage. Mon papa est garagiste. Mon pépé aussi. Ils réparent les autos.

— Il répare les autos, bien. Et c'est un travail intéressant?

— Ou... oui, c'est intéressant. Mais maman dit que papa qu'il se fait trop de taches de cambouis. J'ai fait les taches de cambouis là, là, là et là.

— Bon! Eh bien, continue ton dessin, Marinette.

Sylvie Florent se lève, lisse d'une main machinale sa jupe à carreaux. Elle est menue, pas très grande, ses cheveux coiffés à la Louise Brooks sont châains, elle porte des lunettes rondes. Elle a le teint pâle. Mais quand on la regarde de près, quand elle sourit surtout, elle est jolie — mignonne, plutôt.

— Écoutez-moi, les petits, crie-t-elle à travers le brouhaha de la classe. C'est qu'il n'est pas facile de se faire entendre; l'école de Lagny est une « classe unique » : de la maternelle au certificat, vingt et un gosses braillards qui s'échelonnent de cinq à treize ans. Sylvie a vingt-trois ans, elle a déjà fait des remplacements, mais c'est son premier poste à l'année. Ce trou perdu (non : en septembre, c'était beau; au prin-

temps, ce doit être encore plus beau). Et puis il faut bien s'y faire... Elle est là pour... cinq ans? Dix? A moins que l'école ne ferme avant.

— Vous avez tous dessiné votre papa dans son travail, dit-elle après avoir repris son souffle. Tout le monde travaille. Mais il y a des travaux, des métiers, qui disparaissent, qui ne se font plus, parce qu'on n'en a plus besoin, à cause du progrès... On va un peu parler maintenant de ces deux sortes de métiers, ceux qui se font encore, et ceux qui ne se font plus.

Elle jette un coup d'œil sur la mince brochure qu'elle tient à la main. C'est une « BT Junior » sur les *Métiers d'autrefois*. Elle a acheté sur son argent plusieurs dizaines de BT. Elle essaie d'appliquer les méthodes Freinet, plus ou moins empiriquement.

— Cocher de fiacre, par exemple... Qui peut me dire si c'est un métier qui se fait encore ou pas?

Elle montre une image sur la brochure : un fiacre surchargé de valises, des gros hommes en gibus, la mine réjouie.

— Non, non! claironnent quelques voix.

— Bien. Tailleur, maintenant. (Deux hommes qui cousent, un mètre de couturière autour des épaules.)

— Non, non!

— Mais si, hé, patate! grasseye un grand.

— Jean-Louis, on ne t'a rien demandé...

Et ça continue. Mais pas longtemps : il est cinq heures, c'est la bousculade vers les portemanteaux, la débandade vers la porte. Sylvie aide les plus petits à remonter la fermeture éclair des anoraks, à enfiler des moufles. Il fait vraiment froid, aujourd'hui. Sur le pas de la porte de l'école, elle regarde les petites silhouettes se perdre dans le gris qui étouffe la cuvette.

L'école est la dernière maison du village, vers l'est. Juste derrière, la route goudronnée devient un chemin de terre. De l'autre côté de la route, il y a la chapelle, où le père Brenant, un jeune prêtre, vient dire la messe chaque dimanche à dix heures, pour une vingtaine de femmes en noir. Sylvie soupire, passe ses doigts fins dans ses cheveux. Elle a encore les cahiers à ranger, la classe à remettre en ordre, une heure de menus travaux dans la quiétude de la salle de classe tiède où flottent les odeurs des enfants.

17 h 20, la famille Lischia.

La vallée sombre peu à peu dans la grisaille. Le soleil n'a pas paru de la journée, la brume enrobe toujours les collines à mi-hauteur. Il fait trop froid pour qu'il pleuve, mais l'humidité reste dans l'air, indécise, imprécise, qui perce quand même les habits de laine quand ceux-ci ne sont pas assez épais. Les enfants Lischia rentrent chez eux. Chez eux, c'est à l'autre bout du village, à l'opposé de l'école, tout là-bas vers l'ouest, hors de vue du groupe principal de maisons du hameau, serrées autour d'une place plantée de quelques tilleuls. Chez eux, c'est une maison de ciment posée dans un pré irrégulier, un bloc froid et nu, aux murs nus, au toit de tôle. C'est ici : les enfants Lischia pénètrent dans la grande pièce qui fait cuisine, salle à manger, salle de jeux, qui fait tout. Ils entrent par ordre d'âge, en commençant par la plus jeune, Marina, cinq ans. Puis vient David, six ans, et Lucie, huit. Ce sont de gros enfants bruns et trapus, qui ont l'air en bonne santé. La troisième fille, Étiennette, est encore trop jeune pour l'école : elle a trois ans, elle reste à la

maison, sous la garde de la mère, Violette, qui fait son ménage, sauf quand elle va faire des ménages, trois après-midi par semaine, chez M^{me} Gressard.

— Vous voilà, les petiots...

Violette Lischia se lève, elle était en train d'éplucher des pommes de terre sur la grande table. Debout, elle n'est pas grande et son tablier de cuisine blanc un peu sale se tend sur son ventre proéminent. Elle a vingt-neuf ans, en paraît dix de plus. Elle attend pour janvier un cinquième héritier. Chez les Lischia, la Sécu arrange bien les choses. Violette embrasse tour à tour ses trois enfants, aide la plus petite à défaire le gros blouson luisant et rembourré. Les gosses flanquent leur cartable dans le coin de la pièce près du cageot de petit bois.

— Pus, l'école? Pus, l'école? dit la petite Étiennette qui tient dans ses bras un énorme ours en peluche bleu pâle qui n'a plus d'yeux et une patte en moins. L'ours est aussi gros qu'elle, elle le tient serré sur sa poitrine, et le couple en se dandinant a des mouvements de danseurs.

L'aînée, Lucie, sort un cahier et va se mettre au coin de la table; elle a des devoirs d'écriture, et commence déjà à peiner pour suivre les plus doués de son âge.

— Viens ici aider ta mère à faire les patates, Marina.

Marina, joues rebondies, nez luisant, couettes attachées avec des élastiques, vient sagement prendre un couteau et, debout contre la table, commence maladroitement à entailler la peau terreuse d'une pomme de terre.

Le front buté, la morve au nez, David ressort, claque la porte derrière lui; mais la porte rebondit

contre le chambranle et bâille de plusieurs centimètres sur l'avant-nuit gris sombre. Étiennette, qui n'a personne avec qui jouer, va boudier près de la cuisinière à charbon qui ronfle, donnant de la chaleur à toute la pièce. Elle plonge la main dans le seau à charbon, en retire un boulet, comme une grosse noix d'anthracite, qu'elle veut faire goûter à l'ours. Mais l'ours n'en veut pas, il se contente de fixer Étiennette de ses orbites vides d'où dépasse encore un nerf optique de coton bleu.

18 h 52, le météore.

Pour la terre, le météore n'est rien encore. Ce n'est même pas une griffe de feu striant d'une biffure orange le glacis de la voûte céleste. La voûte céleste est bouchée, c'est un plafond bas de nuages compacts qui ferme plusieurs pièces de la maison des hommes. Au-dessus, scintillent les fleurs glacées des étoiles.

Le météore plonge des étoiles vers les nuages, comme une fleur détachée de sa branche qu'un vent latéral fait voler capricieusement à droite et à gauche de l'axe de sa chute courbe et déclive. Et d'une fleur, le météore a la structure compliquée, tout en courbes imbriquées, en arceaux qui se rejoignent vers un centre commun, une structure gracieuse de pétales légers faits de métal fin et mat où les poussières cosmiques rencontrées ont laissé des rayures, comme autant de nervures. Le calice est bulbeux, fait d'une matière translucide doucement lumineuse (bleu mauve); à travers l'épaisseur de ces bulles imbriquées, une ombre floue se devine. La tige de la fleur, ornée à sa base d'un bouquet étoilé de feuilles triangulaires, est

coupée net sur un évasement tubulaire; à l'intérieur de ces veines offertes, une sève argentée grésille faiblement, trop faiblement.

A mesure que la fleur arrachée vogue dans une atmosphère qui épaissit toujours plus, le sifflement de l'air dans ses empennages, dans ses entretoises, dans ses lancéoles, se fait plus pressant, plus rauque. Même, des parcelles de métal commencent à se détacher des pétales extérieurs et sont avalées par la nuit, où elles brillent fugitivement comme des escarboucles. Et toute la structure se met à chauffer, à fumer, rougit en ses extrémités les plus gracieuses, les plus fragiles.

Puis le météore perce la couche de nuages.

18 h 59, la famille Lischia.

Dehors, sur le terre-plein boueux qui s'étend devant le parallélépipède de ciment, coupé au bout de dix ou douze mètres par la clôture du jardin potager, David joue avec une carcasse de plastique rouge, où il manque la plupart des roues et qu'il traîne sur le sol en faisant des bruits rythmés avec sa bouche. La carcasse est une locomotive. Lui, il est tout le train. David est monté dans un train une fois dans sa vie, au cours de cet espace de temps sans repère ni durée qui est son passé, et il en reste émerveillé : le train, c'est magique.

Un bruit de vélomoteur venant de la nuit détourne son attention du jeu. C'est son père qui rentre de l'usine, qui débouche de la nuit sur son engin cahotant dont le phare éclaire à peine, qui freine, qui relève le bloc moteur, dépose le Solex contre le mur.

— Qu'est-ce que tu es encore à jouer dehors avec le froid qu'il fait, toi? Allez, rentre donc!

Amedeo Lischia, Toscan de naissance, est petit et râblé. Il est vêtu d'une canadienne que partage transversalement la courroie de sa musette à casse-croûte, son visage est caché par un passe-montagne de grosse laine grise, ses mains sont protégées par des gants de même matière. Il lui faut pas loin d'une heure pour faire le trajet entre la cimenterie et chez lui.

— Allez, grouille..., lance encore Amedeo.

Mais David ne répond pas. Il regarde une étincelle rouge qui vient de crever le plafond bas de la nuit et dérive paresseusement dans la grisaille, du côté du champ en pente, du côté du ravin, du côté de là-bas.

18 h 59, les chasseurs.

Le rideau de fer de la boucherie se rabat avec un bruit cinglant. Patrick Gros se baisse avec effort, cadenas le rideau. Il est maussade.

— Alors, Patou, tu viens trinquer avec moi? Un petit Martini, ça nous ferait pas de mal... On se les gèle, aujourd'hui.

C'est Fernand Lagier, le patron du garage Renault qui se trouve de l'autre côté de la départementale, presque en face de *La Boucherie moderne*. Les deux hommes se connaissent depuis toujours, ils se ressemblent : même cinquantaine ample et rougeaude, conseillers municipaux, chasseurs. La petite réussite confortable, la notabilité d'un village de huit cents habitants.

— Non, pas ce soir, Fernand, pas le temps... Ou alors en vitesse.

— Y a pas le feu... Dis donc, tu n'as pas l'air de tenir la forme, aujourd'hui, boucher.

— Les affaires sont pas brillantes. La boucherie, c'est pas comme la bagnole, garagiste, on vient pas me trouver toute la journée pour une vidange à cinq mille balles ou une bielle à cinquante mille...

— Si c'est pas malheureux d'entendre ça! Avec le bœuf à trois mille huit le kilo, dans une région comme la nôtre...

— Tu crois que je les mets dans ma poche? Tu devrais venir avec moi faire un tour aux abattoirs, tu verrais qui c'est qui s'en fout plein la poche. Et pis si cœur t'en dit, écris aussi un mot au Barre au sujet de la T.V.A... Tiens, qu'est-ce que c'est que ça?

— Quoi donc?

— Oh... rien. Une lumière rouge, là-bas, derrière le Haut. Sans doute un hélicoptère... Mais je me demande ce qu'il foutait là par, ce temps. Et puis il m'avait l'air rudement bas...

— Tu as vu une soucoupe volante, boucher. Allez, rentre donc, il fait frisquet, ici.

Les deux hommes franchissent la porte du café-hôtel-restaurant *La Montagne*, un gros bâtiment de quatre étages, sans élégance, dont les volets peints en rouge et blanc, tous fermés à cette époque de l'année, font flamboyer la grande façade grise sous les lumières de l'éclairage public. Lagny est formé de deux hameaux : le Haut, plus ancien, qui rassemble autour de la place du 27 - Juillet quelques commerces, la mairie, des fermes; et le Bas, à trois cents mètres plus au sud, au bout de la communale 84 qui vient buter à angle droit sur la départementale. Ici, les constructions sont plus récentes, et d'autres commerces

ont poussé autour du garage, premier installé, comme les deux hôtels ou la fruitière.

Le long du bar, trois consommateurs sont déjà alignés : des jeunes paysans du coin. Le garagiste et le boucher ont une seconde d'hésitation, puis s'accourent près des hommes qui boivent leur Suze en silence.

— Comment va, l'opposition! lance Fernand Lagier, jovial.

— L'opposition, ça va plus tarder à être vous autres, messieurs de la majorité. Le vent tourne, on dirait...

— Le vent tourne pour la désunion de la gauche, oui! s'esclaffe Lagier. Tiens, Raymond, sers-nous deux Martini. Je vous remets ça, Béraud?

Lucien Béraud secoue sa grande carcasse, renverse son verre à la verticale contre ses lèvres pour laper les dernières gouttes de l'apéritif aigre.

— Merci bien, monsieur Lagier, mais il faut que je rentre. Dites donc, au fait, je suis allé voir votre fils, tout à l'heure, à propos de mon tracteur. Il me dit qu'il peut pas le regarder avant le milieu de la semaine prochaine. Ça fait bien long, ça... Il tient plus qu'avec des élastiques. Vous pourriez pas faire presser un peu la manœuvre?

— C'est Henry qui s'occupe de l'atelier... Moi, je peux rien vous dire de mieux que lui. Qu'est-ce qu'il a, au juste, ce tracteur?

— Ce qu'il a, c'est qu'il est bon pour la retraite et qu'on n'a pas de quoi s'en acheter un autre. En plus le Crédit doit être en faillite parce qu'ils veulent pas nous avancer un rond. Alors ce qu'il faudrait, c'est que la ferraille tienne encore quinze jours, de quoi finir les sols et le maïs.

Fernand Lagier sirote une gorgée de Martini, fait tourner le liquide dans sa bouche. Il regarde Lucien Béraud par-dessus les verres carrés de ses lunettes sans monture.

— Écoutez, si on en reparlait demain? Je vais chasser avec Gros et un ou deux autres copains. Pas vrai, boucher? Venez avec nous, Béraud, vous êtes un bon fusil, non? C'est pas qu'on espère tirer grand-chose, mais enfin il y aura bien un peu de la caille et puis des lapins.

— Voui. Jeannot Dubac a même vu des traces de sangliers, à ce qu'il m'a dit. Avec le froid, ils commencent à descendre, mais faut pas compter en voir sitôt le soleil levé...

— Alors c'est d'accord? A sept heures devant la mairie? On fait un tour vers la combe, on va jusqu'à l'Arcières et on est de retour vers les neuf heures, pour prendre le turbin.

— Ça marche, monsieur Lagier. A demain sept heures...

Lucien Béraud jette quelques pièces sur le comptoir, serre la main de Fernand Lagier, hoche la tête en direction du boucher. Il sort dans la brume froide avec ses deux compagnons muets. Dans le fond de la salle, une machine à sous laisse brusquement fuser un refrain criard.

19 h 02, Sylvie Florent.

Une étincelle paresseuse brille dans la nuit pendant trois, quatre secondes, loin derrière le village, dans l'épaisseur de la nuit brumeuse. Sylvie colle son nez contre le carreau froid, à l'endroit où elle a

râpé un demi-cercle de buée. Mais l'étincelle s'est déjà éteinte, elle a été happée par l'arrière-fond gris où les lumières de Lagny se reflètent en un fantôme de clarté diffuse.

Au moment où elle se détourne de la fenêtre, Sylvie entend (ou croit entendre) un bruit sourd qui vient peut-être de l'ouest, peut-être de là-bas où elle a vu décliner l'étoile rouge. Mais est-ce bien sûr? C'était à la limite de perception de ses oreilles. Ce n'était peut-être rien.

Elle s'assoit devant sa table de travail, où elle a empilé des cahiers. Le logement de fonction dont elle a hérité avec son poste est un quatre-pièces qui occupe tout le premier étage du bâtiment de l'école. Beaucoup trop grand pour elle seule! Aussi n'occupe-t-elle pratiquement que la cuisine et une autre pièce, celle exposée à l'ouest, qu'elle a sommairement aménagée avec de la toile de jute sur les murs (et des posters : un Magritte, une *Sarah Bernhardt* de Mucha, un truc d'Amnesty International; et quelques photos : de ses parents, d'elle petite, d'Éric), des coussins partout, un grand miroir ovale, un luxe, qu'elle s'est acheté chez un antiquaire de Dijon. Les vieux meubles qui encombraient, elle les a poussés dans les deux autres pièces, qui lui servent de débarras.

Sylvie ouvre un premier cahier, laisse ses yeux errer sur l'exercice libre de l'élève Bernard Brosse : un poème sur la vieillesse,

*Il y a les vieillards qui gardent le sourire
Il y a les vieillards qui vont bientôt mourir
Mais tous sont égaux
Il y a ceux qui n'ont plus aucune dent*

*Il y a ceux qui n'ont pas de cheveux blancs
Mais tous sont égaux
Des vieillards il en faut
Pour que la terre soit belle
Et pour qu'elle garde d'eux
Un souvenir immortel*

illustré d'un collage à base d'extraits de bandes dessinées. Mais il y a aussi une enveloppe à son adresse, sur sa table de travail. Et dans l'enveloppe, une courte lettre que Sylvie sort brusquement, d'un mouvement tremblé, et déploie devant elle sur le cahier ouvert. La feuille de papier est remplie d'une grosse écriture penchée, dont les lignes suivent une pente de plus en plus accusée de la gauche vers la droite, à mesure que les phrases approchent du bas de la page.

Pour la cinquième fois au moins, elle relit.

Dijon, le 30 octobre

Ma chère petite,

je t'envoie ce mot rapide de l'hôpital où je suis pour deux jours. Ils m'ont retenue, on m'a fait encore des examens. Je ne voulais pas mais le docteur Lipstein m'a dit que c'était mieux. Moi je crois que je n'ai rien. Mais je deviens vieille, c'est tout. Je ne peux plus faire le moindre déplacement sans souffler comme une vieille phoque. Mais ne t'inquiète pas. L'hiver, je ne suis jamais bien. Tu sais que j'ai maigri de trois kilos? Je ne m'en étais même pas aperçu. Je me languis bien de toi. Mais ne t'inquiète pas. Ta vieille mère est encore solide. Comptes-tu rentrer un prochain week-end, ou il faudra attendre Noël?

Réponds-moi vite. Je t'embrasse.

Maman.

Du plat de sa main, Sylvie lisse la lettre de sa mère, un mouvement régulier et appuyé, comme si elle voulait en aplanir la moindre fripure. Le cahier est là, dessous, et les autres cahiers en pile sur sa gauche, mais ses yeux reviennent sans cesse à la lettre, ses yeux reparcourent sans cesse les lignes de la grosse écriture roulant sur la pente invisible.

*Ma chère petite,
je t'envoie ce mot rapide de l'hôpital où je suis
pour deux jours. Ils m'ont retenue, on m'a fait encore
des examens. Je*

Au-dehors il bruine, pattes de mouches humides sur les ardoises des toits.

19 h 16, le météore.

Au bout de la course erratique qu'une énergie mourante emprisonnée dans son ovaire a ralentie un peu, a sustendue un peu, le météore a abordé la terre dans un piqué d'une trentaine de degrés angulaires. Il a abordé la terre au bas d'un champ en pente, qu'il a raboté sur une vingtaine de mètres avant de s'arrêter, disloqué. Les fins pétales gris rongés par le frottement intensif de l'air se sont détachés tout au long de la tranchée peu profonde que le météore a creusée dans son trajet terminal, et jonchent l'herbe rase. La pluie, encore seulement à l'état de gouttes dispersées qui se sont condensées avec le brusque radoucissement de la température, grésille sur les surfaces incandescentes. Les arches graciles qui s'entrecroisaient au-dessus des bulbes du calice se sont disloquées; certaines, enfoncées dans le sol, marquent la piste de

la catastrophe comme autant de petits sémaphores penchés, d'autres s'élèvent encore de l'entrelacs des pétales tordus. Le tronc cylindrique de la queue, d'où la lumière argentée ne sourd plus, est faussé selon un angle ouvert et plusieurs tuyères ont éclaté.

Le météore a chuté non loin d'une lisière d'arbres en fouillis (bouleaux, frênes, hêtres) qui ferme le pré en pente au droit d'un ravin où musarde un ruisseau. Pas loin derrière le point d'attaque du météore avec le sol, le champ est prolongé par une vigne en mauvais état, et puis il y a le lit encaissé de l'Arvelle, où le ruisseau va se confondre. Devant, le terrain monte irrégulièrement vers les collines; à droite, c'est Lagny. Mais tout cela est caché dans la nuit qui mouille.

Le météore brûlant, au contact avec le froid humide, dégage un vaste épanchement de fumée et de vapeur mélangées qui monte en tourbillonnant dans l'obscurité, accompagné d'un léger sifflement. Toutes les surfaces rougeoyantes ne tardent pas à retrouver leur matité, et ne reste que le blanc panache au-dessus de la structure vautrée qui s'affaisse encore par place en craquant.

Au centre du calice, un des hémisphères translucides, maintenant cabossés comme de vieilles marmites, se met à pivoter sur lui-même, tourner, tourner, laissant apparaître à sa base un fin pas de vis brillant. Le dôme finit par se détacher, roule en avant presque sans bruit, en tout cas pas avec le bruit que ferait du métal glissant sur du métal. A l'intérieur de l'orifice ainsi dévoilé, le météore offre ses architectures intimes, ses veinules entrelacées, ses strates molles et contournées, éclairées spasmodiquement par une lueur bleu violet qui clignote, s'allume, s'éteint, s'al-

lume... mais de plus en plus faiblement, de plus en plus furtivement.

Au centre d'une sorte de potiron mou (sans doute un siège) où elle semble encastrée, une créature s'agite, tendant ses longs bras maigres vers le sas ouvert; c'est un être filiforme, dont le corps est recouvert d'un pelage sombre, peut-être brun, ou grenat, ras, soyeux, luisant, parcouru de frissons électriques qui ne trompent pas sur son origine : il s'agit bien d'une fourrure originelle, et non d'un vêtement. Une des jambes grêles de la créature est repliée bizarrement sur les larges côtes du siège; un peu de liquide très fluide et très clair coule d'une lézarde dans les poils, se répand sur la matière moussue qui l'absorbe à mesure. La tête de l'habitant du météore est cachée par une cagoule attachée autour de ses épaules par un harnais compliqué, et reliée à l'intérieur du calice par trois tuyaux d'inégale grosseur dont l'un est rompu. La cagoule comporte deux hublots circulaires; derrière l'écran transparent des hublots, deux grands yeux pailletés, placés latéralement de part et d'autre d'un crâne étroit et allongé, clignotent au rythme de la lumière qui s'allume et s'éteint. Ce sont de grands yeux brun-vert-jaune, des yeux de lémurien, mais dotés de trois pupilles minuscules et noires placées en triangle. Ces yeux reflètent la souffrance, l'effroi, le désespoir.

Les deux longs bras du voyageur se tendent vers l'ouverture, vers la nuit froide et humide où pulse le panache blanc de la vapeur grésillante. Au bout des bras sans main, trois longs doigts flexibles à l'extrémité spatulée se plient, se déplient, se plient, se déplient, comme s'ils voulaient attraper quelque chose,

agripper quelque chose d'immatériel dans l'air ambiant. Ces mouvements paraissent de plus en plus heurtés, de plus en plus tremblés; et chaque goutte de pluie qui atteint le fin pelage de la créature y fore un minuscule cratère, comme si ce n'était pas de l'eau qui s'y déposait mais un redoutable acide. Et dans l'air gorgé d'eau, il n'y a rien à attraper, rien à agripper : bientôt les doigts cessent de crocher l'atmosphère, bientôt les bras cessent de battre et, doucement, retombent.

Mais derrière les verres du masque, les grands yeux de lémurien papillotent toujours dans le flux mouvant, mourant, de la lumière mauve.

19 h 52, la famille Lischia.

Amedeo défait sa canadienne beige, l'accroche à l'applique fixée au mur de ciment nu. Il tapote deux ou trois fois des pieds sur le sol de ciment nu, ses bottes marron y laissent une empreinte boueuse. Le fourneau ronfle, il fait bon dans la pièce, Violette et les quatre enfants sont autour de la table, sous la lumière jaune de l'unique lampe. Ils mangent la soupe aux pommes de terre (à quatre-vingts centimes du kilo, c'est l'essentiel de la nourriture cette année) et aux poireaux du jardin, mais tous les yeux se tournent vers le chef de famille lorsqu'il fait son entrée.

— Il y a bien quelque chose qui est tombé..., lâche-t-il en s'asseyant.

— Je t'avais bien dit que ce n'était pas une voiture. Avec le boucan que ça a fait! Et qu'est-ce que c'était, alors, un hélicoptère?

Amedeo retire sa serviette du rond à son nom, en enfile un angle sous le col roulé de son pull kaki, lisse

le carré de coton sur sa poitrine, avec ses grosses mains ravinées.

— Non, non, pas un hélicoptère... Plutôt... plutôt un de ces satellites, je crois bien.

Il a un coup de menton vers le haut, avale avec un grand bruit sa première cuillerée de soupe.

— Je l'ai vu tomber, dit David. C'était tout rouge, avec de la fumée...

— Mais... tu es sûr? demande encore Violette. Un satellite! Et s'il y avait une bombe atomique? Si ça allait exploser!

— Qu'est-ce que tu racontes? Une bombe atomique... C'est un petit satellite de rien du tout. Pas plus grand que... une grosse voiture. Ce doit être un de leurs trucs météorologiques. Il est complètement déglingué. Mais ça brûle même plus. La pluie a éteint le feu. Oh! bien sûr, je me suis pas trop approché, pas fou...

— Mais... il est tombé loin?

— A cinq cents mètres vers la combe. Juste à côté de la vigne à Bérotto.

— Il faudrait peut-être prévenir quelqu'un... Je ne sais pas, moi. Les gendarmes? Ou le maire...

Amedeo Lischia s'envoie la moitié d'un verre de rouge dans le gosier, fait la grimace, s'essuie la bouche du dos de sa main gauche. La petite Étiennette a saisi une large tranche de gruyère et mord dedans à petites dents de souris.

— Tu crois que je vais faire des pieds et des mains à cause de leurs conneries? Demain, on les verra bien se pointer va, t'en fais pas... Si tu crois que j'ai pas assez d'ennuis comme ça...

— Quels ennuis?

— Quels ennuis! Des ennuis que je vais passer à vingt-six heures la semaine prochaine. Et encore heureux si la SADAS débauche pas après les fêtes.

Violette Lischia croise les mains sous l'avancée de son ventre. Un pli de souci partage son front pâle.

— Mais... et cette histoire de mensualisation? Ils ont dit à la radio...

Le poing d'Amedeo s'abat sur la table. La petite Marina, assise à côté de lui, lève un regard craintif vers son père.

— Putain... la mensualisation!

Et il ajoute, plus bas :

— Putain, la radio...

Dans le vide, il fait un bras d'honneur au monde. Dehors, la pluie a pris son allure de croisière.

2.

Vendredi 4 novembre 1977

6 h 50, le météore.

La pluie n'a pas cessé de la nuit. Maintenant, ce n'est plus la nuit mais il fait toujours sombre; et il pleut toujours, une averse sereine et tranquille qui bat les arbres effeuillés, les fourrés, la terre amollie de l'automne. La pluie frappe à coups d'ongles rognés la carcasse grise qui s'avachit dans l'herbe. Déjà les ailerons aigus ont pris de la courbure, ils pendent

au bout du cylindre tronqué comme les fanons gorgés d'eau d'une créature marine extraite de son élément et pourrissant sur la plage. Les longerons, les arceaux qui avaient résisté au choc brutal de la prise de contact, s'inclinent peu à peu, d'un mouvement imperceptible, leurs frêles becs floraux s'ouvrant vers le sol vers lequel ils gouttent. Les écailles qui couvrent la structure stellaire tout entière gonflent, s'écartent du corps principal comme les feuilles de surface d'un artichaut qui cuit.

Tiptiptiptip gratte la pluie sur la chose tombée du ciel. Le métal mat est désormais entièrement grêlé de trous minuscules qui couvrent les entrelacs dessinés par la poussière du vide; ce n'est plus une écorce finement gravée, c'est une peau malade dévastée par la petite vérole, une peau sous laquelle court encore une mauvaise fièvre : elle est tiède toujours, légèrement, et même si la pluie sur elle ne dégage plus aucune vapeur, une limace s'est laissé prendre à cette source de chaleur invisible, ce piège. Maintenant, collé à la paroi en travers d'une feuille décollée, le mollusque s'est aplati, il s'est ratatiné, il a cuit, n'est plus qu'une virgule minéralisée adhérent au métal par son pied craquelé.

Longtemps après l'incandescence argentée des tuyères, la pulsation lumineuse violette des bulbes du calice a elle aussi cessé de rayonner. Un rapace nocturne à grands yeux d'or, sans doute une hulotte, était venue plus tôt dans la nuit se poser sur le tronc sectionné d'un arbuste, non loin du météore, pour fixer sans en comprendre la cause cette luminosité pulsante, et faiblissante, étrangère. Mais l'oiseau a quitté son perchoir avant l'extinction définitive du feu

clignotant, s'étant laissé distraire de sa faction par un incident autrement intéressant : le passage frétil-lant dans son champ auditif d'un mulot bien gras.

A l'intérieur de l'habitable où les tuyaux pendent, où la citrouille nervurée s'affaisse doucement, la pluie fait mare. Un demi-cylindre rompu et penché s'est rempli, s'est transformé en canalisation, laisse écouler son trop-plein dans un cul-de-basse-fosse où clapotent des liquides huileux. L'être aux yeux de lémurien, aux membres si grêles, au si délicat pelage si délicatement lustré est étendu sur le siège, à la renverse, son dos flexible arqué selon la courbure flasque de la matière en désagrégation. Il ne bouge plus. Ou peut-être, mais tellement faiblement, ses longs doigts tressaillent-ils encore, et ses yeux grands ouverts et ternis passent-ils encore par de fugitifs changements de couleurs : brun, or sombre, sienne brûlée. Mais tellement faiblement. Mais tellement faiblement. Les poils de son pelage détrempe se sont agglutinés par touffes visqueuses, mitées, déliques-centes. Le voyageur vit peut-être encore, mais son apparence est celle d'un animal naturalisé jeté au rebut, abandonné à l'ondée parmi les immondices.

Et voilà que là-bas, à l'ouest, par-dessus la lisière sombre qui fait crête à la combe, une tache floue, indécise, plus pâle que les nuées abstraites, se répand sur le bord du plafond mouillé : poussé hors du ventre gonflé de la nuit, le matin est en train de naître.

6 h 50, les frères Béraud.

Le fusil de chasse de Lucien, un Manufrance « Robust », est posé sur la table, cassé. L'arme est

luisante d'avoir été graissée la veille. A cheval sur un tabouret, Lucien enfile consciencieusement des cartouches au carton rose foncé dans les logements d'une ceinture cartouchière en toile kaki. Taupe, le chien, un braque plutôt empâté, tourne autour de son assiette où marinent des restes de la potée de la veille; parfois il jappe, sans doute vaguement conscient de devoir bientôt suivre son maître à la chasse.

Sur un coin de la table, le transistor grésille, répandant sa bouillie de musique — Diane Dufresne, Eddy Mitchell, Marie-Paule Belle, Sardou, entrecoupée de flashes d'information — la paix au Proche-Orient, les prix, un carambolage autoroutier. Comme d'habitude, Marianne s'affaire discrètement, efficacement : elle a déjà mis à cuire les légumes de midi, pour dégager toute la matinée pour le travail du tabac. A l'étage, Julien dort encore.

François, la tignasse en bataille, vêtu d'un pull rouge vif, boit à petites gorgées dans un grand bol de café noir, où il trempe une large tartine beurrée qui laisse des loupes grasses à la surface du liquide. Il a ouvert devant lui, sur la toile cirée, le *Libération* de la veille, qu'il ne lit plus régulièrement mais qu'il achète encore au numéro quand il descend à Lamp.

— Tu as vu ce qu'il a dit, Barre? lance-t-il, la bouche pleine. « Il ne suffit pas de souffler dans une trompette pour que les prix se mettent à baisser. » Peut-être que s'il se la carrait dans le cul, sa trompette, ça marcherait mieux...

Lucien, qui vient de se lever après avoir glissé la dernière cartouche dans le dernier cylindre toilé de sa ceinture, a pour une fois la réplique prompte.

— Tu veux savoir qui c'est qui va l'avoir, dans le

cul, auprès de l'opinion? C'est nous, les pagus. Parce que les prix alimentaires, c'est pas de 10 % qu'ils ont augmenté depuis l'année dernière, c'est de 15 %.

— Tes 15 %, c'est pourtant pas dans nos poches qu'ils sont tombés, merde!

— Oui, mais ça, frangin, ça rentre pas bien dans l'oreille du citadin, tu vois...

Lucien a bouclé sa ceinture cartouchière par-dessus son anorak verdâtre, coiffe un bonnet de même couleur sur son crâne dégarni, qu'il couvre au ras des yeux. Il jette son fusil toujours ouvert en travers de son épaule gauche et lance deux petits sifflements pour appeler Taupe, qui répond par un jappement excité.

— Tu as tout du légionnaire, sapé comme ça, mon sergent, fait François en se renversant en arrière sur sa chaise, le bol de café devant les dents. C'est aux Viets ou aux Fellouzes que tu en as, aujourd'hui? Remarque, si tu ramènes un sanglier, hein, je dis pas non. Ou alors quelques queues de renards? Elles se vendent dans les cinq balles à la mairie, je crois. Tu sais... la rage.

— Allez, allez, parle pas de ce que tu ne connais pas, va... soupire Lucien. Ses yeux effleurent tout juste son frère, puis se posent quelques secondes sur sa femme.

— Salut, Marianne, je serai de retour vers les neuf heures, neuf heures et demie...

— Tâche de nous ramener un lapin, au moins...

Un sourire traverse son petit visage, et puis Lucien est déjà sur le pas de la porte, humant l'humidité du petit matin. Il fait beaucoup plus doux que la veille et, si la pluie tombe encore, son insistance n'a plus

rien de rageur : c'est une petite pluie paresseuse qui mouillotte, annonçant dans sa ténuité même sa disparition prochaine. La brume s'est élevée, et dans l'ouate grise de l'atmosphère les collines proches se devinent, gros animaux vautrés dans le sommeil.

La porte se referme, François finit son café, laissant au fond du bol une tourbe de sucre et de fragments de mie de pain détremée.

— Il faut toujours que tu le taquines..., dit une voix menue derrière lui. Tu n'aimes pas qu'il aille à la chasse. Mais tu sais... il ne ramène presque jamais rien.

François se retourne, lève les yeux; il a senti une pression légère sur son épaule, c'est la main de Marianne, la main à la fois forte et menue de Marianne, sa main jeune et rose et déjà durcie par les travaux, qui s'est posée sur son épaule. Sa main à lui va à sa rencontre, tapote deux fois les doigts ronds aux ongles courts, et la main s'envole, comme un oiseau de passage.

— Tu sais, il faut pas faire attention à ce que je dis. Je me fais l'impression d'avoir un pied dans la ville, un pied dans la campagne, un pied dans mon passé, un pied dans le présent.

— Quand tu étais petit, Lucien m'a dit, tu adorais accompagner Déodat à la chasse...

Marianne est déjà loin de lui, elle est retournée à sa cuisinière, d'où montent des bruits d'ébullition.

— Ouais, ouais..., fait François vaguement. Sa bouche large s'étire dans un sourire, il fait craquer les phalanges de ses doigts, puis son grand corps nerveux se recourbe vers la table et ses yeux bleu sombre recommencent à parcourir les pages du jour-

nal. Sur la cuisinière, les cardons précoces blanchissent dans leur eau.

7 h 38, les chasseurs.

Les bottes en caoutchouc écrasent l'herbe mouillée qui chhhhhuine doucement. Maintenant il bruine plus qu'il ne pleut, et la transparence glauque du matin gris en est à peine troublée. Les chiens folâtrant devant, tombant en arrêt pour un rien, leur museau frémissant courant au ras du tapis végétal écla-boussé : Taupe, et puis un irlandais d'assez bonne race appartenant au maire. Les chasseurs avancent en ligne, le fusil sous le bras. Des hommes gris vert, couleur du temps; le maire porte un feutre à plume, Arthur Thévenet a mis sa veste et sa casquette Bigeard; le bon vieux temps, peut-être.

— Il a dit juste avant la combe, à côté des vignes, je crois, grasseye Jean-Marie Gros. On ne devrait pas tarder à le voir...

— Tenez, m'sieur l' Maire, c'est pas ça, là, devant?

Thévenet s'est arrêté, il tend son fusil en avant, une belle arme à canons superposés, toute neuve, un Manufrance « Falcor » qu'il a dû payer une fortune. Au bout des canons se distingue une masse confuse et effondrée, tiges coudées et plaques désarticulées, un amas sans forme éparpillé dans l'herbe. C'est à trente ou quarante mètres en contrebas. Ils sont vite parcourus, par les chiens d'abord, qui vont renifler les protubérances et les contondances du métal cabossé; puis par les hommes, qui tournent autour de la machine effondrée.

— Il avait quand même raison, cet Italien, souffle le maire. Comment il s'appelle, déjà?

— Lischia... Amedeo Lischia, grogne Patrick Gros, qui connaît tout le monde. Il cogne de la crosse de son fusil sur une plaque triangulaire qui fait un angle avec l'arrondi irrégulier de l'arrière du météore. Sous le choc pourtant minime, une parcelle de métal grande comme la main se détache et tombe.

— Dites donc, ils les font pas des masses solides, leurs engins... Tu as vu, Jean-Marie? Je l'ai à peine touché, j'en ai cassé un bout.

— Ces satellites, faut pas croire, c'est fait le plus léger possible, pour que ça pèse le minimum. C'est une question de carburant, de... Enfin, pour les lancer, vous voyez.

Arthur Thévenet, pour étayer son discours, prend à pleines mains une des écailles; le métal, si c'est bien du métal, est maintenant poreux comme de la pierre ponce; d'une seule torsion, le chasseur arrache la plaque qu'il brandit à bout de bras, étonné; le morceau fait près d'un mètre de long sur cinquante centimètres à la base.

— Pas croyable, ça pèse presque rien. Tenez, monsieur le Maire, voyez vous-même.

La plaque passe de main en main; lorsqu'elle arrive entre les grosses pattes de Lucien Béraud, elle se brise en deux; surpris, le chasseur laisse tomber les deux morceaux, regarde dans les paumes de ses mains les traces de poudre grise qui s'y sont déposées. Il fait rouler la matière sur sa peau avec son index, c'est comme de l'amiante qui aurait une couleur d'aluminium terni. Ensuite chacun veut détacher son morceau; sur la carcasse, tout est cassant comme du balsa.

— Il faudrait peut-être pas..., hésite le maire. Il

cligne des yeux derrière les verres épais de ses lunettes. Lui est resté en arrière, tenant gauchement son fusil dans ses bras croisés. Il est petit, maigre, à croire que son frère lui a tout pris. Les chiens eux aussi, après s'être excités une minute, ont reflué à une dizaine de mètres du météore et ont posé leur arrière-train dans l'herbe mouillée, en attente, le museau tendu.

— Merde! Regardez..., crie soudain Thévenet qui a escaladé la courbure de l'engin en son centre, là où les écailles cèdent la place à une série d'hémisphères imbriqués.

Le chasseur, en équilibre sur la tranche de deux plaques qui plient dangereusement sous son poids, s'agrippe à une perche coudée; il se penche vers les dômes bulbeux, tend un bras vers le bas, tourne la tête vers les autres.

— Venez voir, y a un... Enfin, c'est creux, à l'intérieur. Et y a un animal, là-dedans. Une espèce de... de singe.

— Un singe? interroge le garagiste qui vient de contourner l'appareil et, son fusil posé contre la carcasse, essaie maladroitement d'escalader la paroi feuillue à la suite de Thévenet. Comment, un singe? Il est vivant?

— Non... non, pensez! Il est crevé. Et ça doit même pas dater d'hier parce qu'il est à moitié décomposé. Et ça cocotte!

Fernand Lagier hésite, se tourne vers Patrick Gros qui est juste dans son dos.

— Ho! si c'est juste un singe crevé, j'ai pas envie de me tordre un pied pour ça.

— C'est marrant, tu te rappelles, hier soir, quand je t'ai dit que j'avais vu tomber quelque chose...

— Ouais, t'avais raison. Mais un singe... Qu'est-ce qu'il fout dans cet engin?

— Hé, tiens! C'est pour leurs expériences, dit Thévenet qui prend son élan pour sauter du haut de la carcasse. Il se reçoit avec souplesse sur ses talons, c'est un grand gaillard maigre dans la quarantaine, qui possède une grosse ferme à côté de Lagny. Un singe, c'est moins compliqué qu'un homme, pour l'envoyer dans l'espace. Vous saviez pas que ça se faisait? Les Russes ont bien envoyé des chiens...

Il rigole, sa face aiguë au menton bleui se fend transversalement; il a des dents jaunes, irrégulières, qui rendent son sourire carnassier; de hyène, dit-on parfois.

— Sacrifier des bêtes pour ça, je trouve ça dégueulasse, fait Lagier avec une moue.

— C'est vrai, c'est dégueulasse, approuve Patrick Gros avec sérieux. N'empêche, je me demande d'où il vient, cet engin. C'est sûrement pas français...

— Non, non, sûrement pas, reprend Thévenet en hochant la tête. C'est un satellite américain ou russe. Je dirais plutôt russe, moi... Je sais pas pourquoi... Son allure, voyez.

— Ce qui est bizarre, dit le boucher, c'est qu'on ne voit pas de numéros, sur cette fichue carcasse. Vous avez remarqué? Un numéro, ou des lettres, je ne sais pas, moi... Pas même un drapeau.

— C'est juste, reprend le maire. On ne voit nulle part de numéro d'identification... Il secoue la tête de droite à gauche, le plumet ridicule de son chapeau vert suit le mouvement. A mon avis, ce doit être un engin expérimental... secret. Moi qui lis attentivement

les journaux, je n'ai vu nulle part qu'une grande puissance ait procédé à un lancement de satellite, ces jours derniers.

— Oh! lance Thévenet, il tournait peut-être depuis des mois, vous savez. Et si ça se trouve, le numéro est simplement sous son ventre.

— Oui, oui..., réplique le maire d'un ton soudain agacé. Mais tout de même, il faut que je prévienne la gendarmerie du Lamp. Il faudra bien que les autorités compétentes viennent dégager ces débris du territoire de la commune.

— Tu l'as dit, monsieur le Maire! Patrick frappe sur l'épaule de son frère. C'est pas une décharge publique pour poubelles de l'espace, ici!

Il part d'un grand rire qui se prolonge, et qu'il essaie vainement de communiquer aux autres. Mais le météore est maintenant un sujet épuisé, une curiosité hors course. Les chasseurs s'en écartent peu à peu, remontant vers les collines en longeant la combe. De temps en temps, l'un ou l'autre se retourne vers l'objet tombé du ciel, comme pour une dernière évaluation, un dernier emmagasinage pour une mémoire future. Mais le météore n'est plus qu'une masse grise qui fait tache dans le pré en pente, une grosse verrue crevassée au bout d'un court tracé de terre rabotée, un point d'interrogation qui s'effiloche. Pas grand-chose, en somme.

Par là un coup de feu claque et résonne contre la face escarpée de la plus proche colline, c'est Thévenet qui a tiré sur une forme volante dont la trajectoire s'infléchit, se brise, avant de recouvrir un semblant de fermeté dans l'ellipse. L'oiseau disparaît entre les branches des arbres de lisière, il a peut-être été

blessé, il va peut-être aller mourir dans les bois, bec ouvert sur une douleur incompréhensible.

— Tu as vu sur quoi tu as tiré? grogne Lucien Béraud. Une buse!

— Une buse, une buse, c'est vite dit... Et puis on en voit de plus en plus. Et elles bouffent les trois malheureux oiseaux qu'on pourrait tirer, alors...

Lucien Béraud hausse les épaules, se rapproche de Lagier.

— Au fait, commence-t-il, vous avez parlé à votre fils de mon problème de tracteur?...

Les cinq chasseurs continuent de monter la pente de la colline. Le matin est clair, à la verticale du Gontrasse un œil bleu s'est ouvert dans la taie nuageuse et contemple le monde sans surprise.

10 h 05, Sylvie Florent.

— Dis-y, allez, dis-y!

Un groupe de grands pousse David Lischia vers la maîtresse, qui s'est assise sur les marches de la salle de classe et surveille discrètement le brouhaha de la cour de récréation. Il y a toujours une ombre d'humidité dans l'air, mais le ciel, brassé par un vent qui ne descend pas jusqu'au sol, a déjà retrouvé assez de bleu pour faire un pantalon de marin.

— Eh bien, qu'est-ce qu'il y a? Qu'est-ce que tu n'oses pas me dire, David?

— Mademoiselle...

— Sylvie!

— Sylvie... Lischia, y a un satellite qui est tombé cette nuit juste à côté de chez lui.

— Un satellite? Comment ça, un satellite?

— Oui, un satellite américain, ou russe, vous savez bien. Il est tombé à côté de chez Lischia. Alors on se disait, avec les copains...

— Dites, vous ne me faites pas marcher, par hasard? Un satellite! Pourquoi pas le Concorde?

— Mais je vous jure, mademoiselle! Lischia, il a entendu son père en parler, et...

— Bon, alors David, tu vas m'en parler... Qu'est-ce que c'est que cette histoire de satellite.

— C'est mon papa qui l'a vu. Il est dans le champ, tout cassé. Ce matin, le maire et les chasseurs, ils sont aussi allés le voir...

— Bon bon. D'accord. Un satellite est tombé dans un champ... Mais j'y pense... C'est bien possible que je l'aie vu, moi aussi. Hier soir. Une petite étincelle rouge. Mais je n'y avais pas attaché d'importance. Et... Vous vous intéressez à ce satellite?

— On aimerait bien aller le voir. Avec vous... Avec toute la classe, quoi...

— Avec toute la classe? Une occasion pour se promener au lieu de travailler, hein? Bon, on en reparlera cet après-midi si vous êtes sages, et on pourra peut-être y aller demain matin. Ça va comme ça?

Les grands poussent des cris de joie un peu forcés, et en remettent. David Lischia, héros involontaire de cette explosion, reste tout seul devant l'institutrice, ses yeux sombres tournés vers l'intérieur secret de sa tête. Sa tête, une balle brune coiffée d'un bonnet de laine jaune élimée.

11 h 24, *Amedeo Lischia*.

Amedeo Lischia jette sur son épaule un paquet de ciment. Vingt-cinq kilos, c'est lourd. Amedeo Lischia grimace, sa marche est chancelante sur trois ou quatre pas, puis le rythme revient et il fait d'une manière en gros rectiligne les cinquante mètres qui le séparent du camion, sur le plateau duquel il hisse péniblement sa charge. Ensuite il doit revenir vers le hangar (il croise sur son chemin Achmed et Ignaço, qui font le même circuit que lui, et ploient de même), où il arrache un autre sac de la muraille de paquets bruns gonflés. Et puis le camion. Et puis un autre sac. Et puis le camion. Et puis... Trente-huit heures par semaine à trente-deux francs de l'heure. A peine les deux tiers du S.M.I.G. Et à la SADAS, pas de syndicat. Et puis il n'a jamais voulu demander la naturalisation. Un sac. Le camion. La cimenterie ronronne, givrée hiver comme été de poudre sèche et blanche. Un sac, le camion. Ici des canalisations coudées déversent dans des bacs rouillés et anguleux, en équilibre sur leur tranche et coincés par des entretoises d'acier gris, l'argile arrachée à la falaise qu'on a découpé en cañons. Là des roues broyeuses tournent et grincent, réduisant en pulpe, plus qu'en pulpe, en poudre de riz, le mélange d'argile et de calcaire, et au-dessus des toits en escalier penché de l'usine, les trois hautes cheminées rejettent leurs volutes gris sombre tandis que dans le cœur des bâtiments aux murs écaillés, la préparation cuit dans les fourneaux incandescents. Et par-dessus tout, la poussière talquée qui tapisse la moindre anfractuosité, qui s'infiltré partout, dans tous les creux, toutes les

crevasses, toutes les cavités. Même celles, secrètes, des bronches des hommes. Un sac, le camion, un sac, le camion. Pas encore la pause de midi et demi? Amedeo, les reins noués, est ébranlé par une quinte de toux qui le fait osciller dans sa marche. Est-ce qu'il ne tousse pas de plus en plus souvent? Saloperie de boulot. Saloperie de boulot...

A la verticale de l'usine moulée dans son palpable linceul blanc, à la verticale de la colline éventrée, le ciel de novembre est presque entièrement dégagé.

13 h 07, le météore.

Tout de suite après le repas (des nouilles, une demi-tranche de mortadelle par personne, une pomme), David Lischia a couru hors de la maison, a couru vers le météore. Son père l'a vu la veille au soir, toute la classe le verra demain. Lui, il veut en profiter tout seul, tout de suite.

Et maintenant il voit. Il est déçu. Il pensait peut-être à une sorte d'avion, ou à une de ces fusées brillantes, immensément longues, au museau pointu peint en rouge, dont il regarde parfois les photos sur des journaux. Mais là, dans l'herbe un peu jaunâtre qui achève de sécher au soleil juste tiède, il n'y a qu'une masse confuse et terne, un amas de plaques tordues, un ensemble qui n'excite pas plus l'imagination qu'un monticule de bidons abandonnés dans une décharge.

David escalade les bidons. Malgré tout, pour voir. Les morceaux de métal plient et se tordent sous son petit poids, une espèce d'aileron de requin casse même sous sa chaussure et il glisse en arrière sur le ventre pendant un mètre. Ses doigts, qui ont agrippé les aspé-

rités du métal mou sont couverts d'une poudre grumeleuse, gris mat, qui adhère à la peau. Il regarde cette humectation plombée, essuie ses doigts sur son pantalon, recommence l'escalade. Cette fois il parvient au sommet de la structure bancale, s'infiltré entre les dômes complètement affaissés (comme des cloches à fromage en plastique qui auraient à moitié fondu et coulé), penche sa tête à l'intérieur d'une ouverture circulaire située au centre des hémisphères imbriqués.

C'est sombre, et ses yeux doivent d'abord s'habituer au changement d'intensité de la lumière. Son nez se fronce, car il monte du trou une odeur forte et désagréable; une odeur de cabinet, ou de légumes moisiss. Lorsque ses pupilles peuvent s'accommoder, il aperçoit la bête couchée en travers du gros coussin rond, orange. C'est une bête morte. Comme un singe, un grand singe très maigre avec des doigts très longs. C'est lui qui pue comme ça. Il est en train de pourrir, comme un chat crevé. Mais ce n'est pas un chat crevé. C'est un singe qui est venu du ciel dans le météore. Sa tête est recouverte d'une espèce de capuchon percé de deux larges trous ronds pour les yeux. David Lischia se penche encore. Mais ça sent vraiment très fort et il doit se pincer les narines entre le pouce et l'index, sinon il dégobillerait, sûrement. A travers les trous dans le capuchon, il ne voit pas les yeux du singe; seulement une bouillie qui suinte, dégoûtante, un grouillement. David a un hoquet, son estomac essaie de remonter vers sa bouche, mais il ne sait pas pourquoi, il ne parvient pas à s'arracher à la contemplation du singe mort. Ce n'est pourtant qu'un cadavre hideux, qui se vide de ses liquides, dont les os par endroit percent la peau, et qui pue, qui pue...

Tout à coup quelque chose à quoi David se retenait casse — un claquement aussi sec qu'un coup de fusil dans le silence du pré — et il culbute en avant, sur le singe mort. Il crie. Son buste pend vers le singe mort, l'odeur de pourriture le suffoque, son bras se balance dans le vide et le bout de ses doigts effleure la fourrure visqueuse. Il crie encore, il commence à pleurer, son bras s'est rétracté mais il sent encore sur le bout de ses doigts la pourriture humide du singe mort, il n'est retenu au bord du gouffre que par ses jambes, qu'il remue frénétiquement dans les efforts qu'il fait pour tirer son corps en arrière, loin du singe mort qui paraît maintenant le regarder de toute la pourriture vivante de ses yeux morts.

Il parvient enfin à tirer son corps vers le haut, s'écorche les mains en se débattant, déboule du haut du météore dans un nuage de poussière aluminium-étain-amiante qui tourbillonne longtemps dans l'air lumineux avant de se déposer. Il court, court, en reniflant ses larmes de peur, vers la maison familiale. Lucie et Marina sont déjà parties vers l'école, elles ne l'ont pas attendu, et sa mère le gronde parce qu'il va être en retard, et où il était, d'abord?, et *tac!*, une taloche. Il court encore un moment sur le chemin mais, aussitôt sur le goudron de la route, il se met à marcher tranquillement, le visage renfrogné, sec maintenant, les mains dans les poches de son blouson bibendum. Ses deux sœurs ne sont pas en vue, il ne fait rien pour les rattraper. Et merde.

Bien sûr il est en retard à l'école mais la maîtresse ne lui fait pas de reproches. Elle est si gentille, la maîtresse.

15 h 20, le tracteur.

C'est un modèle Berliet de 1959, sept chevaux, rouge sombre. A l'avant, il lui a été adjoint un mécanisme qui sectionne les pieds de maïs et les couche de chaque côté de l'engin à mesure qu'il avance en grinçant des dents. Le Berliet cliquète de partout; son moulin ne tourne pas rond, il est poussif, parfois le moteur a des ratés, hoquète, repart en grondant exagérément, comme pour se donner de faux airs de bonne santé.

Lorsqu'il s'arrête définitivement, il le fait pourtant sans manifestation tumultueuse : simplement le moteur se meurt sur un long soupir décroissant, et l'engin cale, la gueule pleine de pieds de maïs tronçonnés. François Béraud laisse passer entre ses dents un « merde! » désabusé, et tire deux ou trois fois sur le démarreur, pour dire de, parce qu'il sait bien que cette fois c'est la panne, la vraie. Il saute alors sur le sol et déplie le capot, puis fait semblant d'ausculter quelques organes essentiels — le delco, les vis platinées, le carburateur — mais c'est surtout par acquit de conscience : le moteur du tracteur est un ensemble de fils suturés et de conduits noirs de graisse sale qui ne laisse aucun espoir.

François s'appuie le dos à la grande roue, tire son paquet de Gauloises de la poche intérieure de son blouson, en allume une, dont il aspire lentement la fumée. Son visage n'exprime rien de spécial, dans le ciel bleu pâle le soleil rayonne, tiédasse.

19 h 15, les frères Gros.

La salle à manger de Jean-Marie Gros présente un mélange discordant de meubles vieillots (un canapé à fleurs, un buffet pseudo Henry II, un lampadaire à pied torsadé) et de gadgets plus modernes (une télé qui fait corps avec son support de plastique blanc, un siège massif recouvert de vinyle bleu sombre, une bibliothèque vernie avec des applications de ferrures dorées). En tout cas c'est cosu. Les deux frères se sont installés sur le truc bleu sombre et boivent le Martini, piochant de temps à autre dans des coupelles posées sur une table basse à dessus en verre fumé (qui fait partie des gadgets modernes), pour y prendre des biscuits au fromage, des cacahuètes salées, des olives vertes.

— Tu n'as pas bien l'air de comprendre, dit le maire après avoir sifflé une gorgée d'apéritif, que la venue du député, c'est important pour nous. Il faut faire du battage, amener le plus de monde possible... Je ne me place pas du tout dans une perspective électorale, je t'assure. Mais... c'est pour la région, tu vois. Pour l'immédiat, et pour après. Si le député voit qu'il y a du répondant par ici, il aura l'œil sur la région. Aussi bien sur Lagny, que sur Lamp ou Barigny. Et tu sais très bien que ça peut se traduire par des implantations d'industries. D'où emplois nouveaux, relance du commerce. C'est pourtant simple, non?

— Mais je sais tout ça, grogne Patrick en croquant une cacahuète. Ça n'empêche pas que ton député, s'il vient à Lamp, c'est pour rabattre du monde pour les élections. Le reste, il verra après, tu peux m'en croire... Moi, la politique comme ça, je m'en bats l'œil.

— Mon député... c'est aussi le tien, que je sache! Tu votes comme moi, mon vieux. A moins que tu ne sois passé à Mitterrand?

— Dis pas de connerie... Mais ce que je veux dire, c'est que ton type, il a l'étiquette R.P.R. Le R.P.R., c'est Chirac. Et le Chirac, y en a pas mal dans le coin qui se rappelle du temps où il était ministre de l'Agriculture, si tu vois ce que je veux dire. Alors ton député, d'ici qu'il attrape sa plus belle veste aux élections...

— Mais bon sang! c'est bien pour ça qu'il faut réunir du monde à Lamp mercredi prochain! Et puis d'ailleurs tu te trompes complètement. Chirac à l'Agriculture, y avait pas que du contre. Et de toute façon, ça remonte aux calendes. Ce qui compte, c'est ce qu'il est aujourd'hui; il a une bonne image, moi je trouve. Et on peut le jouer contre Barre; parce que, lui, il a pas le vent en poupe.

Patrick Gros hausse les épaules sans répondre. Un petit coup de Martini. Ce soir, son épouse et lui mangent chez M. le maire. C'est de tradition, une fois par quinzaine, et le boucher rend l'invitation ponctuellement.

— Dis donc, fait-il pour changer de conversation, ça va, toi? Je te trouve pas bien bonne mine...

— Mais oui, mais oui, ça va, jette nerveusement le maire. Je me fais pas jeune, c'est tout.

— Et puis il s'en donne trop, dit Germaine Gros qui vient d'apparaître à la porte du salon, venant de la cuisine où elle fricote avec Laure, l'épouse du boucher. Germaine est fluette comme son mari, alors que Laure est épaisse comme le sien. Ça sera prêt dans dix minutes, ajoute-t-elle avant de repartir à pas de souris.

— C'est sept heures et demie, je vais mettre les informations, dit le maire en se levant.

Il allume la deuxième chaîne, un journaliste aux joues bouffies annonce qu'après les révélations de *L'Humanité* sur le dîner du Club « Le siècle », plusieurs personnalités de la gauche non communiste, dont M. Robert Fabre et M. Chevènement...

Les deux hommes écoutent un moment, puis Patrick se tourne vers son frère et lui demande ce qu'il compte faire à propos, au sujet de l'engin tombé dans un champ de la commune.

— Oh! ce bazar!... répond le maire. Je vais demain matin à Lamp, pour la réunion. Je passerai à la gendarmerie pour signaler qu'un satellite est tombé. Mais tu penses bien qu'ils doivent le savoir déjà...

Sur l'écran de la télé, le présentateur parle maintenant de Klaus Croissant, un sujet dont les deux hommes se foutent complètement. Heureusement, Germaine vient appeler pour le dîner.

21 h 30, Sylvie Florent.

Elle a mis la petite lumière à abat-jour rose qui est à la tête de son lit. Elle s'est adossée à un grand coussin bordeaux, et elle tient un livre ouvert à hauteur de ses yeux. C'est un Livre de Poche, son titre est *Les Mots pour le dire*, son auteur s'appelle Marie Cardinale, dont la propre photographie orne la couverture. Elle en est à la page 83 et elle lit :

Pourquoi la mort des humains était-elle aussi absurde? Pourquoi ce deuil, ces drapeaux en berne, ces musiques lourdes, ces larmes, ces cérémonies, ces Pompes funèbres, ces tambours voilés, ce noir? Pour-

quoi ne jamais parler des vers, de la peau exsangue qui se marbre, des pieds qui s'étirent comme des spatules, de l'odeur? Pourquoi fermer la bouche et les yeux des cadavres, pourquoi leur bourrer le trou de balle de coton?

Arrivé là, elle referme brutalement le livre. Sa poitrine menue se soulève, deux fois, trois fois, très vite. Elle laisse tomber le livre sur le couvre-lit, se lève, hésite, va vers le tourne-disque, en choisit un, peut-être au hasard, dans la pile qui en comprend une quarantaine, le sort de la pochette et le place sur le plateau. C'est un disque de David McNeil, un Breton pas du tout connu. C'est Éric qui le lui a offert, peu de temps avant son départ, en septembre. Tandis que la voix douce, un peu voilée, traînante, de David McNeil envahit la pièce, Sylvie va se mettre devant la fenêtre et reste là, immobile, les bras le long du corps. Dans le flot de l'accompagnement style *country music*, David McNeil chante :

*Quelques voyous yougoslaves
Les yeux maquillés
Passent en chassant les épaves
Pendant qu'un policier
Sous son manteau gabardine
Fait des photos clandestines...*

McNeil est un grand blond à l'air flegmatique. Derrière les carreaux, Sylvie ne peut rien distinguer d'autre que la découpe noire des toits contre le pan bleu sombre et piqueté d'étoiles du ciel. Et comme un fantôme fluorescent plaqué sur ce paysage à deux dimensions, son reflet sur le verre ondule au rythme

de sa respiration oppressée. Quelle est cette envie de pleurer qui la tараude?

24 h, le météore.

Tout au long de la journée, le météore s'est tassé, s'est brisé, s'est avachi. Le travail de corrosion froide commencé par la pluie s'est poursuivi avec la cuisson du soleil, la caresse répétée du vent, l'invisible pression de l'air, le sournois travail du temps. Pas fait pour l'atmosphère terrestre, le météore continue d'être rongé par cet environnement hostile, il se désagrège, il coule, il devient pulpe. De forme dure présentant une configuration symétrique dans un aérodynamisme style Art Déco, il est passé maintenant au stade de strates argileuses écroulées les unes sur les autres, d'entassement de matière friable, de tumulus amorphe. Certains des organes intérieurs, comme le revêtement interne des tuyères et surtout le bloc cylindrique du moteur à surfusion ont mieux résisté cependant, et émergent de l'écroulement gris comme des os rompus et luisants perçant la carapace effondrée d'un vieil animal fuselé que les intempéries ont réduit en poudre.

Au centre de cet étalement, une flaque nauséabonde que les matériaux épars boivent peu à peu signale seule qu'il y a eu ici un être vivant. Mais maintenant, de vivant, il n'y a plus que des colonies grouillantes de bactéries qui dévorent avant de mourir.

Tout à l'heure, un chien étique et jaune est venu renifler la flaque de pourriture. Puis il s'est reculé, est parti en trottant avec un aboiement plaintif en travers de la gueule. A part ça, la nuit est calme.

3.

Samedi 5 novembre 1977

10 h 28, Sylvie Florent.

— Alors c'est ça, ton satellite? lance Christian Thévenet. Il tourne autour de David Lischia comme un boxeur cherchant le défaut dans la garde de son adversaire; c'est un grand garçon maigre et brun, avec des incisives qui avancent; il a treize ans. C'est rien du tout, ouais, reprend-il. C'est pas un satellite, c'est un... c'est un...

— C'est plutôt une météorite, je pense, dit l'institutrice.

Elle se tient au bord de la flaque poudreuse qui s'étale dans le pré en pente, sur cinq ou six mètres en longueur et moitié moins en largeur. Elle est coiffée d'un bonnet de laine violet et carmin, et une écharpe violette barre joliment son anorak jaune canari. Elle porte aussi une jupe écossaise dans les rouges, et des collants violets qui s'enfoncent dans ses bottes de cuir clair. Beaucoup de couleurs, et bien choisies.

Il n'y a que six ou sept gosses autour d'elle. Les autres, des grands surtout, le premier mouvement de curiosité passé, se courent après, chahutent ou se battent dans le pré : une heure et demie de classe de gagnée, c'est quelque chose à ne pas laisser passer.

Surtout que le temps est beau; la cuvette où se trouve Lagny est complètement dégagée, sauf un panache sauvage qui reste accroché à la molaire rocheuse du Gontrasse, le transformant en un volcan paisible.

— Qu'est-ce que c'est, un méné... un mété..., tente la petite Marinette Lagier.

— Une météorite, c'est une pierre qui traverse l'espace. Il y en a des tas, qui circulent comme ça dans le ciel. Elles proviennent de planètes qui ont éclaté, je crois. Elles peuvent circuler ainsi pendant des milliers ou des millions d'années. Et de temps en temps, il y en a une qui tombe sur la terre... Vous avez tous vu des étoiles filantes, l'été? Eh bien, ce sont de petites météorites qui traversent l'atmosphère, s'échauffent et flambent avant de toucher le sol. Mais celle-là devait être très grosse, elle est arrivée intacte et s'est pulvérisée en atteignant le sol...

Sylvie avance la pointe de sa botte dans la poudre grise. Ça ne crisse même pas sous sa semelle, mais quelques parcelles de la matière stellaire restent collées au cuir. Là-bas, au centre de la tache pulvérulente, est-ce qu'il n'y aurait pas des morceaux plus solides, brillants, qui semblent métalliques? Un météore si gros, c'est quand même pas courant. Quand elle écrira à Éric...

— Eh bien, David, tu n'es pas content qu'on soit venu voir « ton » météore? Tu boudes, on dirait...

Elle ébouriffe les cheveux du petit garçon brun, mais celui-ci ne bronche pas, ne répond pas, il se contente de regarder fixement la grande flaque grise, ce têtard échoué dont le tracé de champ labouré formerait la queue.

Derrière elle, garçons et filles crient et rient.

— Dis donc, monsieur Thévenet, tu crois que je ne vois pas que tu fumes? Éteins-moi cette cigarette tout de suite!

— J' fume pas, Sylvie, répond le grand gars en tournant le dos; il fait des gestes avec ses bras, une buée de fumée bleue l'environne.

Sylvie Florent sourit. Il est onze heures passées. Encore une semaine de tirée. Déjà une semaine de finie. Elle a le choix. Mais elle ne sait pas trop quoi choisir.

11 h 10, monsieur le Maire.

M. le Maire a garé sa D.S. noire dans le parking de la gendarmerie de Lamp. Sous son chapeau gris, dans son manteau gris, il paraît encore plus insignifiant que d'ordinaire; pour un peu il s'évanouirait dans ses vêtements, ou se réduirait à la proportion d'un trait, d'un portemanteau qui marche.

Sur le trottoir, un Arabe ramasse avec nonchalance les feuilles des acacias, qu'il pousse dans une espèce de tonneau à roulettes à l'aide d'un balai en jonc. Jean-Marie Gros lui jette en passant un regard méfiant. Mais l'Arabe ne lui porte pas la moindre attention.

Le maire pénètre dans la gendarmerie, c'est un bâtiment moderne et carré, jaune pâle, construit à la périphérie de Lamp; quelques mètres de pelouse lui font un bavoir vert et, au bout d'un mât, le drapeau tricolore pend dans l'absence de vent. Le maire salue le gendarme qui officie derrière le bureau à droite en entrant, monte directement l'escalier vers celui du commandant Castex.

— Le commandant est là, il est seul? demande-t-il en passant sa tête à grosses lunettes par la porte en verre dépoli d'une pièce où plusieurs représentants de la loi font des travaux de paperasserie. Sans attendre la réponse, mais elle est affirmative, le maire frappe à la porte mitoyenne, en bois celle-là, où une plaque noire en bakélite annonce simplement : M. LE COMMANDANT.

— Entrez! fait la voix de l'officier. Jean-Marie Gros ouvre la porte, les deux hommes se saluent, le maire s'assied en face du commandant, un homme plutôt jeune, très brun, râblé.

— Qu'est-ce qui vous amène, monsieur le Maire? fait poliment le commandant Castex en refermant la couverture verte d'un dossier.

— Rien de grave, rien de grave, mon commandant. Non, je venais à Lamp rencontrer quelques collègues, pour préparer la venue de notre cher député...

— Des ennuis en perspective? questionne l'officier dont le sourcil gauche s'arque en signe d'attention.

— Non! Non, non... Ça n'a rien à voir. Je venais simplement vous signaler un fait un peu... étrange, voyez-vous. Hier matin, je suis allé chasser avec quelques amis, sur le territoire de la commune, et dans un champ appartenant à un de mes concitoyens, nous avons découvert...

Et le maire instruit l'officier, avec beaucoup de détails, de la présence dans le champ de la carcasse d'un présumé satellite. Puis il attend les réactions de son interlocuteur, les doigts joints devant sa bouche.

— C'est une nouvelle peu ordinaire, en effet, répond celui-ci. Je n'étais pas au courant, non. Nous n'avons reçu aucun avis concernant la chute d'un satellite,

pas plus français qu'étranger. Je ne mets bien entendu pas en doute la justesse de vos observations, mais il me semble que dans ce cas, et surtout si le point d'impact se trouve dans le périmètre de ma juridiction, j'aurais dû être averti. (Il fait claquer sa langue.) De toute façon, je vais noter les coordonnées et envoyer une patrouille là-bas dans le courant de l'après-midi, vous pouvez en être assuré. Et ensuite, suivant ce qu'il m'en sera rapporté, je ferai suivre un rapport circonstancié aux autorités concernées : la direction de la recherche spatiale et... la D.S.T., bien entendu : on ne sait jamais!

Le maire hoche la tête, satisfait, puis donne au commandant les renseignements géographiques désirés.

— En ce qui concerne votre réunion de mercredi, glisse le commandant en le raccompagnant à la porte, les problèmes de sécurité regardent la police municipale...

— Mais naturellement, dit un peu trop sèchement le maire en prenant congé. Est-ce possible qu'il ait cru que je venais pour ça? songe-t-il, mortifié, en descendant à petits pas l'escalier. Il en oublie de saluer le factionnaire qui le regarde passer en suçotant l'extrémité d'un crayon à bille au corps de plastique jaune.

13 h 25, François Béraud.

Assis à l'extrémité du lit bas sur la couverture en patchwork, François fait des yeux le tour de l'horizon : la toile de jute sur les murs, les posters, les photos, le miroir ovale, les coussins et le pouf, le

tourne-disque avec la pile de disques, la table avec les cahiers. De la cuisine, proviennent de petits bruits tintants, c'est Sylvie qui fait le café. François aspire une bouffée de fumée, tapote sa cigarette dans le cendrier PERNOD qui est entre ses pieds; la jeune fille pénètre dans la pièce, portant un plateau qu'elle dépose entre eux, sur le lit.

— J'ai peur que ce soit du jus de chaussette, dit-elle en souriant. J'ai voulu vous faire du vrai. D'habitude, je ne bois que du Nes.

— Il fallait pas contrarier vos habitudes pour moi; d'ailleurs je suis sûr que ce sera très bien, ce café. Faites voir... Hum... oui oui, rien à dire.

Ils rient tous les deux. Puis un silence, avec le froufroutement des ailes de l'ange de service qui passe, routinier. C'est la première fois que François vient chez Sylvie. Ils se sont rencontrés plusieurs fois dans le village, ont déjà pris un pot ensemble deux ou trois fois au bistrot sur la place du 27-Juillet. La veille au soir, ils se sont encore croisés et François a parlé à l'institutrice de ses problèmes de tracteur. Elle lui a dit de venir prendre le café chez elle entre une heure et une heure et demie, le lendemain, puisque c'est un samedi.

Et maintenant ils le prennent, ce café.

— Je...

— Il faut...

Les phrases se heurtent, l'occasion d'une politesse et d'un nouveau départ.

— Je trouve que vous n'avez pas l'air du tout d'un paysan, lâche enfin Sylvie.

— Ah! oui... C'est parce que j'ai de l'instruction. Alors bien sûr, à côté de tous ces culs-terreux...

— Non, ce n'est pas ce que je voulais dire!

— Je plaisantais. Ce n'est pas la première fois qu'on me lance dans les pattes que j'ai l'air d'une personne déplacée. Quant à l'instruction, ben... c'est vrai que je suis allé jusqu'au bac, et qu'après j'ai grenouillé trois ans à Vincennes, en socio. Tu parles...

Il ricane, ses yeux se plissent, il se baisse pour écraser son mégot dans le cendrier.

— En sociologie? Vraiment?

— Qu'est-ce que vous croyez? J'avais une bourse, et puis pour le restau U, la Sécu, tout ça, fallait bien que je sois inscrit. Mais pour le reste... Non, la vérité, c'est que mon père était plutôt du genre liquidateur. Croyait pas en l'avenir de la paysannerie. Pour lui, c'était suffisant qu'un seul de ses fils reste à la ferme. Ça a été Lucien, le gros bras. Pour moi, la ville, son stupre, son lucre et ses mystères. Paris! C'est vrai que ça m'a amusé, un temps. Et puis... Mon père est mort subitement, il y a trois ans. J'ai pris l'occasion par les cheveux, et je suis revenu. Entre parenthèses, ça m'a aussi permis de couper à l'armée, alors vous savez...

— Le retour à la nature, quoi.

— Si vous voulez...

— Et... je ne veux pas être indiscrete mais... c'est quand vous étiez étudiant que vous avez milité?

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça? (Il rit.)

— Oh!... Votre réputation!

— Le gauchiste en sabots, c'est ça? Vouais. Je la connais, ma réputation. Tout ça pour avoir voulu organiser un... ce que j'appelais un contre-marché, à Lamp. Pour échapper aux coopératives de gauche. (Encore ce rire et les yeux qui se plissent.) Mais ils sont durs à traîner, dans le coin. Non, à Paris, j'ai un peu

flirté avec les Veuve Mao, mais pour ce qui est d'avoir milité, comme vous dites... C'était plus tellement de saison, quand j'y étais. Maintenant, c'est plutôt les écologistes qui ont pris le relais. Et vous?

— Quoi, moi?

— La politique... Où est-ce que vous vous situez?

— Nulle part! Enfin... Je suis pour la gauche, moi aussi, mais ça va pas plus loin.

— Ha bon? Pas plus loin? Et ça... (D'un paquet de journaux empilés contre le pied du lit, il retire un exemplaire de *L'Huma Dimanche*; triomphalement, il brandit la bête devant le visage joli et fin de l'institutrice.)

— C'est vrai, je le lis depuis des années. Mais pas le quotidien. Mes frères sont plutôt procommunistes, et moi... disons que j'ai de la sympathie pour certains aspects de la politique du Parti, monsieur le gauchiste.

— Alors pas d'activité dans une cellule à Dijon?

— Dijon... (Elle soupire, fait bouger ses lunettes rondes sur l'arête de son nez.) C'est une ville bien calme, vous savez.

— Une ville mieux que calme! Vous avez pas lu, le mois dernier, l'enquête du *Point*? C'est la première ville écologique de France. Poujade et tout le tralala. Dire qu'une ville peut être écologique, c'est une autre histoire, mais enfin...

— Oui, je sais. Ma mère me l'a écrit, elle m'a envoyé des articles. Cela dit, c'est vrai que c'est une ville agréable. Il y a beaucoup d'espaces verts et les vieux quartiers ne sont pas trop esquintés. Et puis le bord de la Saône, c'est bien, l'été.

— En somme, vous regrettez?

— Oui... Non. Je suis un peu inquiète pour ma mère,

elle... elle ne va pas très bien, depuis quelque temps. Et puis ici, je me sens vraiment isolée. Enfin... je suis contente de vous avoir rencontré et de pouvoir parler un peu, de temps en temps.

— Hum... et l'école, ça va ?

— Oh ! ils ne sont pas trop méchants ! Ce matin, je suis allée avec eux voir les débris d'une météorite qui est tombée dans un champ, à l'autre bout du village.

— Bon ? Oui, mon frère m'en a parlé. Mais il m'a dit qu'il s'agissait d'un satellite, ou quelque chose comme ça.

— Un satellite ? C'est ce que les gosses m'avaient dit. Mais c'est plutôt l'imagination qui les avait travaillés. Non, je ne crois pas que ce soit autre chose qu'un météore. Il est complètement réduit en poudre, de toute façon.

Il hoche la tête, pince les lèvres, émet un grognement un peu forcé. Il désigne sa montre de son index, se lève, danse d'un pied sur l'autre. Il dit :

— Bon, je resterais bien encore avec vous, mais le boulot m'attend. Il faut qu'on arrive à résoudre ce problème de tracteur, sinon l'entreprise agricole Béraud et Béraud va se trouver dans une passe difficile...

Elle se lève à son tour, charmante, menue, rouge et violette, et ses lunettes rondes, et son casque châtain.

— Eh bien, je ne vous retiens pas. Si...

— Écoutez, une idée me vient. J'avais envie d'aller au cinéma, à Lamp, ce soir. Pourquoi vous ne viendriez-vous pas avec moi. Il n'y a qu'un ciné, plutôt miteux, le Palace, faut le faire, mais cette semaine il passe *Nous irons tous au paradis*. C'est pas mal, je crois, et rigolo. Et ça vient de sortir, en plus. Alors ? c'est oui ?

— Écoutez, je ne sais pas...

— Oh!... Sylvie! Vous ne rentrez pas à Dijon, ce week-end... Alors qu'est-ce qui vous empêcherait? La peur d'être vue avec le gauchiste? Dites oui, ça serait sympa...

Elle sourit, et son sourire s'épanouit vite en vrai rire.

— Bon... d'accord. C'est oui. Moi aussi, j'ai envie de sortir, en fait.

— Alors c'est dit. Je passe vous prendre à... huit heures et demie. Ça va?

— Ça va.

Elle l'accompagne jusqu'à la porte, ils se serrent la main, leur paume et leurs doigts restent unis quelques secondes, puis ses pieds dans l'escalier, tap-tap-tap-tap, et il est déjà dehors, les mains dans les poches, grandes enjambées, un sifflement aux lèvres.

15 h 02, David Lischia.

Assis dans la terre devant la maison, David Lischia construit de ses mains malhabiles une forme architecturale qu'il a baptisée dans sa tête « satellite ». Pour ce faire, il est parvenu à dégager du tumulus aplati de sable gris, où il est allé fouiner une nouvelle fois dès le repas fini, quelques tubulures encore solides, quelques plaques épaisses que le processus de désagrégation n'a pas complètement réduites en pulpe. Il a ainsi réuni une dizaine de pièces, ou plus, qu'il assemble comme il le ferait de branches ou de morceaux d'un jeu de construction usagé. Son satellite ressemble ainsi plus à une cabane qu'à quelque engin

destiné à percer l'espace jusqu'aux étoiles. Mais ce qui compte, c'est ce qui existe dans sa tête.

Sa mère n'est pas à la maison, elle est allée faire le ménage chez M^{me} Gressard. Ses trois sœurs jouent ensemble, peut-être dans leur chambre commune aux lits superposés où pénètre le vent quand il souffle fort. Son père est au jardin, il déterre les derniers navets, les dernières carottes, parfois sa toux sèche franchit la barrière étouffée par des brassées d'orties bien vertes.

Attention! *Brrrrruuummmmm...* le satellite va prendre son essor vers le ciel : doigts joints et serrés, la main de David Lischia décolle de la terre. Ses tuyères : la manche effrangée du pull bleu marine. Sa force de poussée : les muscles du bras et de l'épaule. Son ordinateur de vol : le cerveau plein d'étoiles d'un gosse de six ans.

16 h 30, les gendarmes.

Ils ont fait rouler leur estafette bleue jusque dans le champ du météore. Leur inspection faite, ils sont revenus s'installer sur la banquette avant; le véhicule penche vers l'avant-gauche, sa grande antenne radio balance dans le vent qui se lève. L'adjudant Marochini, une jambe hors de l'estafette, a posé son bloc sur ses cuisses; à côté de lui, le sergent Bénissou, nouveau sous l'uniforme, attend le verdict du gradé. L'adjudant grogne, commence à écrire son rapport, énonçant à haute voix les phrases qu'il inscrit au stylo-bille sur la feuille quadrillée.

— Bien! alors nous disons... *Nous, adjudant Marochini et sergent Bénissou, de la brigade de Gendar-*

merie nationale de Lamp, sommes rendus sur la commune de Lagny, au lieu dit... comment, déjà? La Combe?

— La Combe, oui.

— *...au lieu dit La Combe, agissant d'après les déclarations d'un témoin, M. X. — on mettra le nom après — Maire de ladite commune, qui a déclaré, heu... déclarations, déclaré, c'est pas très heureux, enfin, tant pis... qui a déclaré avoir vu un objet, par lui désigné comme étant un satellite d'origine indéterminée, écrasé dans un champ, au lieu désigné ci-dessus. Bon, alors l'Italien, maintenant... Nous avons également recueilli les déclarations de M. Lischia, Amedeo, manœuvre, domicilié au lieu dit La Combe, qui a pu situer assez exactement la date et l'heure de la chute : jeudi 3 novembre aux environs de 19 heures. M. Lischia, qui s'est rendu sur les lieux, a lui aussi eu l'impression que l'objet tombé du ciel était une sorte de satellite ou d'avion. J'ajoute d'avion, parce que sa déposition, hein, ce n'était pas très clair... Mais le témoin a ajouté que l'engin sinistré dégageait une épaisse fumée, et qu'en conséquence il ne s'en est pas approché à moins d'une vingtaine de mètres. A moins ou à plus, Bénissou?*

— Heu... à moins, je crois, c'est correct.

— *A moins! Cependant, après une inspection minutieuse du lieu de l'impact, nous n'avons découvert... nous n'avons découvert... Comment est-ce que nous pouvons décrire ça, Bénissou?*

— *Eh bien... nous pouvons dire « une poudre grise, de matière minérale ou métallique, qui... qui ne semble pas provenir d'un engin manufacturé mais d'un simple météore ».*

— Très bien! Alors je note... nous n'avons découvert... *que des résidus de poudre grise, de matière minérale ou métallique, qui ne paraissent pas provenir d'un engin manufacturé, mais d'un... mais de!... mais de l'éclatement d'un simple météore, heu... naturel.* Ça va, hein, naturel? Ça précise mieux notre impression, non? *Cependant, nous ne pouvons tirer de conclusions définitives de cette inspection, qui devra être complétée par des spécialistes munis d'instruments d'investigation scientifique adéquats.*

— Hon! Je crois qu'on peut arrêter là, hein, Bénissou... Il n'y a rien à ajouter...

— Non, non, mon adjudant, l'essentiel a été dit.

— Bien! Alors je mets la date, et on rentre...

L'adjudant Marochini replace le bloc dans le vide-poches de la voiture. Dans le vide-poches, se trouve déjà toute une liasse d'avis de recherche concernant une quinzaine de terroristes allemands soupçonnés d'appartenir à la « bande à Baader », et dont le signalement a été communiqué à toutes les gendarmeries de France après l'affaire Hans Martin Schleyer.

L'estafette démarre, repart en cahotant dans le champ, laissant derrière elle la trace de l'impact émoussé de l'objet des étoiles. Tout à l'heure, le sergent Bénissou tapera le rapport sur sa machine à écrire, mais pas avec deux doigts, non, avec six doigts, et relativement vite. Les gendarmes, maintenant, ça sait.

18 h 50, Henry Lagier.

— Écoutez, Lucien, je peux pas faire des miracles ni vous raconter d'histoires : votre tracteur, il est bon pour la ferraille.

24 h 16, *Sylvie Florent*.

— Non, François, écoutez... écoute, sois gentil, laisse-moi. Je veux rentrer. Je suis fatiguée. Je... je veux être seule. Tu comprends? C'était... une bonne soirée. Ne la gâche pas, veux-tu?

La main de François hésite encore sur son épaule puis, lentement, se relâche. Le jeune homme, qui s'appuyait contre elle de tout son corps (odeur de tabac, de sueur, de bonne chair chaude, si douce, si douce), qui penchait la tête vers sa bouche, recule d'un pas. Dans la lumière jaune qui brûle au fronton de la façade de l'école, son visage est durement dessiné; mais, âpre d'une tension sensuelle l'instant d'avant, il redevient calme et apaisé, et ses larges lèvres s'écartent, et ses yeux se plissent des rides du sourire. Sa main, qui a quitté l'appui de son épaule, vient lui caresser légèrement la joue, et s'écarte à son tour d'elle.

Fini.

— Oui. Excuse-moi, Sylvie. Les bonnes soirées, pour moi, ça allait un peu plus loin. Je me conduis mal. Le macho. La vraie brute, quoi... Bon, alors on se quitte bons amis, comme on dit. Sans rancune?

Sa main grande ouverte, tendue en avant.

— Bien sûr, sans rancune! Et à une autre fois, promis?

— Mais oui, promis.

Leurs mains se serrent, de la chaleur qui s'éternise, et Sylvie brusquement se penche en avant, se hausse sur la pointe des pieds, pose un baiser rapide sur la joue du garçon. Et puis la fuite — mais non, pas la

fuite : une retraite en bon ordre — dans le couloir, et les marches de l'escalier, et l'appartement, avec sa chambre aux recoins familiers, aux objets familiers, à la lumière douce, sa chambre sans mystère où elle tombe sur le lit, où elle reste un bon moment immobile, les joues dans les mains. Sur le mur, sa mère la regarde, une photo jaunie, sa mère dix ans plus jeune, avec son père encore en vie, un couple sans âge souriant à l'appareil photo, fixé pour l'éternité de papier. Sur le mur Éric la regarde, en couleurs, un peu poseur, c'était cet été aux Martigues, le dernier été avant ce gouffre de deux ans, cet exil. « Tu me seras fidèle? » Et elle, pouffant : « Idiot! » Est-ce qu'elle va relire sa dernière lettre, message un peu compassé de la Côte-d'Ivoire? Est-ce qu'elle va relire pour la dixième fois la dernière lettre de sa mère, à qui il faut ab-so-lument qu'elle téléphone demain? Mais non. Elle se lève enfin, se déshabille, passe dans la salle de bains, enfle son pyjama vert, se glisse entre les draps froids. Lire? Pas ce soir. Elle glisse ses mains sur son ventre, elle infiltre ses mains jointes entre ses cuisses, dans le reste de cette chaleur si bonne et si effrayante qui est née au contact de ce garçon, dans le noir du cinéma plein de couples échauffés et de bruyante jeunesse. Tu me seras fidèle? Idiot! A travers le mince tissu de son pyjama, ses mains appuient sur son sexe, et son sexe lui répond, envahissant, tapageur. Elle retire ses mains. Elle n'a jamais su, osé, se masturber. Depuis le départ d'Éric, elle a arrêté la pilule. Et deux mois après, deux mois après!... Elle se retourne sur le ventre, les bras sur le traversin, et elle sent qu'elle pleure, qu'elle pleure, sans pouvoir s'arrêter, sans savoir pourquoi elle pleure. Mais elle se laisse aller

à cet épanchement qui la vide, qui la draine, lui fait du bien.

Lorsque plus tard elle se retourne, les yeux secs, et qu'elle se redresse pour éteindre la lumière, son geste se fige et sa bouche s'entrouvre d'étonnement : au milieu de la chambre, sur le parquet, une minuscule souris grise assise sur son derrière la fixe de ses yeux sombres, tandis qu'elle passe sa petite patte rose derrière son oreille, dans une attitude de chat.

Le météore.

Le météore?

Mais il n'y a plus de météore.

4.

Dimanche 6 novembre 1977

Le matin, des chasseurs.

Des chasseurs venus de la ville, qui ont garé leurs voitures en deçà de la maison des Lischia, sont passés par le champ de Bérotto, à la poursuite d'oiseaux rares et de lapins invisibles. Ils ont traversé une étendue d'herbe recouverte d'un fin tapis de poudre grise, où leurs bottes et leurs rangers ont laissé plusieurs heures des traces nettes. Mais plus tard, la poussière, en se transformant en un talc de plus en plus impal-

pable, a effacé les empreintes. La battue n'a rien donné et, au retour, un des chasseurs a tué un chat sauvage, ou peut-être pas si sauvage que ça.

Le matin, un journaliste.

Jean-Pierre Albert, rédacteur aux *Échos*, a été dépêché par son patron d'agence, lequel a trouvé trace de la chute du météore dans le rapport du gendarme Marochini, sur les lieux du mystère céleste. Il a tourné longtemps avant de découvrir les marques de l'impact. Au village, le patron d'un bistrot lui a vaguement indiqué l'endroit, lui conseillant de s'adresser aux Lischia. Mais les Lischia, dont il a trouvé assez facilement la mesure, étaient à la messe. Alors il a erré dans les champs. Et puis finalement, il est tombé sur la flaque gris sombre déjà presque bue par l'herbe ou dispersée par le vent. Il a pris un peu de poudre entre ses doigts, l'a fait crisser entre son pouce et son index. Il a noté que le météore venait du sud et avait abordé la terre selon une trajectoire très aplatie (témoin la vingtaine de mètres de champ labouré), mais qu'au point d'impact le cratère était presque nul. Il a surtout noté qu'il n'y avait rien à noter. Faire quinze bornes, un dimanche, pour ça! Enfin, le boulot, c'est le boulot, c'est-à-dire les chiens écrasés et les météores en goguette. Il a relevé le col de son manteau parce que la bise commençait à fraîchir, et il est retourné vers le centre, vers son auto.

A midi, au bar de La Montagne.

— Alors, mon vieux, ta soucoupe volante, il paraît qu'elle est plutôt aplatie!

— Rigolez, rigolez... Moi je vous dis ce que j'ai vu : un satellite avec des tuyères, des ailerons, des machins, même qu'il y avait un cobaye à l'intérieur : un singe, c'est Thévenet qui l'a vu. Hein, Thévenet?

— Dis, Patou : un cobaye ou un singe? Faudrait savoir, mon vieux...

— C'est facile d'ironiser, surtout quand on a quelques petits verres dans le nez. Quand je dis que j'ai vu un singe...

Et ainsi de suite.

L'après-midi, les amoureux.

Majo Béranger et Louis — dit Gratin — Perrugio ont longé la tache maintenant presque noire par suite de l'oxydation rapide. Gratin a pensé à du fuel répandu. Mais il était surtout préoccupé de trouver un coin protégé des regards éventuels pour pouvoir peloter (ou plus) sa petite. Il a fini par dégoter un cercle d'arbustes propice aux manœuvres. Non, je ne veux pas, j'ai pas envie, il fait trop froid, a d'abord dit Majo, luttant avec les mains qui s'infiltraient sous son pull et sous la ceinture de son pantalon. Puis elle a voulu, elle a eu envie, et tout compte fait il ne faisait pas si froid que ça.

L'après-midi, les frères Béraud.

Le tracteur de Fernand Lestérel a pris un virage majestueux à l'orée de la futaie de maïs. Sur le siège, le grand Fernand a salué les frères Béraud, sa longue face maigre à la Rufus ouverte par un vaste sourire.

— Alors, j'y vais carrément?

— Rentre-leur dans le lard, camarade! a crié François.

Lucien s'est contenté de hocher sa grosse tête rouge et de serrer plus fort dans sa grosse patte la petite main de Marianne.

Le tracteur a pétaradé, puis a bondi en avant, gueule ouverte et ricanante. Le maïs ne gagnerait pas la partie, sûr...

C'est que ça existe encore, la solidarité, chez les jeunes agriculteurs!

L'après-midi, Jean-Pierre Albert.

Après avoir fait un jus sur les noces d'or de Ménie et Jean-Georges Guénaud, et un autre sur la répétition des majorettes de Lamp, Jean-Pierre Albert a tapé un quart de colonne sur l'affaire du météore.

PRÈS DE LAGNY, UN ÉTRANGE ET DÉCEVANT VISITEUR DES CIEUX

Dans la journée de vendredi dernier, les habitants de la sympathique bourgade de Lagny ont été mis en émoi par l'arrivée inopinée, dans un champ de la commune, d'un visiteur inhabituel : rien d'autre qu'une météorite, un de ces routards des cieux qu'on voit souvent, l'été, strier les

nues d'un éclair jaune et qu'on appelle alors, avec les vœux d'usage, une étoile filante.

Cette étoile-là, de bonne taille puisqu'elle ne s'est pas désagrégée dans l'espace, mais dans le pré qu'elle a heurté de plein fouet, est tombée dans la soirée du jeudi 3, vers 19 heures approximativement. Quelques personnes l'ont aperçue sous la forme d'un point rouge traversant le ciel au-dessus de Lagny, et les curiosités ont été aussitôt éveillées. N'est-on pas allé jusqu'à parler de soucoupe volante?

Le lendemain, un groupe de chasseurs, parmi lesquels figurait M. Jean-Marie Gros, le propre maire du village, s'est rendu sur les lieux. C'est d'ailleurs à M. le Maire que nous devons la connaissance des faits rapportés plus haut, la soucoupe volante s'étant d'ailleurs transformée en satellite américain ou russe!

Hélas, pour qui a la curiosité aujourd'hui de se rendre sur place, la déception est de règle. Point de soucoupe en panne de moteur sur notre planète, point de satellite étranger — ou national — victime de la gravitation. Une simple étendue de poussière grisâtre marque d'une tache ovale de cinq ou six mètres dans son plus grand diamètre, l'impact de l'objet céleste qui est venu finir sa course errante dans nos campagnes.

Un peu de poussière... beaucoup de discours! Mais on sait que les cieux nous ont toujours fascinés.

J.-P. A.

Il a rendu l'article au chef d'agence, avec les autres papiers. Mais le lendemain, en parcourant la page régionale du journal, il s'est aperçu que son compte rendu avait été sabré à la composition de plus de la moitié. Qu'est-ce que ça pouvait bien faire? Il avait l'habitude.

Dans la soirée, Sylvie Florent.

Elle est restée tard au lit, elle a fait un gros petit déjeuner, a lu un peu, regardé quelques cahiers, traîné, regardé attentivement le long des plinthes de toute la maison s'il n'y avait pas un trou par lequel la souris aurait pu passer. Mais elle n'a pas vu de trou.

Elle est enfin sortie dans le milieu de l'après-midi, le vent avait fraîchi, le ciel se couvrait à nouveau, elle est allée au *Café du Centre* téléphoner à sa mère. Elle a écouté la petite voix prisonnière de l'écouteur, au milieu du brouhaha des conversations. Sa mère était sortie de l'hôpital, oui, on lui avait fait ses examens, oui, elle n'avait pas encore les résultats, non. Mais elle allait bien. Oui, elle allait bien. Sylvie retéléphonerait au milieu de la semaine, pour savoir, oui. Et elle monterait peut-être à Dijon le week-end, oui. Elle est sortie du café le diaphragme bloqué, elle est vite rentrée chez elle.

Le reste de la soirée... Bah! le reste de la soirée...

Dans la nuit, David Lischia.

Il se tourne et se retourne dans son lit, il ne peut pas dormir. Par les interstices de la fenêtre qui joint mal, par les trous dans le béton juste au-dessous du toit, le vent froid de l'automne s'engouffre en sifflant. Perché à l'étage supérieur du lit double, carcasse de bois fabriquée par son père, David Lischia voit par la fenêtre sans rideaux la masse bouchée du ciel nocturne dans l'échancrure de deux collines, deux

mâchoires ouvertes. La nuit précédente, son satellite a fini de tomber en poudre. Avec quoi, maintenant, ira-t-il dans les étoiles? Il n'ira pas dans les étoiles, il est plein de chagrin humide, il ne peut pas dormir, il se tourne et se retourne dans son lit.

5.

Pour la suite du temps

Dans le champ de Béroto, la trace du météore est restée longtemps, comme un rond de sorcière où l'herbe ne veut plus repousser.

La réunion électorale avec le député R.P.R. a été houleuse, il y avait une forte proportion de contradicteurs Programme commun dans la salle. Les frères Béraud ont pu finir leurs travaux grâce au tracteur de Fernand Lestérel. Pour en acheter un autre... La mère de Sylvie Florent traîne entre chez elle et l'hôpital, elle ne va pas bien, elle va de moins en moins bien, elle va peut-être mourir en 1978. François Béraud aura une liaison suivie avec une fille de Lamp. En mars, les élections tant attendues. Tous ceux qui ont touché les débris du météore auront des rougeurs aux mains, des crevasses qui tarderont à cicatriser. Le petit David Lischia va commencer à dépérir, lentement. On parlera peut-être de leucémie. Le père, chômeur, fait au noir des petits boulots ici et là.

Les saisons se poussent du coude, hiver, printemps, été, automne, et on recommence. La Terre tourne toujours, apparemment. Dans les cieux ouverts de l'été, une étoile filante griffe parfois le velours bleu de son ongle d'émail. Alors les vieux et les amoureux font un vœu, pour rire. Dans les cieux de toute l'année, les étoiles fixes clignotent, sibyllines, envoyant vers la Terre un flot de messages indéchiffrables.

Mais c'est qu'ils n'ont peut-être aucune signification.

(1978)

Dans un verre d'eau	13
Les retombées	57
Le jeu de la guerre	143
Régression	165
Le temps du météore	207